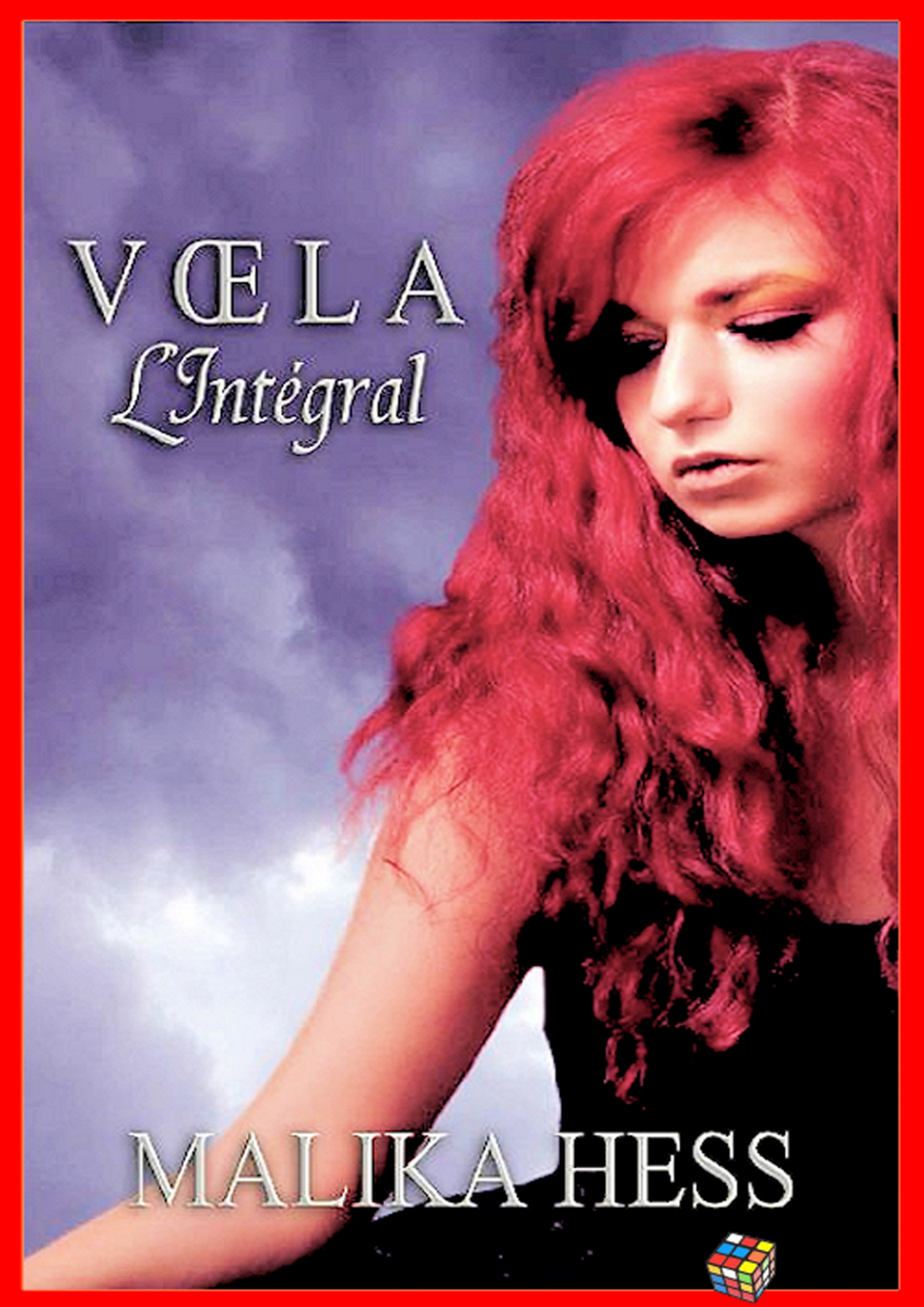

VŒLA
L'Intégral
MALIKA HESS

Malika Hess

VŒLA

L'Intégral

À Sandrine Velluz

Ma chère amie partie trop tôt

– Partie 1 –

le pirate

CHAPITRE I

J'aligne mes pas un à un devant moi sous notre ciel couvert de nuages. Ce soir, un océan nous tombe sur la tête. Et bien sûr, c'est ce soir que je dois apporter l'eau pour la semaine, car père s'est blessé en allant chasser le gibier.

Je sens que même mes os sont mouillés. Ma robe humide me colle à la peau et me glace le sang, le changeant peut-être même en flocons qui glissent le long de mes veines. Je sens l'eau ruisseler sur mon crâne et le long de mes cheveux, les alourdissant au passage et les collant à mon visage. L'eau s'est infiltrée dans mes bottes, je l'entends même couiner entre mes pieds et mes chaussures.

Le long bâton que je supporte sur mes épaules et qui porte les deux seaux d'eau me plie le dos d'une lenteur qui me torture chaque minute. La pluie qui tombe dedans les remplit davantage – je me demande même pourquoi je suis allée jusqu'au puits pour les charger.

Mais un immense soulagement me réchauffe le cœur quand je vois ma maison, non loin de là. La porte s'ouvre, Émilie m'attend sur le seuil de la porte, au sec, au chaud. Elle a les cheveux coiffés comme d'habitude : deux petits chignons sur son crâne. On dirait des oreilles d'ourson.

C'est mon petit ourson à moi.

Elle sourit en me voyant arriver, en se mettant sur la pointe des pieds. J'entends sa petite voix m'appeler, et ça me donne envie de laisser tomber ces fardeaux, de courir jusqu'à elle et de la serrer dans mes bras pour la recouvrir de bisous.

Émilie est aussitôt rejointe par mère qui se cache le bas du visage, inquiète. Je la comprends : moi aussi je serais soucieuse de voir ma fille rentrer mouillée jusqu'à la moelle des os et titubant péniblement sous ce lourd bâton à seaux. Et je comprends Émilie : moi aussi je serais euphorique de voir ma grande sœur qui m'aime rentrer à la maison.

Je vois mère me faire de grands signes, m'implorant de me hâter, ce que je m'efforce de faire depuis que je suis partie de ce fichu puits perdu dans la forêt.

Mais je pense que j'arrive à accélérer davantage le pas, ce qui expliquerait l'eau que j'entends tomber des seaux.

Enfin, j'arrive. Mère et Émilie me laissent entrer. Une douce musique m'apaise, et c'est dans un grand soupir qui redresse mon corps que je laisse tomber les sceaux derrière moi.

J'ai l'impression de grandir de vingt mètres. J'ai l'impression que ma colonne vertébrale s'est changée en accordéon.

Mère, bien sûr, me crie dessus :

– Cassandra, mais tu es mouillée !

Je regarde mes mains, navrée de mon propre sort, et soupire.

– Je l'ai remarqué…

En baissant les mains, je vois, à mes pieds, une grande poupée de porcelaine me regarder. Sauf que cette poupée est vivante. Ma petite sœur de quatre ans me dévisage en suçant ses doigts.

Mais qu'elle est belle !

Je m'accroupis devant elle et la prends dans mes bras, lui embrassant les deux joues à plusieurs reprises, ce qui la fait rire.

– Salut ma toute jolie !

Mais mère m'écarte d'elle et me relève. Comme une somnambule, je me laisse complètement faire.

– Tu la salueras plus tard, tu vas d'abord te sécher !

– Bien, mère.

Elle m'amène à la chambre que je partage avec ma petite sœur pour me laisser ôter ma robe fétiche.

Elle est magnifique, si noire, si longue… surtout qu'elle a de la dentelle et j'adore la dentelle. Mes gants ont de la dentelle, mon ombrelle a de la dentelle, mes bas, mes robes, mes serre-têtes,… de la dentelle et des petits nœuds ! Eh bien cette robe a tout ce que j'aime : de la dentelle, des nœuds, des petites perles blanches et un merveilleux

col en bateau.

J'espère qu'elle ne va pas rétrécir.

Mère s'éclipse de ma chambre et me laisse me déshabiller. Même si la porte est fermée, j'entends encore la belle musique qui m'a accueillie quand je suis rentrée. Je troque ma tenue préférée avec ma robe de chambre. Elle est simple, mais noire avec de la dentelle et des nœuds tout de même !

À Vœla, on s'habille tous en noir. C'est une sorte de tradition locale. Depuis la nuit des temps, depuis que le textile a été inventé, cette petite île ne porte nul autre que du noir. Mais le meilleur, c'est que tout le monde varie en fonction de sa personnalité. Par exemple, mère adore les perles blanches. Elle dit que c'est aussi beau que de voir la neige tomber du ciel nocturne. Émilie est heureuse quand mère ajoute des petits rubans roses sur ses habits et dans ses cheveux, tandis que père aime orner ses vêtements de chaînes d'argent noirci.

Autant nos habits sont sombres, mais nos cheveux et nos yeux sont de toutes les couleurs. Par exemple, mes cheveux sont rouges et mes yeux sont mauves. Émilie a les cheveux violets et les yeux azure. Les cheveux de mère sont chocolat et ses yeux sont roses, alors que père a les cheveux bleu nuit et les yeux gris.

En sortant de ma chambre, pieds nus, je n'hésite pas à suivre la musique qui me mène au salon, vers mon père qui joue de la vielle devant la cheminée allumée. Il marmonne des paroles en chantant à voix basse. Il est assis face aux flammes, le pied blessé enveloppé dans du bandage et posé sur un petit tabouret.

Je m'approche de lui et lui embrasse la joue, l'interrompant en le faisant presque sursauter. En tournant la tête vers moi, j'ai l'impression qu'il vient de se réveiller ; je souris, attendrie, alors qu'il descend de son petit nuage musical. Ses lèvres s'étirent et il me rend mon baiser sur le menton.

– Bonsoir, jeune fille.

– Bonsoir, père.

Il m'observe en clignant des yeux : il a vraiment l'air d'avoir dormi profondément. En remarquant mes cheveux humides, il désigne un autre fauteuil du salon avec la tête.

– Prend un siège, ma fille. Et viens t'asseoir à côté de ton vieux père.

Je m'exécute, mais je n'ai pu me retenir de rire. Père a toujours eu un humour ironique et se dévalorise avec ceci. Je le vois esquisser un sourire nostalgique et amusé en même temps, ce qui prolonge mon hilarité.

Je soulève un des deux autres fauteuils et lui lance en le rejoignant :

– Tu es encore loin de la vieillesse !

– Et tu es loin d'avoir tort, dit-il en me lançant un clin d'œil.

Mon rire s'amplifie, tandis que je m'assois à ses côtés.

– Je vais vivre jusqu'à cent ans, ma fille, lance-t-il en me regardant sourire. J'en suis presque à la moitié, le reste du chemin ne doit pas être plus compliqué que le début. Si mon pied parvient à améliorer son état, reprend-il en se tapant le tibia, ce sera un jeu d'enfant !

J'aime sa façon de parler. On dirait un vieil ivrogne et un sage en même temps (même si, au fond, il est plus proche du philosophe que du soûlard…).

Je regarde son pied droit et ressens des frissons dans le mien, ce qui me force à bouger mes orteils, m'assurant qu'il soit toujours en bon état.

Père était très actif, il n'aimait pas rester en place. Donc depuis que sa cheville s'est foulée de manière significative, la lumineuse énergie qui émanait de lui a diminué. L'esprit vif que je voyais en lui s'est échappé, il ne reste plus que de la nostalgie. Depuis qu'il ne peut presque plus bouger, il ne rase plus sa barbe aussi bien qu'avant, et la douleur lui enlève des heures de sommeil.

Mais père n'est pas du genre à se morfondre ou à s'apitoyer sur son sort, bien au contraire : il en rit.

Il a recommencé à jouer de la vielle, ce qui ajoute une ambiance particulière à notre foyer : ça le rend spécial au milieu de tous les autres. Cela apporte de la magie, de la chaleur, de l'amour et la joie de retrouver notre bon chez nous.

Toutefois, je pense à la lourde douleur qui doit enfoncer son pied plus bas que le sol. Mon sourire se dissipe, alors que père m'observe avec un petit sourire orgueilleux.

– Ton pied ne te fait pas souffrir ?

Il éclate de rire, ce qui me détend.

– Beaucoup moins qu'avant, ma chère Cassandre !

Père a toujours préféré m'appeler Cassandre, plutôt que Cassandra. Toutefois, si quelqu'un d'autre le fait, ça m'énerve. Même si c'est Émilie qui le fait.

Je soupire :

– Voilà qui me rassure.

Père me caresse l'épaule. Il me la frôle, même. Comme s'il avait peur d'emporter des parcelles de ma peau avec sa paume.

Je tressaille en sentant une couverture se poser sur mes épaules, mais je me ressaisis, car c'est en fait mère qui me couvre avec une chaude couverture. Elle prend mes cheveux et les met par-dessus, m'évitant d'avoir trop froid à cause d'eux. Elle me tient fermement par les épaules et dépose sur ma joue un tendre baiser.

Père, en la voyant, sourit à son tour.

– Nos filles sont tant cajolées, ne trouves-tu pas, Viviane ?

Elle le dévisage avec douceur et l'embrasse brièvement.

– Oui, tu dis vrai. Tandis qu'elles nous cajolent, que je te cajole et que tu me cajoles.

Père se met à rire.

Je n'arrive pas à effacer mon sourire. Ils me font tant rêver et ça me fait plaisir de les voir si épanouis. Je n'ai aucune peine à imaginer des cœurs flotter et virevolter autour d'eux, des flammes rouges d'amour danser en leurs yeux et en leur cœur.

J'ai vu tant de couples mariés se disputer toutes les cinq minutes, avant de s'embrasser à nouveau. C'est si compliqué, je préfère donc finir comme père et mère.

Émilie nous rejoint en serrant son ours en peluche contre elle.

Elle semble tant courte sur pattes avec sa robe noire qui frôle le plancher. Elle vient de la cuisine et je sens mes lèvres s'étirer toujours plus.

Ma sœur est si mignonne que je ne peux m'empêcher de lui prendre les mains et l'attirer contre moi pour la câliner. Toutefois, son attention ne se porte pas sur moi.

– Maman, tu as dit qu'on fera un gâteau ensemble !

Je lève des yeux agréablement surpris vers mère. La salive inonde ma bouche en imaginant quelle merveille elles vont façonner ensemble.

Mère soupire avec déception.

– Ma petite rose, je t'ai dit que c'était un secret…

– Tu dis un secret à un enfant, il ne le gardera jamais en lieu sûr…, soupire père.

Un rire amusé m'échappe. Émilie les regarde comme si elle n'avait rien entendu, tandis que maman se redresse et se dirige vers ma petite sœur pour lui prendre la main et l'emmener à la cuisine.

– Allez, ma chérie. On continue.

– Oui ! s'écrie Émilie en sautillant.

Et je me retrouve seule avec père.

Il regarde les flammes danser, comme s'il y voyait une histoire se dérouler. Il garde la vielle entre ses bras, comme Émilie ou moi, quand nous étions petites.

J'aime l'entendre chanter et jouer de cet instrument devant le feu. Il est facile de constater à quel point il

affectionne ce coin du salon, devant la cheminée, alors que dehors, la pluie fait rage. Il a l'air si apaisé et tranquille, bercé par les vives lumières des flammes et par leur chaleur.

Je me tourne et me penche vers lui. S'il joue, je ne veux pas en perdre une miette.

– Père ?

– Oui, très chère ?

– Tu peux me chanter une chanson, comme quand j'étais petite ?

Un sourire flatté et nostalgique se dessine sur son visage.

– Tu sais, ma douce… (il s'installe pour pouvoir jouer avec plus d'aisance.) j'étais vagabond, autrefois, tu t'en souviens ? Je t'en avais parlé.

Je hoche la tête.

J'ai toujours été fascinée par le vécu qu'il me contait, tous ses épiques voyages vers l'inconnu et ses rencontres aussi farfelues les unes que les autres, jusqu'à ce qu'il rencontre mère à Vœla.

Son sourire se fait plus grand. Il tient à ses souvenirs comme la prunelle de ses yeux.

– J'ai envie de chanter Partons Camarades… veux-tu chanter avec moi ?

– Volontiers, père !

– Bon… alors commençons.

Il fait tourner la manivelle de la vielle et commence à jouer une musique aux airs joyeux et festifs. Cependant, il la jouait avec douceur. Cette musique me transporte alors dans ses bras, me berçant près du feu.

Puis, nous chantons :

Nous sommes prêts, l'horizon et le soleil nous appellent

Partons, camarades, partons camarades

Levez l'ancre, déferlez les voiles vers des mers nouvelles

Partons, camarades, partons camarades

– Et : refrain, lance-t-il.

Le Diable ne nous retiendra pas

J'appelle les plus coriaces pour venir avec moi

Prend tes sabres et tout ton courage

Et tu seras digne de mon équipage

Père me sourit avec orgueil. Il aime cette chanson autant que moi. Je me sens aussi émerveillée et euphorique qu'une enfant : partager une chanson avec mon père est une chose merveilleuse. Je n'ai qu'une seule et unique envie : continuer.

– À table, nous appellent mère et Émilie en chœur.

Sans attendre, je me lève pour aider père. Je lui tends sa canne qu'il saisit pour se relever. Je pose doucement son pied au sol et il se lève en s'appuyant sur l'accoudoir du fauteuil et sur sa canne de tout son poids. Je l'entends grogner dans ses efforts, ce qui m'oblige à le soutenir par le bras et le soulever.

Une fois debout, il soupire, satisfait, et me tape sur l'épaule.

– Tu es une femme forte, Cassandre !

Je sens mes joues s'enflammer, tandis que mon sourire s'étire et que mes yeux se baissent. L'embarras me fait rire.

Je n'arrive pas à aller à la cuisine avec père sans le prendre par le bras. J'ai tant peur qu'il tombe, mais il n'aime pas ça. Il veut toujours se montrer fort.



Après tout, c'est lui, l'homme de la maison.

Mère et Émilie nous accueillent avec leur chaleureux sourire, déjà installées à table. Mère se lève en tirant la chaise de père, au bout de la table, pour que je puisse l'aider à s'y asseoir. Puis, il éclate de rire, ce qui nous surprend au plus haut point.

– J'ai l'impression d'avoir vieilli de trois décennies ! Je vous ai dit que je vais bien, bon sang de bonsoir !

– Et si tu trébuche ? demande mère en s'installant près de lui.

– Eh bien, je me relèverai ! s'écrie-t-il en tapant sur la table.

Son sourire a du mal à partir, tout comme le mien. J'aimerais tant ressembler à mes parents. La beauté, la douceur et le savoir-faire de mère, ainsi que la force, la poésie et l'optimisme de père ferait de moi une femme parfaite !

Une sottise, certes, mais un rêve tout de même !

La couverture sur mes épaules a perdu sa chaleur et mes cheveux sont presque secs. Le souper était délicieux, mais, le ventre plein, je n'ai pas tardé à aller me coucher.

Père m'a toujours dit que chaque jour est différent, que tout peut basculer quand nous nous y attendons le moins.

Chaque soir, j'y repense. Je prends donc du temps, avant de m'endormir.

D'un côté, je me dis pourquoi pas. Avant, père était vagabond, il voguait sur les mers en marchandant, quoi de plus honorable. J'aurais tant voulu voyager, moi aussi. De voir le monde et les différences qui distinguent un pays des autres. Je veux voir ce qui se cache derrière cet horizon que je connais depuis que je suis venue au monde.

Mais d'un autre côté, je n'ai pas envie que ma vie change.

Ces deux opinions se chamaillent dans ma tête. Elles sont toutes les deux belles, à tel point que cette réflexion m'empêche de dormir pendant plusieurs heures…

CHAPITRE II

Des explosions et des cris me réveillent. Je me redresse en sursauts et halète. Sans que j'aie le temps de me demander ce qui se passe, mère entre en trombe dans ma chambre, le visage déformé par la peur, alors que j'entends Émilie pleurer près de mon pieu. Sans attendre, je bondis hors de mon lit, soulève ma sœur et la garde dans mes bras. Mère court vers nous et me prend par le coude pour m'emmener avec elle.

Elle me crie dessus, mais je ne comprends rien à ce qu'elle me dit. J'ai l'impression de voir flou, que mes jambes ne supportent plus mon corps et que les sons autour de moi se mélangent, se tordent. Mes bras, encore fatigués, portent ma sœur tant bien que mal.

– Vite, Cassandra ! me hurle mère.

– Cassandre ! m'appelle père. Cassandre, viens !

J'entends encore des explosions et des hurlements dans les rues. Père titube à toute vitesse, marchant le plus vite que possible. Émilie, autant effrayée et déboussolée que moi, pleure dans mes oreilles.

– Mais que se passe-t-il ? hurle-je au désespoir.

– Des pirates ! peste père.

Ce mot m'étrangle.

Des pirates.

Mais qu'y a-t-il à piller, à Vœla ?

En ouvrant la porte, je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez : un épais brouillard nous aveugle tous, comme si les nuages venaient de tomber du ciel.

Nous sortons et faisons partie, à notre tour, de ce chaos qui règne dans le village dans lequel j'ai grandi. Vœla voit la moitié de ses constructions gothiques s'effondrer et finir en de vulgaires pierres. Le fruit de plusieurs vies de labeur et mille souvenirs partent en fumée.

Mais je crois que le pire est de voir tous ces cadavres gisant dans des mares de sang, dans les rues. Certains abandonnent les corps, d'autres hurlent leur chagrin et leur désespoir sur les dépouilles, acceptant de se faire tuer par la suite, afin de partir avec eux. Je plaque la tête d'Émilie au creux de mon cou, lui épargnant ces horreurs.

Des boulets de canons jaillissent de la brume, venant exploser des maisons. Personne ne semble savoir d'où ils viennent, ni quel navire les tire.

Père, mère et moi courons et nous joignons à la foule qui vit un cauchemar invraisemblable. Les gardes dans le vieux château font tirer mousquets et canons.

C'est justement là que nous nous dirigeons.

Les portes s'ouvrent, laissant la foule en furie y entrer. Le gouverneur doit certainement se barricader dans sa chambre, mais je n'ai pas le temps d'y penser.

La peur dévore mon corps qui est devenu une machine à fuir que plus rien ne peut maîtriser.

J'ai ma sœur dans mes bras. Tant qu'Émilie est dans mes bras, rien ne m'arrêtera.

On se bouscule, on se piétine, on se marche dessus. On se noie au milieu de corps hurlants qui courent partout. J'essaie de suivre mère et d'encourager père à aller de l'avant.

Nous y sommes presque.

Une explosion a lieu au-dessus de nous, à une hauteur lointaine. Je lève la tête et mes yeux s'écarquillent avec horreur, au point de presque sortir de leurs orbites : un boulet de canon a percuté le mur au pied duquel nous nous trouvons. Des pierres nous tombent dessus.

Mon premier réflexe est de lancer Émilie devant moi, la faisant entrer dans le palais, pendant que j'essaie de fuir ces briques.

Mère, père et Émilie me regardent, à l'entrée. Je les vois hurler et père essaie de courir vers moi en jetant sa canne loin de lui. Mais alors qu'il tend la main vers moi, les gardes font leur travail en le gardant à l'intérieur, en lieu sûr. Mère crie, Émilie pleure et père se débat.

Tout devient subitement noir.

***

Ma tête me fait horriblement mal. J'ai l'impression que ma cervelle s'est transformée en pierre qui gonfle à l'intérieur de mon crâne. J'ai beau appuyer mes mains sur elle, la douleur est toutefois tenace.

Que vient-il de m'arriver ?

Mère !

Père !

Émilie !

Je bondis hors de mon lit et regarde autour de moi. Le sol tangue, je perds l'équilibre et tombe.

Assise par terre, je vois des fenêtres éclairer une chambre entièrement faite de bois qui grince, des pieux et des hamacs.

J'entends la mer siffler et des hommes chanter derrière ces parois.

Non ! C'est impossible ! Il ne faut surtout pas que ce soit réel !

Je me relève sans attendre et cours comme je n'ai jamais couru auparavant vers les escaliers pour les monter quatre à quatre.

J'ouvre la porte et me retrouve dans une salle avec une table, un somptueux canapé, des maquettes, des cartes, des pistolets et des sabres. Un lustre se balance en faisant cliqueter ses diamants.

Malgré la beauté de cette pièce, la peur me fait haleter et trembler. J'aperçois trois marches menant à la sortie qui m'offrira la délivrance ; l'angoisse me fait courir vers les doubles battants.

Mais ce sont des portes que je n'aurais jamais dû ouvrir.

Plus d'une vingtaine de têtes se tournent vers moi.

Ils ont arrêté de chanter.

Ils ont arrêté de bouger.

Je n'entends plus que les voiles se balancer au rythme du vent, le bois toquer sous mes pieds, la mer passer sous le gréement et mon cœur qui tente de sortir de ma poitrine.

Je n'ai pas pu contenir un hurlement.

Tous ces hommes ricanent de ma peur. J'entends certains s'écrier, hilares :

– La Vœlienne a peur !

– Viens-là, jolie donzelle, on ne te fera pas de mal !

Je me retourne et veux retourner dans la cabine, mais un bras robuste claque la porte. Pétrifiée, je vois un grand visage me sourire diaboliquement.

Les larmes me montent aux yeux : je suis en plein cauchemar.

Les rires et les moqueries cessent ; le silence est désormais roi. À côté de moi, j'entends des pas descendre les escaliers qui doivent mener au gouvernail. Puis, je vois marcher et se positionner devant moi celui qui doit être le capitaine de ce navire et de cet équipage.

Mon souffle se coupe et mon corps se fait envahir par d'intenses frissons.

Ses yeux sont aussi sombres que ses cheveux lisses qui lui arrivent au milieu du dos. Et son long et lourd manteau noir est ouvert sur son torse nu.



Il est vêtu comme un Vœlien : tout en noir.

Son âge doit légèrement dépasser le mien, et j'ai si honte de le trouver beau.

Je vois à sa ceinture deux pistolets, deux épées et une sarbacane.

Le sourire narquois aux lèvres, il m'adresse une élégante révérence, avant de se présenter :

– Bienvenue à bord de la Vittoriosa ! Laisse-moi me présenter : je suis le capitaine Snow Ravens. Et voici mon équipage, mais leurs noms importent peu. Et toi, tu es ?

Je le toise sans répondre. Malgré le sadisme dont il a fait preuve envers ses hommes, ceux-ci ne semblent guère lui en vouloir.

Il attend ma réponse, mais il finit par comprendre que je refuse de lui dévoiler mon nom.

– Bien, reprend-il. Tu dois certainement te demander pourquoi tu es ici. Récemment, nous avions abordé un navire marchand qui s'est montré plutôt coriace. Résultat, la moitié de mes hommes ont fini dans les profondeurs de l'océan. (Il s'approche lentement de moi.) Et j'ai besoin de quelqu'un qui pourrait… nettoyer le navire, de temps à autres. (Il est désormais si près de moi que son corps me frôle.) Qu'en dis-tu ?

Comment ose-t-il me capturer pour faire de moi la domestique de ce foutu navire ?!

Je lui réponds comme il le mérite : je lui crache au visage. Sans montrer le moindre signe de colère, il essuie le crachat et se tourne vers ses hommes.

– Grimm, Sam, enfermez-la dans la cale pendant deux heures. (Il se retourne et me défie par le regard.) Cela devrait lui suffire pour changer d'avis et apprendre à respecter son capitaine.

La haine sur mon visage a laissé sa place à l'horreur. En un clin d'œil, les hommes se sont jetés sur moi et m'ont saisie de sorte à ce que je ne puisse me débattre, avant de me traîner jusqu'aux fers du navire, trois étages plus bas.

Ils ouvrent une cage, la porte émet un aigu grincement, et ils me jettent à l'intérieur, sur ce sol humide et puant. La porte se verrouille sous leurs ricanements et ils s'en vont.

Leurs voix se dissipent, je me retrouve prisonnière dans un silence effrayant.

Dès lors, je m'autorise à exploser en sanglots. Je me recroqueville sur moi-même et pleure la perte de ma liberté, de ma famille, de ma Vœla.

Sur le pont, j'ai pu voir que nous étions au large, au milieu de l'océan, et qu'il devait être midi. C'est définitif. Je ne pourrai plus rentrer chez moi.

Autour de ma cage, il y a des étagères pleines de bouteilles d'alcool,… et des instruments de torture. Il y a une croix de fer, un arracheur de langue, une araignée espagnole, un collier de piques, un arroseur de plomb et une fourche de l'hérétique.

Je me mets à trembler comme une feuille morte.

Et s'ils allaient me torturer avec ces effroyables engins ?

Mes larmes redoublent et ma respiration refuse de continuer. Encore assise, je recule jusqu'à me plaquer contre le mur derrière moi. À nouveau, je me recroqueville sur moi-même.

Pourquoi est-ce que cela semble si évident que je vais mourir ici ?

J'ai passé deux heures en face de ces choses qui me promettent une mort lente et douloureuse. Je n'arrive pas à baisser les yeux : je les fixe, comme si elles allaient se jeter sur moi et m'arracher les membres au moindre signe d'inattention. Je m'imagine au milieu de ces instruments : la douleur, mes cris, mon sang se dissipant sur le plancher. Cette pièce terrifiante m'arrache la peau toutes les minutes.

Je suis sur le point de devenir folle.

Mais la porte s'ouvre, et ma peur s'amplifie. Je recule jusqu'au coin de la cage, essayant de me fondre dans le mur, tant l'être qui s'approche de moi m'effraie.

Ce pirate est mi-homme, mi-requin. Il a la peau grise au dos et blanche au ventre, les yeux entièrement noirs, les pieds et les mains palmés comme ceux d'un crapaud et malgré sa bouche fermée, je peux voir ses dents pointues



et acérées. Ses dents pourraient m’arracher la chair à la moindre morsure.

Il s’approche de ma cage et me regarde avec mépris.

– Le capitaine veut que tu nettoies ce navire. Et il a dit que si tu refuses, soit il te jettera par-dessus bord à la merci des prédateurs, soit il te torturera, soit il te confiera à l’équipage. Et je ne vais pas te garantir que nous serons cléments avec toi. Tu comprends ce que je te dis ?

Incapable de parler ou de détourner mon regard, je hoche la tête.

– Tu vas nettoyer ce navire, ou pas ?

À nouveau, j’acquiesce, oppressée.

– Formidable, soupire-t-il.

Il ouvre la cage et se met de côté, m’accordant le passage. Lentement, je me lève et sors de cet enfer. Je marche en accélérant le pas : j’ai si peur que ce soit un piège et que cet homme-requin me fasse du mal. Je porte quelques coups d’œil par-dessus mon épaule, pendant que je remonte sur le pont. Cependant, il n’a pas même levé le petit doigt vers moi.

Une fois sur le pont, je suis accueillie par un sceau rempli d’eau dans lequel est vulgairement lancé un chiffon. Face à ma stupéfaction, les matelots éclatent de rire.

Sans parler, je me mets à la tâche. Je n'ai pas le choix – et je ne veux surtout pas leur donner joie en réagissant à leurs sales manières.

Je trempe ce chiffon et nettoie le plancher sous les ricanements et les moqueries des pirates. Jamais je ne me suis sentie aussi humiliée. Et jamais je ne me suis sentie aussi seule.

Des larmes gonflent sous mes yeux, mais je refuse de pleurer. Ils ne méritent pas mes larmes et je ne peux pas les laisser me vaincre.

Éternellement à genoux, j’essuie le sol du pont. Jusqu’à ce qu’un pirate revienne des appartements, une bouteille d’alcool à la main. Je le regarde avec de grands yeux, mais suis vite rassurée : il n’est pas ivre. Il ne régurgitera donc pas tout ce qu’il a avalé sur le plancher que j’ai presque fini de nettoyer.

Sauf que les rires s’amplifient et les mains de l’outrage me serrent le cœur : il débouche la bouteille et verse le contenu en parcourant le pont. Toute la boisson s’étale sur le plancher et ce maudit pirate me sourit avec provocation. Ses amis l’encouragent et se moquent de moi.

Et pour finir son sabotage en beauté, il lance la bouteille qui s’écrase dans un fracas assourdissant. Les briques de verre se répartissent, il y en a partout.

Le pirate s’approche de moi, tandis que je le tue par le regard. Il s’accroupit et me murmure avec son haleine putride :

– Nettoie ce pont, la Vœlienne.

Ciel, ce que j’aimerais me jeter sur lui et enfouir mon chiffon humide au fond de son gosier. Mais si je l’attaque, tout le reste de l’équipage n’hésitera pas à me massacrer, s’ils n’ont pas la clémence de me jeter une nouvelle fois dans la cale.

Je continue donc de nettoyer en silence, contenant ma colère en respirant plusieurs fois à fond. J’arrive tout de même à penser à autre chose : au ciel, par exemple. J’ignorais qu’il était bleu. Puisqu’il est éternellement nuageux à Vœla, je le croyais blanc. Et le Soleil est puissant ! Je ne le pensais pas si chaud. L’effet de ses rayons sur ma peau me fait du bien.

Peu à peu, la lune se lève et les étoiles apparaissent. Je ne les ai jamais vues, mais père m’en a déjà parlé. Je me réjouis de les voir à l’apothéose de leur luminosité. Et j’ignorais que la lune était si facilement visible, si ronde.

Les pirates s’en vont dîner et ils m’ont proposé de manger avec eux. J’ai catégoriquement refusé. Je préfère mourir de faim, plutôt que de rompre le pain avec ces gens, que dis-je, ces animaux !

J’ai travaillé et sué jusqu’à presque minuit. La moitié de l’équipage est partie se coucher, tandis que d’autres papotent tranquillement, une bouteille de rhum à la main.

Puis, le capitaine ordonne le couvre-feu :

– Tout le monde au lit ! Je ne veux pas que votre fatigue soit existante demain, déclare-t-il.

Sans broncher, tous les hommes rentrent dans les quartiers, vers le dortoir où je me suis réveillée cet après-midi. Le capitaine descend sur le pont, pendant que je termine ma tâche.

Cependant, il s'approche de moi.

Et je déteste ça.

Je n'arrive pas à être agressive quand il est près de moi. Il dégage une sorte de halo qui me rend impuissante et sans défense.

Il baisse la tête et me regarde pendant un long moment dans les yeux. Je n'arrive pas à fuir ses prunelles noires comme la nuit.

Je m'y suis même perdue.

– As-tu entendu ce que j'ai dit ? (Il se penche au-dessus de moi et semble me foudroyer du regard.) Tout le monde au lit. Et tu fais partie du lot.

Ma gorge est nouée. Malgré l'oppression, je secoue la tête.

– Je refuse de dormir au milieu d'animaux tels que vous.

– Préfères-tu les fers ?

– Je préfère dormir sur la seule et unique chose propre sur ce navire : le pont que je viens de nettoyer.

Il demeure immobile et me défie du regard. Je le crains autant que je le hais, mais il ne faut pas qu'il le voie.

Il finit par se redresser sans me quitter des yeux.

– À ta guise.

Il tourne les talons et s'en va ; je demeure abasourdie par l'impassibilité du capitaine. À chaque pas qu'il franchit, l'air s'allège, tout n'est plus que sérénité et allégresse.

Dès qu'il a fermé les portes, je jette ce chiffon de malheur dans ce seau de malheur et m'allonge à même le sol, tentant de trouver le sommeil.

Cependant, j'entends les portes s'ouvrir à nouveau.

Pendant une fraction de seconde, j'ai craint que ce soit le capitaine qui revienne, l'arrache-langue ou l'araignée espagnole à la main : je me redresse en sursauts, mais je reprends mon souffle en voyant un simple gentilhomme monter vers le gouvernail.

Habillé simplement, crinière bouclée et brune voltigeant au vent, il attrape la barre. Mais quand il finit par me remarquer, il me sourit avec compassion, comme s'il connaissait ma mésaventure. Puis, il étend son regard frais et vif sur l'horizon.

Il semble ne pas faire de mal à une mouche.

Je suis rassurée de voir ce genre de personne simple, sage et humaine au milieu de ces brutes. Et avec tous les malheurs qui me sont arrivés et qui vont m'arriver, j'ai besoin d'une épaule sur laquelle m'appuyer.

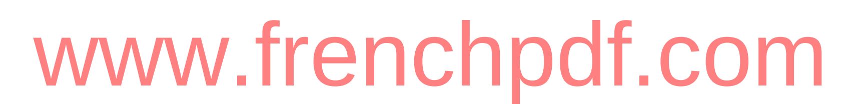
Je peux très bien mourir demain. Et je ressens comme un refus d'être mémorisée comme une simple esclave de pirates. Au moins que quelqu'un sache la vérité sur qui je suis. D'autant plus que rien n'est plus pur que la vérité. Me confier ne devrait donc pas me mettre en erreur.

Je me lève et m'approche des escaliers menant au gouvernail pour m'assoir sur la dernière marche. Je me sers de mes genoux comme support pour appuyer ma tête sur mes deux mains.

De là, je vois l'océan glisser sous le vaisseau. Sur la surface brillent mille sourires lunaires. J'entends l'océan chanter et le vent virevolter entre les voiles.

– Quelle belle soirée, soupire le timonier de nuit. J'adore ce calme nocturne de la part de la mer… c'est comme si elle m'épargnait ses colères et ses chagrins.

– En ce moment, c'est plutôt moi qui suis en colère et chagrinée, dis-je dans un murmure blasé.



Mon corps se crispe et mon souffle se coupe : je crains que rien que pour ma lamentation, il ne me jette dans la cale.

– C'est évident, dit-il d'une douce voix. Tu as l'air exténuée. Que s'est-il passé ?

Même si la compassion et la tendresse dans sa voix sont sur le point de me bouleverser, je le regarde avec méfiance : son équipage m'a capturée en plein milieu de la nuit. Il était présent, il doit donc savoir ce qui m'est arrivé.

– Vous m'avez enlevée pour me forcer à nettoyer votre vulgaire tas de bois.

– Ne parle pas de la Vittoriosa de cette façon, dit-il calmement.

Il caresse le gouvernail comme s'il consolait ce gréement, ce qui m'amuse.

– Tu as l'air d'affectionner ce navire.

– Autant que j'affectionne l'équipage, admet-il. C'est la seule maison et la seule famille qui me reste.

Il garde le silence en observant l'horizon et en soupirant.

Le navire vogue sur les flots et tangue lentement de chaque côté. Il semble flotter sur l'eau. Si j'étais sourde et aveugle, j'aurais même pensé qu'il vole.

J'observe les mâts qui s'élèvent vers les étoiles. J'aimerais tant y grimper et les toucher du bout des doigts, mais je ne ressens pas la motivation de me lever. De plus, j'ai peur que cela fasse mauvaise impression et qu'on me traite de primate demain.

Je sens le timonier tourner la tête vers moi. Quand je l'observe, je le vois me sourire, ce qui me rassure et m'inquiète en même temps : j'ai besoin du soutien de quelqu'un, mais j'ai peur que sa clémence soit un piège.

– Donc tu viens d'arriver, se réjouit-il.

– Je te le répète : on m'a enlevée ! D'ailleurs, tu devais guider le navire, cette nuit-là. Vous avez envahi Vœla. Ma maison me manque, ma famille me manque. J'avais des amis, des habitudes… jusqu'à ce que je me fasse enlever par des animaux tels que vous !

– Des « animaux » ? s'étonne-t-il. Pourquoi ce terme ?

– Tes amis ont massacré des innocents dans mon village ! Ils m'ont jetée dans la cale, avant de me forcer à nettoyer le navire, pendant qu'ils le salissaient maintes fois. J'ai dû recommencer tant de fois que je n'ose savoir combien.

Je suis surprise de l'entendre rire. Je lui lance un regard meurtrier, mais il ne semble point impressionné.

– Ce sont leurs manières ! Ils m'ont traité pareillement, quand je suis arrivé. Mais avec le temps, nous sommes devenus aussi complices que des frères. J'ai pris goût à l'aventure, à la piraterie,… sans eux, je ne sais pas ce que j'aurais fait de ma vie.

– Comment es-tu tombé ici ?

– Peu importe. J'ai simplement pris l'occasion de fuir un quotidien qui ne me convenait guère. J'avais douze ans. Puis, j'ai grandi sur un navire marchand, avant de devenir corsaire. Et, il y a deux ans, mon navire s'est fait attaquer par celui-ci. (Il tapote la clôture qui tient le gouvernail.) Ils m'ont proposé un choix : ou la mort, ou l'équipage.

Je regarde l'horizon, navrée.

– J'aurais choisi la mort.

– Je tiens trop à la vie. Et à vrai dire, je ne regrette plus mon choix.

Il se tourne vers moi et retire une main de la barre pour me la tendre ; ses yeux bleus pétillent et son sourire est des plus rassurants.

– Mon nom est Nicolin.

J'observe sa main en m'attendant à la voir sale, tachée et robuste avec des ongles noirs, mais, à ma grande surprise, elles ne sont que robustes.



Je le regarde dans les yeux et lui serre la main. Sauf qu'il la secoue indéfiniment, longtemps, sans arrêt ; il ne décide d'éclairer ma lanterne que quand je lui lance un coup d'œil déconcerté :

– Eh bien, vas-tu me dire quel est ton nom ?

– Seulement si tu me promets de ne le révéler à personne.

Il interrompt notre salutation manuelle en souriant et en fermant les yeux.

Nicolin a tant l'air exaspéré de ma méfiance qu'au final, je me demande si je dois continuer à douter.

– Promis, soupire-t-il.

Mes lèvres tremblent :

– Cassandra.

– Cassandra ? (Il se retourne et reprend le gouvernail.) Enchanté.

– De même, soupire-je en regardant l'horizon.

Il y a un silence, avant que je ne dévisage Nicolin à nouveau : il a un sourire d'aventurier et de grands yeux frais et victorieux. Il aime voyager, c'est aussi visible que ses cheveux bruns dansant dans le vent.

– Sachant que je pourrais très bien mourir demain… puis-je au moins confier ma vie à quelqu'un ?

Il me regarde, chagriné par mes dires, avant d'acquiescer en gardant un œil sur l'océan.

C'est bon, je peux tout dévoiler :

– Je vivais à Vœla avec mes parents et ma petite sœur. Tu devrais voir cette gamine. Il n'existe point une fillette aussi attendrissante. Je ne résiste jamais à la prendre dans mes bras et à la couvrir de baisers. Et puis, il y a mon père. Il était chasseur. Avant, il était un marchand marin. Mais depuis qu'il s'est gravement tordu la cheville, il ne peut plus beaucoup bouger. Le soir, il joue de la vielle devant la cheminée et chantonne de vieilles chansons. Mon père connaît le sens de la vie et je souhaite avoir son caractère. Quant à ma mère, elle est aussi douce que les caresses du vent. Ma mère sait être là pour nous trois : ma sœur et moi n'avons jamais ressenti la moindre préférence. Toutes ses amies la complimentent pour l'éducation qu'elle nous a donnée et je ne peux que lui en être reconnaissante. (Je prends une bouffée d'air pour ravaler mes larmes.) Si tu savais à quel point j'aimerais les retrouver, les serrer dans mes bras et leur dire à quel point je les aime. Ce n'est que quand on perd des êtres chers qu'on se rend compte qu'on n'a pas profité d'eux comme il se doit. C'est bien là une chose que je regrette…

Je décide de le regarder.

Nicolin serre son emprise sur le gouvernail et sa mâchoire est crispée. Malgré cela, je doute que mon récit l'ait touché.

C'est un pirate, après tout.

D'un geste rapide et discret, j'essuie les larmes qui perlent au bord de mes yeux et respire profondément, avant d'admirer l'océan pour tenter de penser à autre chose.

– J'ignore ce que nous réserve la prochaine aurore, murmure le timonier. Mais ce que je te souhaite, Cassandra, c'est que tu aies la chance de retrouver les tiens un jour.

Je secoue la tête.

– Je ne les reverrai jamais. Tout ce qui restera de moi ne seront que des souvenirs.

– Les souvenirs d'une fille respectable, c'est ce que je peux t'assurer.

Je souris, soulagée : au moins une âme sur ce navire qui connaîtra la personne que j'étais.

J'ai réussi.

***

Le matin suivant, j'étais avec le cuistot, et nous préparions le petit déjeuner. Ses yeux et ses cheveux sont d'un orange pétant, alors que son teint est aussi pâle que les nuages.



Et il invoque le feu : des flammes jaillissent de sa bouche et de ses mains. Dans ses cheveux, j'ai aperçu des petites étincelles pétiller, ce qui m'inquiète : si je fais la moindre erreur, m'embrasera-t-il sur-le-champ, ou explosera-t-il ?

Je déglutis et inspire profondément en coupant les ingrédients, tandis qu'il cuisine à une vitesse démentielle en pensant à haute voix, comme si je n'étais pas là – et il parle très, très, très vite.

Quand nous avons terminé, le cuistot ne m'adresse aucun regard, aucun geste, aucune parole.

Aucun remerciement.

Après tout, si je suis là à l'aider, c'est bien parce que cette poiscaille de second me l'a obligé.

Le cuistot et moi montons pour amener quelques plats au capitaine. Je les porte maladroitement, craignant de les faire tomber.

Dans cette chambre règne une pression angoissante. Je sens que le capitaine nous observe continuellement ; j'évite le moindre regard dans ses yeux.

Le coq s'en va, je le suis. Mais avant que je ne sorte de l'Antre du Diable, celui-ci m'interrompt :

– Tu déjeuneras avec moi, ce matin, la Vœlienne.

Mon corps s'immobilise, et l'horreur me prend par la gorge pour m'étrangler comme le pire des barbares.

Mes yeux atterrissent dans les siens, et je me sens piégée.

Il me désigne la chaise en face de lui. Impuissante, je m'y assois en baissant les yeux.

Ma jambe tressaute.

Mes mains se tordent sous la table.

Mon corps ne bouge plus.

Mon souffle se limite.

Je suis à table avec mon potentiel assassin.

Quant à lui, il attaque sereinement les plats disposés sous son menton.

Je n'ose pas manger. Même si la nourriture m'appelle, même si mon estomac crie famine. J'ai l'impression que si je touche à la moindre assiette, il plantera sa fourchette dans le dos de ma main.

– Quel est ton nom ?

Le son de sa voix me fait sursauter. Je garde le silence en tentant de cacher ma peur, et en évitant son regard.

Après quelques secondes, il reprend :

– Quel âge as-tu ?

Là encore, je demeure muette. À chaque question, mon corps tremble davantage et les larmes me montent aux yeux.

– Vœla est ton lieu de naissance, n'est-ce pas ?

En levant brièvement les yeux vers lui, je le vois observer son couteau ; une de ses mains saigne. Mes yeux s'ouvrent à l'apogée et mes larmes s'apprêtent à couler.

Mais qu'a-t-il fait de sa main, avec ce couteau ?

Il me regarde à nouveau.

– Avec qui vis-tu ?

Je ne réponds toujours pas. Je ne respire pas. Je ne fais que le regarder en imaginant que mon horreur est flagrante. Il se pique l'annulaire avec la pointe du couteau, avant de me lancer un regard qui m'embroche les yeux.

– Crains-tu la mort ?

Cette question me fait sursauter à nouveau ; mes larmes coulent, pendant que je me retiens d'exploser en sanglots.

Snow hausse les épaules en observant sa main aux cinq points saignants. En me dévisageant, il me montre ses piqures.

– Tu vois ça ? Tu sais compter ? Ça fait cinq. Cinq questions. Je t'ai posé cinq questions.

Il plante sa fourchette dans une tranche de melon, avant de la manger longuement en soutenant son regard dans le mien. Il se laisse tomber contre son dossier et semble réfléchir un moment. En avalant, il se penche vers moi.

– Il y a cinq réponses manquantes entre nous. Tu laveras donc le pont de ce navire cinq fois.

– Quoi ?! finis-je par lâcher, outrée.

– Ah, alors ta langue te sert à quelque chose ! (Il se penche davantage vers moi en me lançant avec sévérité :) Tu vas laver ce navire, ou je laisserai mon équipage s'occuper de ton cas. Est-ce clair ?

Je ne parviens à bouger, ni à parler.

Je le hais.

Je veux l'assassiner.

Mais si je le fais, ces pirates me tortureront sans sourciller.

– Nous allons prendre ça pour un oui, conclut-il.

Il m'indique la porte, derrière moi, avec son menton.

– Disparais de ma vue.

Je tremble.

Non seulement parce que j'ai peur, mais aussi parce que je me retiens de saisir mon couteau et de me jeter sur lui. J'ignore comment réagir ; j'hésite entre me soumettre et lui tenir tête, à tel point que je n'obtempère pas à ses caprices.

Snow se lève violemment et fonce sur moi. Sans que je n'aie pu réagir, il me saisit par le bras, me met debout de force et me traîne jusqu'à la sortie.

Il ouvre brusquement la porte et me jette sur le pont sans états d'âme, avant de claquer le battant. Je me retrouve allongée sur le plancher tiède, ensevelie par les rires et les moqueries.

L'air impassible, je me relève et saisis mon seau et ma brosse pour nettoyer le sol que piétinent les bottes de ces chiens galeux.

J'ai brossé toute la journée, les genoux enfoncés dans le bois.

J'ai compté combien de fois j'ai fait le tour de ce pont ; cependant, je n'ai pas osé compter le nombre de fois où on a sali mon chemin, où on m'a sifflée, humiliée, ou provoquée. L'équipage ne s'est guère lassé de se moquer de moi.

J'ai retenu mes larmes toute la journée. De toute manière, j'aurai toute la nuit pour pleurer.

La lune s'est levée. Depuis notre déjeuner, je n'ai pas revu le capitaine. Tant mieux ! Moins je le vois, mieux je me porte.

Tout l'équipage s'en va se coucher. L'absence des matelots ramène un semblant de légèreté dans l'air.

La mer devient plus douce.

Le ciel s'étoile.

Le vent caresse.

Puis, voilà qu'il arrive : Nicolin.

C'est avec amusement que je constate qu'il ne cessera peut-être jamais de sourire.

D'où lui vient cette joie de vivre ?



Puisqu'il est désormais la seule personne en qui je fais confiance sur ce navire, je m'approche de lui et m'assois sur la dernière marche des escaliers menant au gouvernail.

Son sourire s'étire davantage, quand il pose les yeux sur moi.

– Bonsoir, Cassandra.

– Bonsoir, Nicolin.

L'allégresse de son visage est communicative, à ma grande surprise.

– Comment vas-tu ?

– Pas mieux qu'hier, soupire-je. J'ai dû laver le pont cinq fois, puisque je n'ai pas répondu aux cinq questions que m'a posées le capitaine.

Il me lance un regard étonné.

– Tu n'as pas fourni de réponses ?

– Non.

– Mais il le faut ! s'inquiète-t-il. Il est le capitaine de ce vaisseau, je te signale.

– Les seules personnes que je considère supérieures à moi sont celles qui ont un cœur en or, pas celles qui possèdent de l'or.

– Malheureusement, il ne pensera pas comme toi. Tu n'as pas le choix.

À nouveau, je soupire et laisse mon regard s'évader sur l'horizon.

– N'y a-t-il aucun moyen de s'échapper ? pense-je tout haut.

Il tourne lentement la tête vers moi. Je ne vois guère son visage, mais je sens sa compassion me tenir les épaules, comme les mains d'un père bienveillant.

– La mort est la seule issue, Cassandra.

Ces mots crispent mon corps. Je le dévisage, dévastée et impuissante.

Cependant, je vois des étoiles d'espoir briller en ses yeux, allez savoir pourquoi. Il se penche vers moi en gardant son éternel sourire, et se fait si proche que je sens son souffle se répandre sur mes lèvres.

– Dans deux jours, nous mouillerons dans une île. Tu pourras faire semblant de rester à bord du navire. Et à l'heure qui suivra le départ de l'équipage, à toi se présentera l'occasion de retrouver ta liberté.

CHAPITRE III

La lumière du matin me réveille. Toutefois, le sol ne tangue pas. L'odeur de l'océan a disparu. Je n'entends pas les hommes chanter, ou parler. Tout est silencieux et calme.

Dès que je décide d'ouvrir les yeux, je me retrouve entre quatre murs qui me sont familiers. Je reconnais la douceur de mon pieu, la chaleur de mes couvertures…

Incrédule, je me redresse en écarquillant les yeux. Je vois le lit d'Émilie. Je sens mes larmes monter et mon sourire s'étirer sur mon visage.

Ce ne peut être vrai.

Ce serait trop beau.

J'ai retrouvé ma chambre. Et j'ai oublié à quel point elle était belle.

Je me lève en un bond et accours vers la cuisine.

Mère est là, à préparer le petit déjeuner.

Mon corps refuse de bouger : je suis devenue une véritable statue de pierre.

Elle se retourne et son sourire me réchauffe.

– Bonjour Cassandra, me dit-elle avec douceur. Tu as bien dormi ?

Sans répondre, je me jette dans ses bras. J'ignore si je vais me mettre à pleurer, à rire ou à crier. D'ailleurs, ça m'importe peu : je suis tellement heureuse de la revoir.

Étonnée, elle rit.

– J'ai fait un horrible cauchemar.

Mon murmure est à peine audible : ma voix ne veut pas se faire entendre, comme si elle craignait d'attirer les pirates.

– Ah bon ? Raconte-moi.

Je m'écarte d'elle et la dévisage, m'assurant que ce n'est pas un rêve.

– Des pirates m'ont capturée.

– Des pirates ? s'étonne une voix derrière moi.

Je me retourne, le sourire flamboyant, en reconnaissant la voix de père. Cependant, à nouveau, je m'immobilise, surprise au plus haut point : il se tient debout, sans aucune canne.

– Ta jambe est guérie, lui murmure-je avec émoi.

Il se redécouvre, avant de me sourire en haussant les épaules.

– À ce que je vois, oui.

Je viens à lui et l'enlace. Je veux qu'il chante, qu'il joue de la vielle, qu'il m'emmène dans la forêt pour chasser. Je veux chasser, comme on le faisait pendant toutes ces années.

En observant par-dessus son épaule, je vois une petite ombre tituber vers nous en serrant une couverture. À peine ai-je vu Émilie que je me sépare de mon père pour la cajoler et la couvrir de baisers.

– Bonjour Cassandra.

– Bonjour, ma toute belle.

Je lui caresse les cheveux et profite de les toucher.

Ce cauchemar va me hanter, je le sens. J'aurai du mal à m'en remettre.

– Déjeunons, proposa mère.

Sans hésitation, je me lève en gardant Émilie dans mes bras. Ce matin, je trouve ma mère et ma sœur particulièrement merveilleuses, et mon père est le meilleur qui soit. Avant de me mettre à table, je les embrasse avec joie. Mon père m'observe, le sourire interloqué aux lèvres.

– Toi, tu es amoureuse, devine-t-il.

Je pouffe de rire, jusqu'à ce que mère l'éclaire :

– Elle a fait un mauvais rêve.

Père lève le menton et me fixe avec son éternel sourire.

Je suis si heureuse de retrouver la vivacité que son esprit avait autrefois, jusqu'à son accident. À nouveau, je lui embrasse longuement la joue.

Un fracas me redresse.

Comme le reste de ma famille, j'ai sursauté. Ça vient de l'entrée. Père se lève et va voir ce qui se passe.

La maison est plongée dans le silence le plus total : mère, Émilie et moi sommes complètement immobiles. Père avance lentement vers l'entrée, sur ses gardes et prêt à courir.

Mais un autre fracas l'arrête. Je me suis mise à hurler, en voyant le sang jaillir du front de mon père.

Quelqu'un lui a tiré dessus.

Et je retrouve mon pire cauchemar : l'équipage de la Vittoriosa .

Ils débarquent dans ma maison en dégainant leurs armes et en braillant. Impuissante, je les vois tout saccager. Je veux courir prendre les armes de père, mais je suis incapable de bouger.

Je n'ai plus de voix.

Je n'ai plus de force.

Je n'ai plus de corps.

Le son d'un tranchement et d'un grommèlement écœurant me tend davantage. J'ai entendu cela derrière moi.

En me retournant, je retrouve Snow. La dague couverte de sang à la main, il laisse tomber le corps de ma mère. Horrifiée, je la vois s'écraser à mes pieds, au milieu d'une mare de sang.

Je veux crier, je veux m'agenouiller pour la prendre dans mes bras, mais je n'y parviens pas.

En redressant la tête, je le vois soulever Émilie par la gorge. Des larmes coulent de mes yeux. Ma petite sœur serre le poignet de Snow, l'implorant de la lâcher, pendant que ses petits pieds pédalent dans le vide. Ses yeux semblent s'apprêter à sortir de son crâne et sa bouche grande ouverte cherche de l'air.

Mon hurlement éclate à l'intérieur de mon corps, sans qu'il ne parvienne à s'échapper de mes lèvres.

Puis, lentement, Snow tourne la tête vers moi, le sourire diabolique.

Ma sœur ne bouge plus. Les lèvres bleues et la peau pâle, elle a fini de se débattre.

Mon sanglot n'éclate pas, je ne réagis pas.

Mais jamais je n'ai autant voulu pleurer, crier, frapper, courir,… tuer.

Snow laisse le cadavre de ma sœur s'écraser.

Le chagrin et l'horreur cèdent leur place à la haine, au plus profond de moi. Je sens mes poings se serrer et mes jambes se tendre, tant j'ai envie de le battre à mort.

D'un geste lent, il dégaine son pistolet vers moi. Dans l'obscurité du canon, je devine la présence de la balle qui s'apprête à m'éliminer.



Et il tire.

Je me redresse en hurlant, assise sur un plancher de bois. Je hurle longuement, à m'en déchirer la gorge. Toute l'horreur que je viens de ressentir s'évacue dans ce cri strident.

Le sol tangue.

L'océan siffle et je sens son odeur.

Devant moi, il y a le gouvernail tenu par le capitaine Ravens. À côté de lui m'observe l'homme-requin avec autant de curiosité que son capitaine.

Les souvenirs de mon rêve me reviennent comme une vague s'écrasant contre un rocher ; tout le chagrin qui s'est caché dans mon cauchemar a fini par exploser : je pleure et crie, aussi épouvantée que désespérée.

Pas seulement parce que ce cauchemar a été le plus horrible de tous, mais surtout parce que je sais que ces pirates sont capables de faire tout ce que j'ai imaginé.

J'entends des voix ricaner et imiter mes pleurs.

Le regard de Snow s'attarde sur moi, sans s'en détacher.

Plus tard, je me retrouve à cette maudite table.

Devant ce maudit déjeuner.

En face de ce maudit capitaine.

Celui-ci s'installe confortablement, sans cesser de m'observer. Et ses yeux me perturbent au plus haut point.

– Bien le bonjour, me lance-t-il.

En me souvenant de sa punition pour mon manque de réaction, je me redresse sur ma chaise, pose mes mains sur la table et affronte son regard. Mais c'est un échec : je ne parviens à le regarder longtemps, lui et son sourire narquois.

Pas après ce que j'ai rêvé.

Je baisse à nouveau les yeux et commence à manger ce qui est disposé dans mon assiette.

– Quel est ton nom ?

Je refuse de répondre à ses questions.

Je refuse de le dévisager.

Mais je refuse tout autant de nettoyer ce misérable pont cinq nouvelles fois.

C'est sans le regarder que je marmonne :

– Cassandra Crows.

J'ignore s'il se pique à nouveau les doigts. Cependant, s'il recommence, l'incompréhension me rendra folle : après tout, il aura ses réponses, pourquoi me punir à nouveau ?

– Quel âge as-tu ?

– Dix-neuf ans.

– Vœla est ton lieu de naissance, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Avec qui vis-tu ?

– Ma mère, mon père et ma petite sœur.

– Crains-tu la mort ?

Cette question m'angoisse à nouveau : je sais qu'il me la pose parce qu'il va bientôt me tuer. Je me retiens de



pleurer et prends une grande inspiration, avant de soupirer :

– Oui.

Je lève les yeux et mon cœur rate un battement : je le vois, son couteau à la main, en train de rouvrir les piqures qu'il s'est faites hier.

Il va me punir à nouveau.

Snow me dévisage, déçu et navré.

– Merci pour tes réponses, Cassandra Crows. (Mon corps tremble comme si le diable se déchainait en moi.) Mais malheureusement, ça ne me suffit pas. Tu n'as fait que grommeler. Tu ne m'as pas regardé dans les yeux. Et je n'ai pas de détails. (Il respire profondément, comme s'il compatissait.) Ça fait encore cinq piqures, constate-t-il en observant sa main. Eh bien, c'est le nombre d'heures que tu passeras dans la cale.

Ces mots me font l'effet d'un coup de fouet qui me déchire le dos et me glace le corps ; des larmes gonflent au bord de mes yeux.

– Non, parviens-je à souffler. Je vous en prie…

– Les gars ? appelle-t-il en regardant la porte derrière moi.

Je l'entends s'ouvrir. Quatre pieds piétinent le plancher et s'approchent de moi.

– S'il vous plaît, ne m'enfermez pas dans la cale ! hurle-je en pleurant.

Quatre mains m'attrapent les bras et me soulèvent.

– Non ! Non ! Tout mais pas ça !

Ils me traînent jusqu'aux escaliers. Snow fait la sourde oreille, et je vois la table s'éloigner, malgré mes sanglots et mes efforts pour me libérer de leur emprise.

Ils m'ont jetée dans cette épouvantable cage plongée dans l'obscurité, devant la silhouette de maints instruments de torture. Recroquevillée sur moi-même, je pleure infiniment. Ce rêve, ces instruments et ce capitaine me hantent, me tourmentent.

Je crois que je vais sombrer dans la folie.

Je me rappelle des corps de mes parents qui s'effondrent dans le sang, et de ma petite sœur morte dans une longue souffrance.

J'imagine ce qu'infligent ces objets de fer aux corps des damnés.

Si c'est ainsi que je dois passer le restant de mes jours, autant mourir tout de suite et rapidement. J'aurais tant voulu que Snow ou un de ces pirates me tirent dessus, me transpercent ou me décapitent.

Si c'est rapide, je suis prête à accueillir la Mort à bras ouverts.

Cinq heures sont passées.

Le second descend sans se hâter, avant de déverrouiller ma cage. Mais je refuse de bouger. Je ne veux pas retourner là-haut pour revoir celui qui m'a enfermée ici et qui me fait du chantage pour tout savoir sur ma vie.

Impatient, l'homme-requin tapote le sol humide avec son pied palmé.

– Tu viens ? Je n'ai pas toute la journée.

– Laisse-moi, je ne veux pas sortir d'ici !

Il soupire, visiblement lassé.

– Là où tu es, il n'y a ni nourriture, ni boisson. Si tu veux crever lentement, il n'existe aucun meilleur endroit. Mais je doute que ce soit ce que tu convoites.

Il a raison. Je préfère en finir au plus vite. Je me résigne donc à me lever en le toisant, et remonte sur le pont, pendant qu'il me suit.

La lumière du jour m'éblouit.

À peine suis-je sortie qu'on pose devant moi un seau rempli d'eau savonnée avec une brosse. Le pirate qui vient de me les donner se moque de moi en me montrant sa putride dentition.

J'hésite.

Soit je provoque l'équipage et me fais tuer sur-le-champ, soit j'obéis et attends l'occasion de m'échapper.

Les pirates ne vivront pas éternellement au milieu de l'océan ; un jour viendra où ils mouilleront dans une île pour se ravitailler.

Et là se présentera ma seule chance.

L'air indifférent, je m'agenouille et nettoie ce pont. Mon labeur me coûte tout l'après-midi.

Pendant cet infini nettoyage, j'écoute les matelots discuter : l'équipage est divisé en plusieurs groupuscules, et j'ai accordé mon attention à celui de cinq costauds.

Ils parlent de la prochaine destination.

Mais malheureusement, j'arrive en plein milieu de la conversation : je ne sais pas de quelle île il s'agira. Mais tout ce que je sais est que là-bas, les femmes sont exquises, les bordels sont idylliques et que c'est le meilleur endroit pour se ravitailler en nourriture et en boissons plus que délicieuses.

Je souris avec malice : voilà l'occasion de m'échapper.

Et ce sera pour demain.

CHAPITRE IV

Je me réveille en sursautant et me retrouve nez à nez avec Nicolin, qui me sourit avec bienveillance avant de me saluer ; derrière lui, je vois que le second a déjà pris la barre. Je souris en le voyant : ce jeune homme est adorable, pour un pirate. Tandis que nous parlions, hier soir, j'ai senti que nous ne tarderons pas à devenir complices.

Qui sait ? Peut-être m'aidera-t-il à m'enfuir d'ici ?

Il descend vers les appartements en saluant l'équipage. Et à ma grande surprise, ils le saluent en retour en lui souhaitant un bon repos.

Comment se fait-il que des pirates tels que ceux de la Vittoriosa puissent faire preuve de la moindre politesse ?

Sans chercher à le comprendre, je me lève et observe l'horizon ; une vue me réchauffe le cœur et l'excitation pétille en moi : la terre est proche.

Je m'en réjouis, mais j'en suis aussi anxieuse : ce sera l'unique occasion de m'échapper (mais si la vie elle-même est de mon côté, je retrouverai ma liberté.)

Alors que je pensais à mon évasion, le second me ressaisit avec sa voix rauque :

– Le capitaine t'attend dans ses appartements pour déjeuner.

Je roule des yeux et soupire.

Il veut des réponses et des détails ? Très bien.

Mais il est hors de question qu'il me punisse à nouveau !

C'est en prenant mon courage à deux mains et en retenant mon souffle que j'entre là où Snow et la nourriture m'attendent.

À nouveau, il ne me quitte pas des yeux ; mais aujourd'hui, il est différent : ses yeux brillent et son sourire est enthousiaste. Il me désigne la chaise devant lui. Sans hésiter, je m'y assois.

Et là, je le regarde droit dans les yeux.

Mes mains sont à plat sur la table.

Je suis droite et avancée sur ma chaise.

J'espère qu'il peut lire dans mon regard ou sur mon visage à quel point je le méprise.

Mais ça n'a pas l'air de l'impressionner.

– Sais-tu où nous mouillerons, aujourd'hui ? me sourit-il.

– Non, dis-je d'une voix claire.

Il hausse brièvement les sourcils, apparemment surpris par le ton de ma voix.

– Connais-tu Landis ? poursuit-il, tandis que nous nous mettons à manger.

– Oui, la Cité Bleue. J'en ai entendu parler.

– Fort bien. Nous y arriverons dans moins de deux heures, et la cité est en pleine période des Marchés. Landis sera riche en couleurs et en odeurs. Elle sera merveilleuse, comme à son habitude, mais en cette fameuse occasion, elle resplendira davantage. Les voyageurs tombent sous son charme quand ils la visitent, que ce soit la première ou la centième fois. Donc, je me demandais si tu serais intéressée de m'y accompagner, moi et mon équipage ?

Je suis étonnée par cette courtoise proposition, à tel point que je ne peux réprimer un sourire aussi flatté qu'interloqué. Il ne serait pas convenable que je ne lui rende guère sa politesse – qui semble d'ailleurs naturelle, ce qui me surprend davantage.

– Je vous remercie, mais je préfère rester à bord du navire.

Il a l'air de présumer que j'ai peur. Ma foi, il a raison : je le crains autant que je le hais. Et ce n'est pas son petit jeu d'homme galant qui me fera changer d'avis.

– En es-tu sûre ? N'as-tu donc jamais vu le Dôme de Landis ? Je crois que c'est la plus belle chose qui soit donnée de voir en toute une vie. Et la nourriture, là-bas, est tout bonnement exquise !

– Je n'en doute pas. C'est pourquoi j'imagine que ce sera dommage de vous voir tout saccager, à peine arrivés.

– Détrompe-toi, Cassandra, rétorque-t-il calmement. Landis est trop belle et chaleureuse pour que nous y pillions quoi que ce soit. Sans compter que suite à la ravageuse bataille navale qui a détruit une bonne partie de ses constructions sur les côtes, cette île a signé un traité de paix avec les pirates, ce qui fait que les chasseurs de pirates ne voguent plus dans les environs, et plus aucune canaille ne saccage l'île ! Ainsi, le peuple de Landis nous considère comme de simples voyageurs, malgré notre pavillon noir. Alors ? Viendras-tu ?

– Non merci.

Je m'attendais à ce qu'il démolisse la table et qu'il m'étrangle. Mais à la place, il hausse les épaules comme un enfant.

– Tant pis.

Après avoir terminé mon petit-déjeuner avec le capitaine, je sors de sa chambre, éberluée.

Qui était l'homme assis en face de moi ?

Ce ne pouvait être le capitaine Snow Ravens. Impossible. Devant moi, il y avait un gentilhomme courtois, calme et compréhensif. Or, c'est l'opposé de Snow ! Que lui est-il arrivé ? S'est-il délesté du démon qui l'habitait, cette nuit ? Où a-t-il déjà trop bu ?

Si j'étais naïve, j'aurais trouvé un semblant de foi en lui. C'est tant dommage qu'un homme aussi beau et envoûtant que lui soit cruel et ingrat.

Cependant, ce matin, j'ai partagé un petit déjeuner avec l'homme de mes rêves.

Si seulement il était réellement ainsi…

Ma peau retrouve la douce chaleur des rayons du soleil. Il est midi, et sur le pont, c'est agité : tout l'équipage prépare l'amarrage, range les voiles et s'apprête à jeter l'ancre. J'ignore quel rôle jouer, au milieu de ces hommes qui filent dans tous les sens.

En me remarquant, l'équipage se partage en deux : certains me fixent avec méfiance, tandis que le reste me lance des clins d'œil aguicheurs.

Afin de ne plus croiser leurs regards, je me tourne vers la mer et admire la terre s'approcher. De loin, je peux voir ce fameux demi-globe dont j'ai tant entendu parler.

Le Dôme de Landis.

C'est transparent et bleu. Sa lueur s'étend sur la cité et les rayons de soleil, fins comme des veines, gigotent sous chaque pied. Je peux y voir des ombres plus ou moins grandes. Ceux qui y sont allés m'ont dit que ce Dôme abrite des poissons de toutes sortes. Évidemment, il est interdit d'y pêcher.

Je me réjouis de voir ce Dôme de plus près et de découvrir cette merveilleuse cité par moi-même.

Mais d'abord, il faut que je parvienne à m'échapper.

Désormais, le port est proche.

Je sens une main glacée et humide se poser sur mon épaule. Je tressaillis à son contact, même si ce geste ne se veut pas menaçant. Je me retourne subitement et me retrouve nez à nez avec l'homme-requin.

Rien à faire. J'aurai beau passer huit jours et huit nuits à le regarder, il me fera toujours peur.

– Je vais te conduire à l'intérieur. Tu vas nous y attendre. Ordre du capitaine.

Alors que j'étais immobilisée par la crainte qu'il m'évoque, je prends une bouffée d'air et obtempère. Nous nous y dirigeons, il me suit de très près. Peut-être par précaution.

Autour de moi, les hommes s'agitent davantage : ils ne tarderont pas à marcher sur la terre ferme.

Je les envie.

J'espère que mon plan d'évasion marchera… sinon, je serai condamnée à mourir sur ce gréement, à la merci de ces pirates.

Je me retrouve seule dans les appartements, assise à la table sur laquelle est étalée une carte du continent. Des dizaines d'îles y sont parsemées. Et bien sûr, la plus grande est celle de Landis.

La porte qui donne accès au pont est verrouillée.

Peu à peu, les voix se dissipent et disparaissent. Les pas s'éloignent et laissent place au chant des mouettes et aux doux clapotis des vagues contre la coque.

Le pont de la Vittoriosa est enfin déserté.

Il ne me reste plus qu'à attendre.

Pour faire passer le temps, j'ai visité le navire : la cuisine, l'infirmerie, le dortoir, la cave et les quartiers.

Cependant, la seule et unique pièce verrouillée sur ce navire est la cabine du capitaine. Je me demande ce qui pourrait bien s'y cacher. Des babioles porte-bonheur ? Des souvenirs ? Des secrets ? Des fantasmes ? Vu que ce navire est la demeure de Snow, cette chambre doit le refléter comme un miroir.

Mais je ne tiens pas à le connaître davantage, puisque mon évasion est proche.

Une heure est passée, et j'ai dérobé un poignard et suffisamment de pièces d'or que je dissimule dans un petit sac.

Il est temps.

Accroupie devant le verrou de la porte d'entrée, j'infiltre dans la serrure la pointe de mon poignard et celle d'une aiguille que j'ai trouvée dans une trousse de secours. En les agitant un peu, je finis par décocher la serrure.

L'air me félicite en me caressant le visage et le soleil m'accueille dans ma liberté.

Si j'avais l'esprit tranquille, j'aurais hurlé et sauté de joie.

Mais ce n'est que quand je suis chez moi que mon esprit est tranquille.

Alors, j'ai pris mes jambes à mon cou en abandonnant mon couteau.

Je descends du navire et cours dans le port, avant de me faufiler dans les rues de la Cité Bleue.

Et jamais je n'ai vu pareilles merveilles…

Les maisons semblent venir d'une époque plus éloignée que toutes celles citées dans les livres d'histoire, et sont toutes bleues. La cité est noire de monde : beaucoup viennent de loin, c'est plus que flagrant, parmi les habitants vêtus de bleu.

Il y a même des hommes et des femmes-requins, tout comme le second de Snow.

Alors il vient d'ici…

Peu importe, je ne veux pas penser à eux plus longtemps… de toute façon, je ne les reverrai jamais.

Je me retrouve dans la rue principale qui est surpeuplée d'individus hauts en couleur et originaires de mille horizons.

Des petites tentes, sous lesquelles sont mis en valeurs des objets, des vêtements, des accessoires et de la nourriture, sont alignées tout le long des routes.

Au loin, tout au bout de la rue principale, s'élève le Dôme de Landis. Là-dedans vivent des centaines de poissons avec sérénité. Son bleu est mille fois plus intense que celui du ciel, et sa dominance, sa beauté et sa majesté sont comparables à celles d'un dieu.

C'est le dieu de cette cité.

Je ne peux que rester là, la mâchoire pendante, face à cette rare splendeur. Autour de moi se promènent des gens



qui me semblent fort sympathiques. Ils sourient et profitent des Marchés, du beau temps et des merveilles de l'île.

Cependant, il faut que je devienne méconnaissable, si je ne veux pas me faire prendre.

Je longe alors la rue principale en me faufilant entre les touristes et les citoyens, jusqu'à ce que je trouve une boutique qui confectionne et vend des vêtements locaux. Avec mes quelques pièces, j'ai pu me procurer une robe, ainsi qu' un fin bonnet en coton pour dissimuler ma chevelure rouge (et aussi pour me protéger la tête de ce puissant Soleil.)

Je n'ai eu plus qu'à me cacher dans une petite ruelle déserte pour me dépêcher de troquer ma robe de chambre noire avec mon nouvel ensemble bleu.

Ma robe est très estivale et est plus courte que celles que je porte d'habitude : même les manches m'arrivent jusqu'aux coudes.

Là, je peux retourner dans la rue principale.

Je prends le temps de visiter, de regarder les marchands qui sourient aux passants en leur montrant leurs tentants articles.

Je n'ai jamais été aussi enchantée de ma vie. C'est magnifique : les couleurs, les odeurs, les sourires, l'animation, les voix qui braillent des salutations… tout est là pour m'accommoder et me faire oublier mes récents ennuis.

C'est la première fois que je viens sur cette île… pourtant, j'ai l'impression d'y avoir grandi.

J'ai tant porté ma concentration sur les merveilles de cet endroit, que j'ai oublié de regarder où j'allais. Je sursaute en réalisant que je me retrouve au pied du Dôme.

Je me demande s'il touche le ciel…

Ma tête est complètement renversée en arrière pour admirer la splendeur de ce monument.

Cependant, le Soleil me ramène à cette réalité dans laquelle le temps file… il faut que je me trouve une auberge où je pourrais me loger.

Car oui, je veux rester quelques jours ici. Les heures que j'ai passées dans cette simple rue ont suffi pour me faire adorer Landis autant que j'adore Vœla.

Mais je ne connais pas cette île.

Je pourrais peut-être demander des informations à un tavernier (on m'a dit que les taverniers connaissent les secrets que l'on se chuchote.)

De plus, je meurs de soif.

Près du Dôme, il y a une taverne, justement. Cela m'a l'air beau, élégant et populaire. Ça me rassure : au moins, je ne serai pas coincée entre deux ivrognes.

J'entre et un sourire m'étire les lèvres : c'est aussi chaleureux que simple. Les fenêtres sont grandes et ouvertes, laissant l'air frais entrer avec les lueurs du crépuscule. De bonnes odeurs me caressent les narines. J'y vois de nombreuses tables et un bar occupés par des gens épanouis qui savourent leurs boissons autant colorées qu'un arc-en-ciel. Les murs d'un blanc clair et le parquet foncé rendent cet endroit exotique. Le brouhaha n'est pas assourdissant, malgré la grande occupation de la taverne : des hommes jouent tranquillement aux cartes en fumant pipes et cigares, des femmes solitaires lisent, tandis que des filles papotent en gloussant. Au fond, une guitariste joue une belle musique qui influence certainement la sérénité des clients, ainsi que la mienne.

Bon sang, comme je me réjouis d'essayer une spécialité locale !

Je m'installe sur le premier tabouret qui se présente à moi et observe le jeune tavernier qui sert des verres avec rapidité et bonne humeur.

Il n'est pas moche… vraiment pas moche…

Je le vois s'approcher de moi et il me regarde avec son sourire amical et ses grands yeux verts étoilés.

– Bonjour, mademoiselle ! Comment allez-vous ?

– Bonjour, je vais très bien, merci. Et vous ?



– Pareillement, merci. Qu'est-ce que je vous sers ?

– Eh bien, c'est la première fois que je viens ici et-

– Ah, alors bienvenue ! s'écrie-t-il en me coupant. Puisque c'est votre première visite, la maison vous offre la boisson fétiche de la ville ! Ça vous tente ?

J'ai tiqué.

– Excusez-moi, mais… vous me l'offrez ?

Il hoche la tête avec excitation, comme si c'était à lui qu'on offrait la boisson.

– Voilà.

– Volontiers ! m'enchante-je. C'est vraiment gentil !

– C'est un réel plaisir ! Bienvenue à Landis !

Et il s'adonne à la tâche.

Je le vois verser différents jus et liquides colorés, jusqu'à ce qu'il me tende une boisson aussi bleue que le Dôme. Et si je plisse les yeux, j'ai l'impression d'y voire des particules blanches flotter dans le verre, à la dérive.

Mes yeux s'écarquillent : une à une, les particules explosent comme des feux d'artifices. L'intérieur du verre s'illumine à chaque explosion.

Je souris, ébahie par cette féerie, avant de goûter ce breuvage.

Je ne saurai décrire tous ces goûts qui ont envahi ma bouche : c'est fruité, sucré et léger en même temps. Mais peu à peu, je sens quelque chose pétiller comme une étincelle au fond de ma gorge : je soupçonne que ce soit les petits feux d'artifices.

Le tavernier sourit devant ma profonde stupéfaction. C'est fou comme ce pétillement est drôle ! À chaque fois que ça cesse, je me hâte de reprendre une gorgée pour redécouvrir cette étrangeté.

– Qu'en dîtes-vous ? me demande le tavernier.

Les yeux écarquillés, je secoue lentement la tête.

– Je n'ai pas les mots…

– C'est surprenant, n'est-ce pas ?

– C'est… (j'agite les mains, à la recherche de mots.) C'est beaucoup de choses !

Il éclate de rire et je rougis sous la timidité.

– Heureux que ça vous plaise !

J'aurais tant voulu goûter toutes les boissons de cette taverne, mais je retombe dans la réalité en remarquant que le crépuscule touche à sa fin.

– Dîtes, vous connaissez bien les alentours, si je ne m'abuse.

– Comme ma poche !

– Est-ce qu'il y aurait une-

Je me fais couper par la porte qui s'ouvre en fracas. Et de là, j'entends une voix qui me glace le sang.

– Ah, les gars, j'ai trouvé le meilleur endroit pour un verre ! Regardez-moi cette taverne ! C'est beau, élégant et populaire, comme je les aime !

Tous les regards se tournent vers eux, dont le mien. Mais ensuite, les clients reprennent leurs activités avec indifférence.

Moi, je suis pétrifiée.

Si les rêves viennent et s'en vont, les cauchemars, eux, une fois venus, nous suivent jusqu'à la démence.



Snow et ses hommes entrent dans la taverne d'un pas nonchalant, avant de s'asseoir à une table ronde.

– S'il y aurait une quoi, mademoiselle ? me réveille le tavernier.

Je me retourne et le vois surpris : je pense que l'épouvante est parfaitement lisible sur mon visage.

Mais je me contrôle : il faut que j'agisse naturellement et que je fasse comme si je ne les avais pas vus. Sinon, ils vont me reconnaître.

– Une auberge… oui, une auberge où je pourrais passer la nuit.

– Oui, bien sûr. Quand vous sortez, allez sur votre droite et, neuf maisons plus loin, il y a une auberge appelée l'Astre Marin. Mais si je peux me permettre, mademoiselle… est-ce que tout va bien ? Vous me semblez anxieuse.

– Le temps passe, le rassure-je en souriant. Et j'ai peur qu'avec les Marchés, toutes les auberges soient complètes.

– L'Astre Marin est grand, vous savez. C'est sûr, il doit y rester quelques chambres.

– Je vais donc me dépêcher d'en occuper une, alors. (Je dépose deux pièces à plat sur le bar.) Voilà pour votre hospitalité. Merci infiniment !

– Ce fut un plaisir, sourit-il.

De la manière la plus naturelle possible, je descends de mon tabouret et jette un œil à la table de l'équipage de la Vittoriosa .

Mon cœur s'arrête.

Je vois deux têtes tournées vers moi.

Ils m'observent avec stupéfaction et un sourire malintentionné, pendant que le capitaine et ses hommes conversent.

Même si mon souffle est coupé, je fais comme si je n'avais rien vu et sors de cette taverne qui, désormais, me presse autant que les profondeurs de l'océan.

Je marche au milieu d'une foule beaucoup moins dense qu'à mon arrivée.

Mon corps est tendu.

J'espère que ces pirates me soupçonnent encore à bord de leur navire et qu'ils ne me recherchent pas.

Il est improbable qu'ils me reconnaissent, vêtue comme je suis.

Cependant, j'observe discrètement par-dessus mon épaule.

Je n'aurais pas dû. Un cauchemardesque frisson m'arrache la chair : les matelots qui m'observaient tout à l'heure me suivent.

J'essaie de paraître impassible, mais j'accélère le pas. Aussi, je zigzague entre chaque personne pour essayer de les semer.

Mais en vain.

L'écho de leurs bottes fracassant le pavé porphyre me font bourdonner les oreilles.

Je tourne donc dans une ruelle et prend mes jambes à mon cou ; je cours dans ce qui me semble être un labyrinthe, en regrettant directement d'avoir emprunté des rues aussi désertes : tout le monde est aux Marchés, qui pourrait bien passer son temps dans des passages sombres et isolés à la tombée de la nuit ? Et encore, j'aurais pû trouver refuge et sécurité à l'Astre Marin !

Quelle pauvre imbécile ! Quelle sotte ! Quelle idiote je fais !

Je détourne tous les coins que je vois. J'espère qu'ils me perdront, qu'ils partiront au sens opposé et qu'ils abandonnent.

Snow a dû leur ordonner de m'attraper pour me ramener au navire.

Il m'a sûrement reconnue.



Alors mon déguisement a été vain…

Oh non, plutôt mourir que de remonter à bord d'un navire tout droit sorti des Enfers !

CHAPITRE V

J'accélère et cours comme jamais. Mais à force de changer de ruelle à chaque virage, je finis par me perdre moi-même.

J'espère avoir échappé à ces barbares.

En ralentissant, je réalise que je ne les entends plus.

Impossible ! Ils m'ont perdue ?!

Je m'arrête et regarde derrière moi, essoufflée, mais je n'entends rien même si je tends l'oreille.

Oh… grâce au ciel, je leur ai échappé !

Apaisée, je me colle contre un mur et me laisse glisser pour m'asseoir, afin de recouvrer mes forces : mon corps en sueurs est épuisé et mon cœur bat avec acharnement dans ma poitrine et mes tempes.

Comme je suis soulagée d'avoir semé ces démons…

Je peux enfin renverser la tête en arrière et admirer le ciel nocturne. Je n'ai jamais vu d'étoiles de ma vie, et elles sont magnifiques : petites, nombreuses, brillantes. J'ai l'impression de pouvoir les toucher rien qu'en tendant le bras. Passer la nuit ici-même est tentant, mais l'air se rafraîchit : je préfère dormir au chaud, dans le calme le plus absolu, et en sécurité.

Alors je me relève péniblement et arpente les ruelles, à la recherche de la rue principale.

Je me réjouis de trouver l'Astre Marin et d'enfin m'y reposer…

Mais je tressaille : deux ombres robustes surgissent de nulle-part et me bloquent le passage. Mes yeux se lèvent vers leurs visages obscurs et perçoivent leurs regards et leurs sourires diaboliques.

Ils m'ont retrouvée.

Quelle horreur !

Je fais volte-face et cours.

Il faut que je les sème à nouveau sinon ils vont me tuer !

Ma gorge se déchire dans mes hurlements de peur, et j'entends leurs pas fracasser le sol derrière moi.

C'est horrible, je veux qu'ils me laissent tranquille ! J'en ai tellement marre de courir ! Si seulement quelqu'un pouvait nous entendre et me venir en aide !

Mais ils m'attrapent. Leur emprise sur mes bras va finir par me briser les os !

Ils rient aux éclats et m'allongent à même le sol. Je me débats, mais ils m'immobilisent.

L'un d'eux se dresse devant moi. J'ai beau écraser mes pieds contre ses jambes, il ne semble pas ressentir la moindre douleur.

La panique me fait pleurer.

Je ne veux pas subir cela ! Je ne veux pas que ça m'arrive !

Il se laisse tomber sur ses genoux et son ombre me couvre ; je grimace d'épouvante en sentant ses mains perfides explorer mon corps, et mes pleurs redoublent.

Je les veux loin de moi.

– Celle-là m'a l'air exquise, remarque celui qui me retient.

– Ouais ! Je me languis…

– Eh, ne m'oublie surtout pas !



– Ne t’en fais pas, je te laisserai les restes…

Je pousse un hurlement strident, mais l’homme qui s’allonge sur moi enlève son gilet qu’il réduit en boule, avant de me le fourrer entre les dents.

Ma voix est étouffée, tout comme le moindre espoir de m’en sortir.

Brusquement, le pirate déchire ma robe. Je sanglotte et tente de me débattre, mais mes efforts ne servent plus à rien : je sens avec désespoir ma robe se fendre en deux en sifflant. Je me retrouve dénudée sous ce pirate qui porte sa main à mon bonnet pour me l'enlever, dévoilant ma chevelure rouge.

Il s’arrête net et me dévisage, les yeux ronds. Son éclat de rire s'en suit, tandis que l'horreur m'étrangle.

– Mais non ! Quelle surprise ! La Vœlienne ! J’y crois pas !

– Bien sûr que c'est la Vœlienne, abruti ! s'écrie l’autre, derrière moi, qui me bloque les bras. On n'aurait pas bougé pour n'importe quelle fille !

– La gazelle a tenté de fuir ses prédateurs !

– C’est rare que les proies s’en sortent, une fois prises au piège…

Mon angoisse explose quand je vois le pirate se délester de son pantalon. Je crispe les yeux et détourne la tête : je ne veux pas voir son dard, ni ce qu'il va faire de mon corps.

Il y a un son étrange et dégoûtant qui immobilise le pirate au pantalon ouvert ; j'ouvre les yeux pour regarder ce qu'il se passe, et une lame rouge et humide me frôle le nez.

Le pirate derrière moi allège son emprise sur mes bras.

J’halète, pétrifiée : une épée traverse le crâne de mon agresseur et sort par sa bouche. Le sang qui la recouvre coule sur mon ventre et ma poitrine.

Le sabre se retire et le pirate tombe sur le côté, me montrant une longue silhouette noire que je reconnais. Même si celui qui me bloquait me libère, je demeure incapable de bouger, incapable de comprendre ce qui m'arrive.

Snow se penche vers moi et retire de ma bouche le gilet de sa récente victime pour essuyer son arme ensanglantée. Malgré sa sérénité, mon corps tremble de manière incontrôlable.

Le capitaine dévisage son matelot avec déception.

– Je vous pensais plus valeureux. Il n’est rien de plus lâche que de s’attaquer à plusieurs aux demoiselles seules et sans défense. Faites-le au moins quand elles sont entourées !

Mais qu'est-ce que…!

– Mes excuses, mon capitaine, souffle le pirate derrière moi.

– Je te donne le choix. (Il dégaine son pistolet, le charge et vise mon agresseur.) Soit tu retournes auprès de mon équipage comme si de rien n’était, sans parler ni même te souvenir de ce que vous vous apprêtiez à commettre, soit tu meurs.

– Je retourne auprès de l’équipage, mon capitaine.

Incrédule, Snow rapproche son arme vers le forban.

– Tu vas oublier cette affaire, insiste-t-il. Tu n’en feras jamais allusion et tu garderas tes mains loin de la Vœlienne.

À ces mots, je me sens en sécurité, même si la peur m'habite ; mais c'est une erreur… je sais que c'est lui qui les a envoyés ! Il veut gagner ma confiance pour mieux me manipuler, voilà tout !

– Le jures-tu ?

– Oui, mon capitaine ! panique le couard.

– Jure-le-moi ! rugit-il.

– Je l’jure, je l’jure !

Le capitaine se redresse et range son pistolet et son épée.

– Fort bien. Maintenant, va-t’en. Je ne veux plus revoir ta sale gueule jusqu’à ce qu’on lève l’ancre demain à l’aube.

J’entends le froussard se mettre debout et courir loin de nous.

Et Snow me dévisage avec indifférence, avant de retirer son manteau pour me le tendre ; l'air frais de la nuit ne semble importuner son torse dénudé.

– Enfile ça et retourne à bord de ma Vittoriosa .

C'est avec hésitation que je saisis et enfile son vêtement : je crains énormément un violent geste de sa part, mais Snow ne me tend qu'une main aidante. Je n'en veux point : je me relève seule.

Son manteau m’arrive aux pieds et fait deux fois ma largeur.

J’apprécie sincèrement son aide et son sauvetage, mais je lève des yeux méprisants vers lui.

Je ne veux pas remonter à bord de son vaisseau.

Je ne veux plus revoir son équipage.

Je ne veux plus le revoir.

Après un silence, le capitaine hausse les épaules.

– Tu ne peux te cacher rien qu’en changeant de vêtements. Ta démarche, ton visage et ta voix te rendent unique au monde. Je t’ai reconnue au milieu de la foule, alors je t’ai suivie jusqu’à la taverne avec mes gars. Tes agresseurs sont ceux que j’ai désignés pour te ramener au navire.

Je m'en doutais !

– Ha ! Pour me baiser, oui ! Pour avoir un avant-goût de ce qui vous attend, toi et le reste de l’équipage, n’est-ce pas ?!

Le fou rire de Snow me terrifie.

– Mais oui, bien sûr, je tue souvent un de mes meilleurs hommes pour un avant-goût ! Ah, mais au final, je n’aurai jamais ses impressions, puisqu’il est mort ! (Il s’approche de moi, passant de la plaisanterie à la colère.) Aussi, regarde où nous sommes ! Il n’y a personne ! Tu aurais pu demander de l’aide à quelqu’un, mais tu as préféré te cacher dans une rue où personne d’autre ne peut te trouver, à part tes agresseurs ! Le danger se cache même dans un paradis tel que Landis ! (Il soupire et retrouve son calme.) Tu n’es pas de taille à affronter le monde seule, c’est pour ça que je te demande de me suivre.

Je recule brusquement.

– Non ! Jamais de la vie !

– Et où comptes-tu aller ?

– N’importe où, mais loin de toi !

Sur ces mots, je tourne les talons et le fuis.

J'espère qu'il ne me court pas après !

Mais une image ressurgit de mes souvenirs : celle des armes accrochées à sa ceinture. Alors je zigzague le plus vite que possible.

Tout sauf le pistolet… faites qu'il utilise autre chose que le pistolet !

Un picotement m’arrête : je frôle ce qui s’est planté dans ma nuque et le retire.

C'est une fléchette.

Oh ciel, ce chien a utilisé pire qu'un pistolet.

Mon corps devient trop lourd, tout comme mes paupières. Et dans un soupir, je m’effondre, inconsciente.



CHAPITRE VI

Lorsque je reprends lentement mes esprits, c'est mon mal de tête que je ressens en premier. Je grommelle de douleur et me réveille péniblement ; une large couverture m'enveloppe jusqu'au cou, et je suis allongée sur une masse moelleuse et chaude.

J'aime cette sensation, mais j'ai tant peur de refaire le même cauchemar que la dernière fois.

J'ouvre alors les yeux et réalise que je ne suis ni dans ma chambre à Vœla, ni dans le dortoir de la Vittoriosa ; et j'aurais aimé croire que je suis dans une chambre de l'Astre Marin, mais le sol tangue et j'entends les sifflements du vent, les murmures de l'océan et des voix masculines qui chantent à gorge déployée.

Quelqu'un est à côté de moi…

Je sursaute et me tourne vivement vers cette présence : un homme est assis sur une chaise et m'observe avec un brin de soulagement. Cet homme, je l'ai vu parmi l'équipage de la Vittoriosa .

La déception me fait soupirer : me voilà de retour à la case départ, alors que je pensais m'être enfin libérée.

À mes pieds, je sens un léger poids ; je me redresse sur mes coudes et observe la couverture.

Pourquoi y a-t-il un accoutrement de matelot ? Est-ce pour moi ?

– Comment te sens-tu ? me demande l'homme.

– Étourdie…

– C'est tout ?

Je hoche la tête.

– Fort bien. Reste allongée jusqu'à ce que le déséquilibre s'estompe. (Il désigne les vêtements sur le lit par un geste du menton.) Dès que tu peux, enfile ça. Sous ces habits, l'équipage sera moins attiré par ta féminité. Ordre du capitaine.

Sur ces mots, il se lève de son humble chaise et s'éclipse.

Je m'allonge à nouveau dans ce pieu, et fixe le plafond auquel se balance un lustre. D'après la riche décoration qui m'entoure, je présume que je suis dans la cabine de Snow.

J'hésite à sortir… j'ai peur que l'équipage se moque de moi en me voyant ainsi vêtue, même si je ne pense pas que c'est ce que Snow cherche : il m'a tout de même sauvée des méfaits de ses hommes en tuant l'un d'entre eux. Et d'après ses dires, le défunt était un de ses meilleurs matelots.

Ciel, il faut vraiment tenir à quelqu'un, pour commettre un tel sacrifice ! S'il a tué ce voyou alors qu'il pouvait juste le punir ou l'exiler, est-ce que ça signifie que je vaux plus que lui ?

Je crois que non.

Il a peut-être simplement voulu impressionner le deuxième malfrat.

De toute manière, cet homme a beau commettre des actes de bravoure, à mes yeux, il ne sera jamais plus qu'un vulgaire pirate, un bandit, un assassin qui tue ses propres hommes sans états d'âme.

Pourquoi je garde cette persuasion ?

Parce que j'ai peur de m'attacher à lui.

Je retire cette couverture et me retrouve encore enveloppée par le large manteau de Snow.

En-dessous, je ne porte rien.

J'ai observé les draps et l'habit : aucune trace ne prouve qu'ils n'aient abusé de mon inconscience – ce qui me rassure grandement.



Après m’être délestée du manteau, je me vêtis comme un homme ; le plus étrange est que ce n’est pas du tout la première fois. Il y a même un bandana noir dans lequel je peux ranger mes cheveux.

Sauf que je sens que quelque chose se cache dans ma poche : en la saisissant, je souris en découvrant un large rouleau de bandage.

Eh bien, ils ont pensé à tout, quelle clairvoyance !

Je retire mon haut et entoure ma poitrine avec ce bandage, dissimulant ainsi mes formes féminines.

Voilà. Aujourd’hui, je suis un homme.

Je pousse les portes de la cabine du capitaine et me retrouve dans le salon, la dernière salle qui me sépare du pont.

Snow est là.

Il étudie la carte maritime étalée sur la table avec une concentration surprenante, pour un pirate.

En m’entendant arriver, il lève la tête vers moi. Je pense qu’il peut percevoir à quel point je le méprise, malgré ses bonnes intentions.

Il se redresse et écarte les bras, avant de les laisser se cogner contre le long de son corps.

– Est-ce avec ce regard que tu comptes me remercier ?

– Ma liberté vaudrait des remerciements. (Il soupire, mais je continue avant qu'il ne réplique :) Tu m’as sauvée d’un viol et m’offres de quoi atténuer la soif de luxure de tes hommes. Mais je suis encore coincée ici, prisonnière et esclave de ce navire et de son équipage de chiens galeux !

Snow détourne la table et s’avance vers moi, le regard haineux, puis s’emporte :

– Si je les avais laissé faire, je me demande comment tu aurais fini ! Tu ramperais, affaiblie et blessée, à la recherche d’une aide que tu n’obtiendrais pas de si peu ! Ou alors ils t'auraient tuée ! Est-ce ainsi que j’aurais dû agir ?!

Il se dresse au-dessus de moi, mais je n’ai pas peur.

– Ce n’est pas ton sauvetage que je reproche ! C’est ta… récupération ! Pourquoi m’as-tu ramenée ici ?!

– Parce que tes premiers pas sur ce pont t’ont intégrée à mon équipage ! Tu n’es plus une Vœlienne, Cassandra. Tu es une pirate ! Tu es une pirate, et tu ferais mieux de t'y faire !

Sur ces mots, il tourne les talons et se dirige vers la porte.

– Plutôt mourir que d’être une pirate ! aboie-je.

La main sur la poignée du battant, il me fait face avec calme et indifférence.

– Eh bien, vas-y. Meurs.

Je hoquète, mon corps se tend et mes yeux s’écarquillent, tant je suis choquée par ses propos : je rêve, ou ça lui serait égal si je me donnais la mort ?

Il soupire en baissant la tête, comme s’il regrettait ce qu’il vient de dire ; et en levant à nouveau les yeux vers moi, il murmure :

– Aujourd’hui sera ton jour de repos. Profites-en.

Snow ouvre la porte et s’apprête à sortir, quand mon mot l’immobilise :

– Merci.

Il me jette un coup d’œil par-dessus son épaule – sans doute pour m’indiquer qu’il m’a entendue –, avant de sortir en laissant la porte entrebâillée.

À mon tour, je sors et redécouvre l'air marin en avançant sur le pont. Autour de moi, les pirates agissent naturellement, comme si je n’étais pas là. Ils parlent, ils discutent, jouent, parient, ou rient.

Autour du navire n’est que l’océan.



Landis a disparu, tout comme l'espoir que j'éprouvais quand je m'étais échappée de ce navire.

Cette cité était magnifique… peut-être que je ne la retrouverai jamais ; une pensée telle que celle-ci me brise le cœur et me met la larme à l'œil.

Mais je refuse d'accepter cette disparition. J'aimerais tant revoir ce demi-globe bleu, rien qu'une fois, même s'il est désormais aussi petit qu'une tête d'épingle.

Et il n'existe qu'un seul endroit sur ce vaisseau où j'ai des chances de l'apercevoir : je lève la tête et fixe la dernière brigantine qui semble caresser le ciel.

J'escalade alors les haubans en gardant les yeux levés vers mon objectif. Au pied du mât, j'entends des soupirs ébahis, des remarques et des « regarde-moi ça… ». C'est à croire que c'est la première fois qu'ils voient une demoiselle grimper le long des mâts.

Arrivée au sommet du navire, je contemple l'horizon qui s'étend autour de moi.

Seul le ciel me dépasse.

Apaisée par une telle sérénité, je hume l'air marin qui me purifie les poumons. Le vent fait trembler mes vêtements et 'allège.

J'ai l'impression de voler.

Mais je ne vois pas Landis, malheureusement. Je l'ai perdue de vue. Toutefois, je ne la perdrai jamais de mes souvenirs.

– Eh ! m'appelle une voix loin derrière moi. Eh, la Vœlienne ! Par-ici !

Je regarde par-dessus mon épaule et aperçois le garçon de vigie qui me salue en agitant largement son bras depuis son nid-de-pie.

Au moins un geste sympathique !

Reconnaissante et enchantée, je lui adresse un petit geste de la main.

Je suis restée là-haut jusqu'au crépuscule ; et peut-être que cet endroit va devenir mon nid.

En bas, j'entends Snow ordonner à ses hommes :

– Je veux entendre vos chants, messieurs !

Et quand ils obtempèrent, une flèche me traverse le corps : je connais cette chanson…

Nous sommes prêts, l'horizon et le soleil nous appellent

Partons, camarades, partons camarades

Levez l'ancre, déferlez les voiles vers des mers nouvelles

Partons, camarades, partons camarades

Je descends furtivement jusqu'au plancher en me laissant glisser le long d'une corde.

Le Diable ne nous retiendra pas

J'appelle les plus coriaces pour venir avec moi

Prend tes sabres et tout ton courage

Et tu seras digne de mon équipage

Snow tressaille en sentant la pointe d'une lame que j'ai volée à un pirate frôler sa gorge.

– Comment connais-tu cette chanson ?!

– Je suis un pirate.

– Mon père me chantait ça depuis que je suis enfant ! Tu m'as espionnée, n'est-ce pas ?! Avoue !



Mais Snow joue avec mes nerfs en éclatant de rire.

– Personne d'autre ne devrait chanter cette chanson, si ce n'est un pirate !

Mon sang ne fait qu'un tour, et tout se fige en moi.

Lentement, Snow se tourne vers moi avec un sourire narquois aux lèvres, malgré l'épée qui demeure pointée contre sa gorge.

– Tu es la fille d'un maudit pirate, Cassandra Crows.

– Non, souffle-je. Tu mens, c'est impossible !

– Il n'est jamais facile de regarder la vérité en face.

Je sens ma tête tourner.

Toute ma vie était un mensonge.

Mon père n'était pas vagabond… c'était un de ces bandits, une de ces ordures.

Mes yeux s'embuent de larmes sous le regard de Snow qui ne cesse de sourire, alors que sur le pont, le temps s'est suspendu.

Je lâche cette épée et m'enfuis dans la chambre du capitaine pour y fondre en larmes.

J'ai passé plusieurs heures à pleurer, à jurer, à hurler ma haine au mensonge de mon père.

J'ai tant sangloté que je suis tombée dans le sommeil.

***

Quelqu'un secoue mon épaule.

– Eh. Eh.

J'ouvre les yeux et vois l'homme-requin, le second. C'est peut-être le visage que je vois le plus souvent, depuis que je séjourne à bord de ce navire. Pourtant, je ne sais rien de lui… ça n'a aucun sens.

– Quel est ton nom…? parviens-je à murmurer.

– Naïd Lens. Le capitaine t'attend à sa table.

Bon, peut-être qu'en fait, il est le deuxième visage que je vois le plus souvent.

Il me prend par les mains et me sort du lit.

Ses mains sont froides, palmées et constamment humides. Je tressaille à leur contact, mais Naïd ne semble pas s'en préoccuper.

Une fois debout, il me lâche et va m'ouvrir la porte pour me laisser sortir. Devant moi s'allonge une table garnie de plats aux odeurs exquises ; tout cela me met l'eau à la bouche.

En fait, je meurs de faim.

– Ce sera tout, prononce Snow.

Le second descend là où l'équipage mange, et le capitaine me désigne la chaise en face de lui ; je m'y assois sans le quitter des yeux. Cela dit, il n'abandonne pas mon regard non plus.

Calmement, il s'empare de ses services.

– Bon appétit.

Je l'imite.

– De même.

Et nous nous mettons à manger.



– La plupart des ingrédients présents devant toi viennent de Landis.

Je hoche la tête, aussi enthousiaste qu'affamée.

– C'est délicieux.

– Dis-moi… comment se fait-il que tu grimpes aussi bien et aussi vite ?

– Je n'ai pas envie d'en parler.

– La cale est disponible, ce soir.

Je soupire longuement, avant d'entamer :

– Mon père et moi chassions beaucoup. Lui qui s'attendait à avoir un garçon pour aîné, il s'est contenté de m'avoir et m'a enseigné tout ce qu'un père enseigne à son héritier. Il m'a appris à tirer à l'arc et au mousquet, à grimper aux arbres et sur les édifices, à courir et à franchir les obstacles sans m'arrêter.

– Tu ne portais pas de robe, je présume, sourit-il.

– Non, je m'habillais un peu comme cela, dis-je en désignant mes vêtements.

Il éclate de rire.

– Voilà pourquoi tu sembles tellement à l'aise !

Je hausse une épaule, flattée.

– Et vous le faites encore ? me demande-t-il avec intérêt.

– Non, mon père s'est blessé à la jambe. Il s'abstient alors de chasser, le temps qu'il guérisse.

– Et tu aimais chasser ?

– Oh, oui ! m'enchante-je. C'est magnifique de plonger au beau milieu de la nature, de découvrir les animaux, les arbres et les plantes. J'ai tant appris, grâce à mon père, et j'espère apprendre davantage…

Snow m'offre un tendre sourire.

– En tout cas, ta manière de me répondre me fait plaisir, ce soir. Je t'en remercie. Et pour te prouver ma gratitude, je t'accorde encore trois jours de repos. Ça te convient ?

J'écarquille les yeux, ahurie.

– Sérieusement ?

– Tu as ma parole, et ma parole est mon honneur.

Je cligne plusieurs fois des yeux, m'assurant que ce n'est pas un rêve, avant de balbutier :

– Oh, eh bien, je… merci beaucoup, c'est vraiment gentil.

– C'est le prix de tes confidences, très chère. Tiens, d'ailleurs, ça me rappelle que je chasse beaucoup, moi aussi. Mais je ne chasse qu'en mer.

Et il s'est mis à me parler de ses prises, de ses méthodes et des gains de tout cela. Snow m'a ensuite fait le récit de ses débuts, de toutes les mers qu'il a sillonnées, et de toutes les îles qu'il a visitées, ainsi que de leurs cultures.

Jamais je n'aurais pensé en être aussi intéressée. Tout ce qu'il me raconte me fait voyager et rêver. J'adore ce genre de sujet de conversation ! Et il a tant l'air passionné par ses odyssées que je ne peux que l'écouter avec le sourire.

Nous avons continué à discuter de notre vie en mangeant ; nous en savons autant l'un sur l'autre, ce qui me met à l'aise.

Snow s'est montré fort sympathique : il était souriant, attentif et plaisant.

Voilà qu'il me fascine.

Je suis peut-être tombée dans son piège, mais j'ai fini par l'apprécier.



Après tout, je fais partie de l'équipage. Je voyagerai avec Snow pour toujours. Si cela est mon seul destin, il va bien falloir que je m'y fasse.

Mais vu la tournure que prend cette aventure, je sens que je ne vais pas tarder à m'accommoder.

La nuit est tombée.

Snow m'a avoué qu'il a remarqué que j'aime dormir sur le pont. Il a alors ordonné à ses hommes d'installer un hamac à l'extérieur.

Je lui ai bien sûr assuré que ce n'était pas nécessaire, mais il a insisté : pour lui, mon confort est devenu impératif et il ne tient pas à ce que je dorme dans l'inconfort.

Cette attention m'a fortement touchée.

Je l'ai maintes fois remercié, car je pense que tant de clémence, de gentillesse et de compréhension de sa part sont rares.

Peu après, tous les matelots sont partis dormir, et Nicolin arrive avec son habituel sourire angélique. Sauf que ce soir, son sourire est plus grand.

– Tu as une meilleure mine ! Comment cela se fait-il ?

Je hausse une épaule.

– Je pense qu'on m'a intégrée.

Nicolin remarque le hamac en s'emparant du gouvernail.

– C'est ton lieu de repos ? demande-t-il en le désignant par un geste du menton.

– Oui. Ils l'ont installé pour moi.

Il me dévisage avec des yeux brillants.

– Alors, tu vois ? Je t'ai dit que ce n'était qu'une question de temps !

– Oh, je t'arrête tout de suite ! Figure-toi que ça a recommencé quand-

– Quand tu t'es échappée du navire, continue-t-il. Je sais tout, ils m'ont tout raconté. (Il regarde l'horizon.) C'est le destin.

– Le destin ?

– J'ai la persuasion que tout est déjà écrit, répond-il en me regardant. Si tu tentes de t'écarter de ton chemin, le destin t'y redirigera de toute manière.

Je hoche la tête. Ça tient debout… il a peut-être raison : qui sait si ma place est sur ce gréement ?

– Alors ? me demande-t-il. Le capitaine Ravens, tu le trouves comment, à présent ?

– J'ai dîné avec lui. Et il a été vraiment très gentil. Si gentil que je ne peux qu'en rester méfiante.

– Pourquoi ?

– Tu devrais le savoir… je t'ai toujours fait part de mes sentiments. Je retiens davantage de mauvais que de bon chez lui.

– Sinon ?

– Je pense que c'est quelqu'un de sympathique, de bienveillant et de passionné. J'espère que c'est vrai.

– Toi seule le saura. J'ai ma propre opinion sur sa personne, à toi de te faire la tienne.

Je souris face à cette sagesse.

Et comme à mon habitude, je converse avec Nicolin.

Nous devenons toujours plus complices et nous nous connaissons presque comme deux meilleurs amis. J'en suis rassurée : au moins, si quelque chose tourne mal, j'aurai un confident, un soutien.



La fatigue a fini par me rattraper et je suis allée m'installer dans mon lieu de repos.

Me voilà alors allongée dans ce hamac, en cette douce nuit d'été et sous le ciel étoilé. La fraîche brise me caresse, les balancements du navire me bercent, les vagues me chantent une berceuse, et les étoiles me font rêver.

Je souris, heureuse d'avoir pu savourer la sympathie du capitaine.

Ce voyage commence à me plaire.

CHAPITRE VII

Le matin suivant, Snow m’a proposé de prendre le petit-déjeuner avec l’équipage. J’ai longuement hésité : après ce que l’un d’entre eux a essayé de me faire, je les crains un peu plus qu’avant ; mais il a réussi à me convaincre en me promettant de torturer celui qui osera me toucher, même si c'est son second.

Je me suis donc retrouvée au bout de cette table de bois, entourée par ces montagnes de muscles qui braillent des blagues, des anecdotes ou quelques expériences déconcertantes.

Ce qui est sûr, c’est que j’ai beaucoup ri.

Ils m’ont parlé des filles qu’ils ont connues, des cuites qu’ils ont prises et de leurs blessures de guerre. Les pirates m’ont dévoilé leurs cicatrices sans gêne et devant chacune d’elle, je suis restée bouche-bée : c’est impressionnant de les voir en parler sans faire la moue, comme s’il ne s’agissait que d’une piqure d’aiguille.

J’ai adoré les écouter parler d’eux sans qu'ils me demandent de raconter ma vie en retour.

Cependant, il y a encore ce groupe de molosses avec, à sa tête, celui qui doit être le plus costaud de tout l’équipage. Les bras croisés, il me toisait, et ça m'intimidait au plus haut point. Chacun de mes coups d’œil sur lui figeait tout ce qui bougeait sous ma peau. Mais malgré ma crainte, j’ai fait de mon mieux pour l’ignorer, afin de me concentrer sur les passionnantes histoires que me contaient les pirates.

Après le repas, tout le monde est sorti sur le pont. J’ai passé la journée entière à voyager de groupuscule en groupuscule.

Cette journée a été très intéressante !

Ils m'ont enseigné tant de choses et m'ont cultivée. Certains m’ont parlé de techniques de pêche, d’autres de séduction et d’autres de voyages ; pays, villes, cultures, races de poisson, armes, matériel de pêche, manières de parler à un homme,… ils m’ont tout dévoilé.

Mais encore, le molosse m’a observée toute la journée. On dirait qu’il m’a tuée huit fois dans sa tête. J’ignore ce qu’il me veut, et j’ignore si je veux vraiment chercher à le savoir. J’ai voulu l’ignorer à nouveau, mais beaucoup ont remarqué mon anxiété. Ils m’ont alors dit qu’il s’appelle Benjamin et qu’il n’est pas très commode. Ça n'a fait qu'attiser ma crainte en son égard : si même ses camarades le redoutent, qui sait ce qu'il est capable de commettre… Mais ils ont réussi à me rassurer en me promettant de le garder loin de moi. Bon, ce sont des pirates, et il y a cette expression fréquemment prononcée à Vœla : "Le menteur est pirate, et le pirate est menteur" ; toutefois, j’ai perçu comme un semblant de sincérité en leur voix.

Selon moi, ce jour-là a été un des meilleurs de ma vie. Ils m’ont fait rire, m’ont instruite, amusée et taquinée.

J’ai l’impression qu’ils me voient désormais comme l’un des leurs.

Le soir-même, je me retrouve à la table du capitaine, et je suis grandement surprise de remarquer que je m'y sens à l’aise et sereine.

– Alors, cette journée ? me demande Snow.

– Elle s’est bien passée.

Il sourit.

– C’est bien ce que j’ai pu constater. Et mes hommes, tu les apprécies ?

Je les adore !

– Oui, ils sont sympathiques.

– Comment se sont-ils conduits ?

Cette question me surprend.

– Eh bien, chacun d’eux m’a appris ce que toute une bibliothèque aurait pu m’apprendre.

– En quoi ?



– En pêche, en voyages, en connaissance des îles, en légendes urbaines et en séduction.

– Séduction ?! (Il se penche vers moi, alarmé.) Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Sa réaction me rend autant anxieuse que lui.

– Euh, ils m'ont un peu appris à parler aux hommes.

– Ont-ils sous-entendu qu'ils souhaitent de séductrices paroles de ta part ?

– Non, ça a juste été pour la fois où je rencontrerai un « séduisant gentilhomme ».

Il se repose contre son dossier en soupirant, apparemment rassuré, ce qui me fait sourire d'interlocution – et c'est d'ailleurs ce que Snow remarque.

– Tu dois te demander pourquoi toutes ces questions. Tu sais, Cassandra, depuis ce qui a failli t'arriver à Landis, je ressens désormais de la méfiance envers mon équipage.

Oh non… ne me dîtes pas que j'ai brisé des liens fraternels !

– Est-ce ma faute ?

– Non, c'est la leur. J'ai confiance en eux, mais je ne tiens pas à ce que ça se reproduise. Tu sais, à force de fréquenter des belles de nuit, ils ne savent plus de quelle manière ils devraient se comporter en la présence de femmes.

– Je comprends. Mais si cela peut te rassurer, je peux te garantir qu'ils n'ont pas du tout tenu compte de ma féminité. En fait, ils m'ont plutôt prise pour l'un des leurs.

Il sourit à nouveau (et son sourire est communicatif, tant il est sincère, tendre et bienveillant.)

– En effet, ça me rassure. Merci, Cassandra.

Enfin, sa personnalité correspond à son enveloppe charnelle !

Je me rappelle à quel point il m'était désespérant de subir les méfaits d'un homme aussi beau. C'était comme trouver une colonie d'asticots dans la plus belle des pommes.

Mais le problème, désormais, c'est que Snow m'attire dangereusement. Ses yeux changent mon sang en lave et son manteau ouvert sur son torse nu me fait frissonner. Il a ce genre de visages durs et froids, desquels le moindre sourire peut égayer le monde.

Il n'existe pareille merveille qu'un homme au corps aussi magnifique que son âme.

J'espère que son bon fond me surprendra davantage dans un proche avenir…

Cependant, je crains de tomber dans un piège.

Oh ciel, Cassandra… mais qu'est-ce qui t'arrive ? Voilà que tu fraternises avec ceux qui t'humiliaient, et que tu tombes amoureuse de ton ravisseur…!

Plus tard, tout le monde s'en va se coucher.

Mais avant, ils ont installé mon hamac sur le pont. Je leur ai maintes fois proposé mon aide, mais ils ont fait la sourde oreille.

Nicolin arrive avec son grand sourire, tandis que je l'accueille avec le mien.

– Ma chère Cassandra, je te salue !

– Bonsoir, Nicolin !

– Tu vas bien ?

Je le suis jusqu'au gouvernail avec mon enthousiasme :

– Oh je vais magnifiquement bien ! En fait, ces hommes sont extraordinaires !

Il écarquille les yeux en attisant son sourire.

– À ce point ?

– Oui ! Ils m’ont appris tellement de choses, et ils sont si drôles ! Ils m’ont intégrée parmi eux, non en tant que jeune demoiselle, mais en tant que nouvel arrivant ! (Je ris intérieurement.) Je m’endormirai beaucoup moins ignorante, ce soir.

Nicolin rit à son tour, enchanté.

– Je suis tellement heureux d’entendre cela ! Alors, te voilà chez toi !

Chez moi… chez moi… la Vittoriosa pourra-t-elle vraiment remplacer Vœla, cela j'en doute.

Un soupir s’échappe de moi, et mon sourire devient nostalgique.

– Ce ne sera jamais mon chez moi, mais… ils se sont comportés comme des grands frères : ils me taquinent, m’instruisent, me protègent,… désormais je me sens plus qu’à l’aise, avec eux.

– Et Snow ?

– Snow… m’a plus que surprise. Il est devenu comme… une sorte d'illusion trop parfaite. Le genre d'homme que les femmes n'osent pas rêver d'avoir.

Mais je me ressaisis : je ne les connais pas assez pour changer d’avis sur eux d'une manière aussi précipitée.

Heureusement que Nicolin est là.

– Oh, mon ami, je t’en prie, je t'en supplie, dis-moi que je ne me berce pas d’illusions ! Dis-moi qu’ils sont réellement comme je viens de te les décrire ! Ça me briserait le cœur de savoir qu’ils me dupent.

– Je te rassure : ils sont comme cela. Mais seulement entre eux. Ne va pas croire qu’ils sont cléments envers les étrangers. Eh bien : toi-même tu le sais. Tu es arrivée ici et ils ont été cruels avec toi. Mais maintenant qu’ils t’ont acceptée, ils sont devenus amicaux. Et comme tu es une demoiselle, ils vont certainement devenir un groupe d’anges gardiens pour toi. Surtout Snow.

Je fronce les sourcils, déconcertée.

– Surtout Snow ?

Il acquiesce.

– Je l’ai entendu parler de toi dans les appartements, aujourd’hui. Il parlait avec son second, Naïd. Il te trouve valeureuse et téméraire. Le courage dont tu as fait preuve pour t’évader à Landis et ta stratégie de changer d’apparence l’ont impressionné. (Il réfléchit.) Oh, et il a ajouté qu'il est heureux de t’avoir dans son équipage, car tu es pleine de potentiel.

Je demeure immobile, yeux et bouche grands ouverts.

– Il a vraiment dit ça ? souffle-je.

Nicolin pouffe de rire, amusé, en regardant l’horizon.

– Le moins qu’on puisse dire, c’est que tu le fascines.

Je finis par sourire largement et bêtement.

En guise de reconnaissance, je me penche vers le timonier de nuit et dépose sur sa joue un baiser. Ahuri, il se frôle la joue en me dévisageant.

– Merci, lui dis-je.

Il rougit et esquisse un sourire béat, avant de balbutier :

– Oh, eh bien, je-

Mais je bondis de sursaut : une lame ensanglantée jaillit de son ventre, avec une telle force que la pointe frôle mon nombril. Sa bouche s'ouvre grand sous la douleur et le choc, et ses yeux bleus plongent dans les miens en me demandant ce qu'il lui arrive.

– Non ! hurle-je.

Le sabre rouge se retire de ses entrailles, et mon ami tombe à mes pieds. Mon corps tout entier tremble affreusement, et je ne parviens plus à respirer.

– Nicolin ! Non !

Je lève les yeux et vois Benjamin et ses hommes ; parmi eux, je vois mon agresseur de Landis.

Si je pouvais leur arracher les yeux ! Ciel, si je pouvais leur trancher bras et jambes !

– Qu'avez-vous fait ?! crie-je au désespoir.

Je fonds en larmes, et les gars de Benjamin sourient diaboliquement, avant de s'emparer du cadavre du timonier de nuit. Mes jambes cèdent et je me retrouve à genoux.

– Non !

J'attrape la main glacée de mon ami et tressaille à son contact. Je ne veux pas qu'ils l'emportent ! Je veux le serrer dans mes bras et lui dire à quel point il m'a été précieux !

Quatre mains m'arrachent de lui et me soulèvent. Deux autres pirates traînent le corps de mon ami, laissant derrière eux une traînée de sang. Me voilà nez à nez avec Benjamin, ses yeux foudroyant les miens. Avant qu'il ne parle, j'entends un poids tomber dans l'océan.

J'explose en sanglots sous le sourire du molosse blond.

– Un de mes amis est mort par ta faute, grogne-t-il. Voilà que la dette est payée. Et pour l'honorer, nous allons faire ce qu'il a voulu te faire à Landis. À tour de rôle.

Je secoue largement la tête ; l'épouvante me serre la poitrine.

– Non, je vous en supplie… ayez pitié.

– Le monde dans lequel nous vivons est sans pitié. Pourquoi devrions-nous en faire preuve, alors ?

Vivement, je me défaits des quatre mains qui me retiennent, et je prends mes jambes à mon cou.

Je dévale les marches qui me séparent du pont et cours vers la porte des appartements, mais je ne suis pas assez rapide : Benjamin m'attrape par ma chemise et me soulève aisément – je lui suis aussi légère qu'une poupée de chiffon –, avant de me lancer au loin.

Je m'écrase lourdement en gémissant de douleur ; j'aimerais me relever, mais je n'y parviens pas.

Horrifiée, je le dévisage, alors qu'il s'avance vers moi avec ses acolytes.

Non ! Hors de question de finir ainsi !

Si je fais partie de l'équipage, je suis une pirate.

Or, les pirates savent se battre !

Il faut que j'oublie ma douleur en un rien de temps, afin de consacrer ma concentration sur mon instinct de survie. Je me relève péniblement et lève les épaules pour leur faire face.

Je suis prête.

Benjamin arrive vers moi ; furtivement, je saisis son sabre et le repousse avec le talon de ma botte. Il recule de quelques pas, et sa rage me montre ses dents et plisse ses yeux bleus.

Ses gars dégainent leurs épées et les pointent vers moi.

Je dois ignorer ma peur et prendre mon courage à deux mains : si ma mort est pour ce soir, je ne veux pas trépasser en tant que demoiselle en détresse.

Sauf que je n'ai jamais appris à croiser le fer. Je sais tirer à l'arc, monter des pièges, escalader et surmonter les obstacles, mais je n'ai jamais affronté quelqu'un avec une épée !

J'espère qu'ils ne voient pas que mes genoux flageolent.

Benjamin marche rapidement vers moi – ses poings serrés font ressortir ses veines. Apeurée, je tente un revers



avec l’épée, mais il l’évite de justesse et attrape mon poignet pour me le tordre ; je hurle sous cette atroce douleur, et me retrouve adossée contre lui.

Mais je ne lâche pas mon arme.

Il me bloque et ordonne aux autres :

– Tuez-la.

L’un d’eux s’approche de moi, le sourire maléfique. Je profite alors de l’emprise de Benjamin pour me soulever et lancer mon pied sous le menton du gredin qui venait : sa tête se renverse subitement en arrière, et il tombe à la renverse, raide comme une planche. Moi-même je suis impressionnée par ce coup, donc j'imagine que c'est réciproque pour Benjamin, voire plus ; j’use alors de sa surprise pour me défaire de son emprise et enfoncer mon épée dans un autre de ses acolytes. Les yeux de ma première victime s’écarquillent sous la terreur. Sa bouche rougit et fond en sang, pendant que mon corps se fige.

Je viens de tuer quelqu’un…

Cette idée me bouleverse tant que je recule en tremblant affreusement.

Je n'arrive plus à respirer.

Un poing s’enfonce dans ma joue avec tant de force que je m’effondre sur le plancher. La douleur gonfle ma joue et me sonne, mais je me dépêche de me ressaisir ; je recherche mon arme en tâtonnant le sol, mais je la vois loin de moi, encore plantée dans le ventre du cadavre : me voilà sans défense.

Le groupe d’hommes enragés viennent brusquement vers moi ; le cœur changé en pic vert, je recule avec mes pieds et mes mains.

Derrière moi, la porte des appartements s’ouvre dans un fracas assourdissant ; à cela s'en suivent des coups de feu. Je sursaute et crie en cachant mon visage contre le plancher. Des bottes écrasent le sol en me contournant, pendant que des corps tombent sous les balles.

Quand j'ose jeter un œil à ce qui se passe devant moi, je vois Snow marcher vers Benjamin en jetant son pistolet vide ; sa longue épée résonne quand il la dégaine, et le capitaine la pointe vers le molosse.

– Je pourrais être davantage clément avec toi qu’avec tes complices, Benjamin. Tu peux te rendre, à condition que tu ne t’approches plus de cette fille.

La montagne crache devant lui, entre ses pieds.

– Plutôt crever ! Je suis là depuis bien plus longtemps qu’elle ! Et elle est déjà ta pupille ! C’est sûr, tu en pinces pour elle !

– C’est une question de principe ! rétorque Snow. Quel matelot se permettrait d’assassiner des membres de son équipage, si ce n’est un traître ?!

– Tu viens me parler de principe, mais tu as buté tes hommes pour une donzelle !

– Je suis le capitaine de ce navire. Je fais de vous ce qui me chante.

Benjamin récupère son épée d’entre les intestins du cadavre de son ami, et la pointe vers Snow.

– Laisser une femme se promener sur un navire au milieu d’hommes, c’est comme nager avec une plaie ensanglantée au milieu des requins. Comment peux-tu prétendre que la chair d’une femelle ne nous manque pas, hein ?!

Je vois la main de Snow serrer son emprise sur le pommeau de son sabre.

– Tu ne la toucheras pas, menace-t-il.

Benjamin secoue la tête avec un sourire narquois.

– Désolé, mais je ne peux pas te la laisser. Un bon capitaine partage son butin avec son équipage !

Il brandit son arme et affronte Snow.

Le duel commence.



Je me relève sous la panique et recule, horrifiée par cette bagarre.

Le capitaine et le molosse croisent le fer avec rapidité. Les chocs des épées sont beaucoup plus bruyants que je ne le pensais, et les lames résonnent presque à chaque coup.

Snow demeure concentré : son visage n’exprime rien, tandis que Benjamin halète entre ses dents serrées.

Je n’ai pas la force de les voir se battre. Je crains tant de choses : que je déconcentre Snow, qu'il échoue, et que je me retrouve à la merci de cette brute – le capitaine est si fin et petit, par rapport à son adversaire, que sa victoire me semble quasiment improbable.

Je cours donc me réfugier dans les appartements, et ferme la porte en priant que les murs m'épargneront les sons de leur affrontement. Mais je dois être maudite, car ce n'est pas le cas : j'entends leur vacarme, et c'est pire que de le regarder !

Bon, du calme, Cassandra… si quelque chose tourne mal, que vas-tu faire ?

J'irai me cacher sous la table.

Sans attendre, je m'y jette et ramène mes genoux sous mon menton, yeux crispés et mains bouchant mes oreilles, et j’attends.

Ciel, qui que sera le gagnant, faites que cette bagarre se termine vite !

J’entends encore les sabres s’entrechoquer, des grognements d’efforts et de douleur, des bottes martelant le pont, des coups de poing, et des coups de pied.

Je n’ose plus respirer.

Je n’ose plus bouger.

Cet atroce duel ne semble jamais vouloir se terminer : leurs forces sont équivalentes, tout comme leur hargne et leur détermination.

Un hurlement strident s’en suit : l’un d’eux agonise et tombe lourdement sur le plancher qui grince sous son poids.

J’ose encore moins bouger.

Qui a gagné, qui a perdu…? Je crains le pire et espère le meilleur.

Le perdant se fait traîner par le vainqueur, avant de se faire jeter par-dessus bord – tout comme le reste des cadavres.

Puis, des pas s’approchent des appartements.

J'agrippe mon pantalon et serre les dents, redoutant l'homme qui s'apprête à entrer.

La porte s’ouvre.

Oh, ciel ! Ce sont les bottes de Snow…

Je suis si soulagée que tout mon corps crispé se détend, se relâche.

Le capitaine s’agenouille. Il me dévisage avec inquiétude, et c'est uniquement à cet instant que je me rends compte que des larmes coulent de mes yeux. Toutefois, même s’il a gagné, je n’ose toujours pas bouger, je garde mes genoux ramenés sous mon menton : trop de choses se sont passées, ce soir.

Lentement, il me tend la main, comme s’il craignait de m’effrayer ; un sourire rassurant illumine son visage, et l’air que je respire semble s'alléger.

– N’aie pas peur. Tu es hors de danger, à présent, me murmure-t-il.

J'aime tant cette douce voix que je pose ma main dans la sienne. Il m’extirpe hors de cette table et m’aide à me relever, avant de me prendre dans ses bras.

Ce geste me réveille : ma perte, mes peurs et le meurtre que j'ai commis me reviennent, et j'explose en sanglots.

– Je suis désolé, chuchote Snow.



Je secoue la tête – les mots demeurent pendus à mes lèvres.

Cette journée a été un rêve qui s’est changé en cauchemar, dès la nuit tombée.

Je pleure sur l’épaule de Snow, pendant qu’il me caresse le dos en m’étreignant toujours davantage.

Gentiment, il m'écarte un peu et me montre une petite gourde qu’il a décrochée de sa ceinture.

– Bois, ça te fera du bien.

J’obtempère sans hésiter et avale une grande gorgée de rhum : son goût amer me détend.

– Il faut que quelqu’un prenne la barre. Je m’en charge.

Il pose sa main sur mon épaule et m'entraîne à l'extérieur.

Et donc, il prend le gouvernail, tandis que je me suis allongée dans mon hamac.

Les étoiles, la douce brise et les bercements du navire ne suffisent plus pour me faire passer une bonne nuit : le chagrin et l’angoisse me serrent le cœur, et cette affreuse sensation m’empêche de respirer ; j’ai beau me retourner dans tous les sens, mais l’image de l’épée transperçant Nicolin me traumatise et ne me permet pas de trouver le sommeil.

J’abandonne mes efforts en quittant mon lieu de repos en un bond. Snow me dévisage, avant de désigner sa droite d’un mouvement de tête.

– Viens là.

Sans hésiter, je le rejoins et m’appuie contre la clôture. L’horizon n’est plus aussi évasif, sans le timonier de nuit.

– Nicolin va beaucoup me manquer, finis-je par soupirer.

– C’était un brave gars. Il me manquera aussi, ainsi qu’à l’équipage. Nous avons perdu celui qui nous guidait la nuit.

– Il m’a donné foi en vous.

Il ferme les yeux et baisse la tête.

Nous demeurons silencieux, alors que la Vittoriosa glisse sur l’océan. Ce soir, malgré les récents drames, la mer est le parfait miroir du ciel étoilé.

– Puis-je conduire le navire ?

Snow m’adresse un regard interloqué, avant de sourire, attendri. Il s’écarte et me désigne le gouvernail, m’invitant à le saisir.

Ça me soulage qu'il l'accepte : j'espère que ça va me vider la tête.

En prenant la barre, je frissonne et mes poumons se gonflent.

Quelle émotion, d'être la timonière d'un aussi gigantesque vaisseau…

Je me sens si bien que mes paupières s’abaissent et les coins de mes lèvres s’écartent. Le vent frais m'allège le cœur et purifie mon âme : j’ai l’impression que ce courant d’air balaie tous les maux de ce navire et les jette à la mer.

Il y a un silence apaisant qui s’installe, jusqu’à ce que j’entende Snow soupirer ; il s’approche de moi et s’appuie sur la clôture de bois qui tient le gouvernail, avant de me dévisager.

Son visage est dur : il semble dévasté.

– Comment te sens-tu ? murmure-t-il.

Mon sourire s’évanouit.

– J’ai perdu ma famille, on a essayé de me faire d’atroces choses deux fois, mon premier ami de ce navire est mort, et j’ai tué quelqu’un… comment penses-tu que je me sens ?

– Je suis désolé.



J’écarquille les yeux, ahurie, et l’expression figée sur son visage me touche : il culpabilise et a l’air de souffrir avec moi.

Il se redresse et se tourne vers moi.

– Lâche le gouvernail.

Oh non ! Ça me fait tellement de bien !

– Quoi ? Mais pourquoi ?

– Lâche-le, te dis-je !

J'obtempère seulement parce que j'ai eu la chance d'avoir acquis son affection, et que je ne veux pas la perdre.

Alors je l’ai lâché, et je me retrouve contre lui, entre ses bras.

D'accord… peut-être que ça m'apaise mieux que le gouvernail.

Il me serre fortement contre lui, à tel point que je ne sens plus le vent. Ma joue est collée contre son épaule nue et chaude ; je ferme les yeux et lui rend son étreinte.

Ciel, comme je suis bien… je veux rester ainsi pour toujours.

C'est comme si ses bras bloquaient le passage de tous les maux du monde.

Je sens ses mains quitter mon dos et m'écarter ; la fin de cette étreinte me déchire le cœur, mais il prend mon visage en coupe et fait à ce qu'on se retrouve les yeux dans les yeux.

Ses prunelles brillent comme le ciel étoilé : il y a de la tendresse dans son regard, autant que je ne pensais pas trouver en lui.

Puis, il approche son visage du mien et pose ses lèvres contre les miennes.

Mon corps tout entier se détend, et je ferme les yeux.

Il se retire et me regarde.

– Encore, lui dis-je.

– Quoi ?

– Encore.

Ses sourcils se froncent aussi brièvement qu'il sourit, et il pose sur mes lèvres un autre baiser que je trouve trop court.

– Encore.

Il hésite.

– Encore, je t'en prie…

Il m'embrasse passionnément.

En moi, tout pétille, et je l'étreins fermement. Ses longs cheveux noirs sont aussi doux que son visage, et j'agrippe son manteau pour le garder contre moi.

Il me retire mon bandana noir : mes cheveux se déroulent le long de mon dos et respirent, soulevés par le vent.

Ses lèvres quittent les miennes pour embrasser ma gorge. C'est si bon que mes yeux se crispent et mes doigts se plantent dans son manteau.

Sans s'arrêter, il m'appuie contre le gouvernail et le tient d'une main.

Snow revient sur mes lèvres, et notre baiser se passionne davantage.

Ciel, comme je ne veux pas que ça s'arrête…!

C'est si bon, si beau, si doux.



Mais il s'écarte. Son souffle haletant se répand sur mes lèvres, et mes yeux mauves se coincent dans les siens d'un noir absolu.

Nous nous regardons longuement, et j'ignore ce qui me retient de me jeter contre lui pour continuer ce baiser.

– Demain, nous voguerons vers Vœla.

– Quoi ?

– Je te ramène chez toi.

Mon âme se déchire en deux : me voilà à la recherche de deux choses que je ne pourrai jamais avoir en même temps.

Peut-être pas en même temps, mais… si je pouvais les avoir l'un après l'autre…

– C'est d'accord.

Il hausse les sourcils avec surprise et je vois sa mâchoire se crisper.

– Tu me ramèneras chez moi. Mais d'abord, montre-moi le monde. J'ai toujours rêvé de voyager et de découvrir toutes ces îles dont on ne cesse de me parler… je veux les voir en voguant à bord de ton navire.

Il sourit.

– Si tel est ton souhait.

Son visage s'approche encore du mien, et il dépose sur mes lèvres un court baiser.

– Va dormir, à présent. Je te veux en forme, demain.

Volontiers… j'ai vraiment besoin de repos.

Je m'y dirige et, avant de me coucher, je lui souris.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit, Cassandra.

CHAPITRE VIII

Naïd a pris le gouvernail au petit matin, afin de laisser son capitaine se reposer : Snow a veillé toute la nuit pour conduire son navire.

Ce matin, j'ai partagé un petit-déjeuner avec les matelots, non seulement parce que je les aime beaucoup, mais surtout parce que j'ai besoin de leur soutien.

Je leur ai tout raconté de ce qui s'est passé hier. Ça les a choqués. Beaucoup se sont sentis coupables de ne pas nous avoir protégés, Nicolin et moi. Certains sensibles ont laissé couler une larme ou deux, et les autres ont été habités par une redoutable colère : ils m'ont dit qu'ils regrettent de ne pas avoir été là pour arracher chaque membre de mes agresseurs, un par un.

Tout le long, alors que les pirates ont laissé libre cours à leurs ressentis, je pinçais la table et mordait mes lèvres en gardant les yeux rivés sur mon ventre ; mes camarades voyaient bien que je me retenais de pleurer, et me disaient que j'avais le droit de m'abandonner au chagrin. Mais je refusais en me contentant de secouer la tête, consciente que si je prononçais le moindre mot, j'aurai explosé en sanglots.

Jusqu'à ce que Robald, le cuistot aux pouvoirs de feu, raconte un souvenir amusant avec Nicolin : il l'avait fait bondir de sursauts en invoquant un feu presque aveuglant derrière lui, en pleine nuit.

– Ses yeux allaient sortir de sa tête ! a-t-il ri.

C'était la flamme la plus lumineuse qu'il ait créée, selon lui.

Et peu à peu, les bons souvenirs viennent apporter leur gaieté dans les voix des matelots. Ils se mettent à raconter leurs hilarants moments vécus avec le timonier de nuit, et je n'ai fait que les écouter en riant de bon cœur (qu'aurais-je pu dire ? Les souvenirs que je partage avec Nicolin sont plus jolis que drôles.) Nous avons fini par rire tous ensemble.

Et dans nos cœurs, Nicolin est devenu le symbole des paisibles nuits.

Sur le pont, j’ai passé la matinée à voyager de groupuscule en groupuscule, comme hier. Chaque petit tas d’hommes m’a instruite et redonné le sourire.

Ciel, heureusement qu’ils ont une telle force morale : sans eux, je pense que je serais inconsolable.

Il est presque midi quand, voulant me retrouver seule, j’admire la mer se glisser sous le gréement. Le soleil brille de mille feux et ses reflets pétillent sur les vagues.

Je prie pour que, là où il est, Nicolin soit en paix, comme lorsqu’il tenait la barre lors des douces nuits.

La porte des appartements se fait presque défoncer. Je sursaute, et me retourne en entendant un homme brailler :

– Messieurs, chaque jour est un renouveau ! Faisons à c’que celui-ci demeure gravé dans nos mémoires !

Les matelots rugissent d’enthousiasme, et moi avec.

Notre capitaine est là.

Snow prend la barre et s'écrie en levant le poing :

– Chantez !

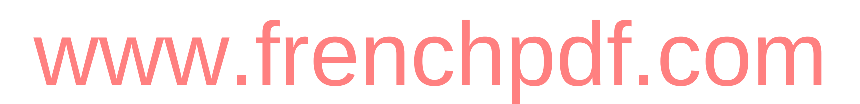
Et nous obtempérons.

Quelle émotion de chanter avec un tel chœur de rustres ! Ma petite voix se fait à peine entendre, parmi toutes ces braillées qu'ils poussent ; j'ose donc crier à ma guise sans me retenir. Je me sens vivifiée comme pas possible ! La bonne humeur s’est définitivement emparée du navire, et je suis sûre que Nicolin en est heureux.

Plus tard, les discussions et les occupations quotidiennes ont repris.

Alors que je quitte un groupuscule pour en rejoindre un autre, j'entends un matelot m'appeler :

– Attend, Cassandre !



CASSANDRE ?!

Seul mon père m'appelait Cassandre !

Et mon père me manque !

Ma famille me manque !

Vœla me manque !

Ma maison me manque !

La vielle de mon père me manque !

Ses chansons me manquent !

Mais depuis ma naissance mon père me chantait des chansons de pirates !

Parce que mon père était un pirate !

Comment cet abruti se permet-il de me remémorer tout cela ?!

Je me retourne brusquement vers celui qui m'a appelée ainsi – je le reconnais par ses yeux écarquillés de stupeur face à mon évidente colère. En un rien de temps, je me retrouve devant lui. Toutefois, un sourire amusé reste figé sur son visage.

– Hôte-moi ce sourire, lui dis-je en serrant les dents, et ne m'appelle plus jamais ainsi. Sinon je t'arracherai les mains et te giflerai avec !

Il demeure là, à me dévisager.

Puis, ce crétin éclate de rire.

– Attention, la mouette menace de picorer !

Les matelots s'esclaffent.

Je me sens humiliée : mes poings se serrent à tel point que mes ongles se plantent dans ma paume.

Ils ne me prendront jamais au sérieux si je ne me montre pas menaçante. Et je ne veux pas perdre la place qu'ils m'ont accordée parmi eux. Alors j'arrache son épée de sa ceinture, et lui frôle la gorge avec la pointe. Je le vois tendu et l'entends déglutir.

Les pirates lancent de longs "ouh" de stupéfaction, avant de nous écouter avec intérêt.

– Je veux que tu effaces ce nom-là de tes pensées.

– Sinon quoi ?

Il vole le sabre d'un de ses amis et m'imite. J'ai un mouvement de recul, et nous nous menaçons du regard, les sabres dégainés.

L'équipage se réjouit de ce duel et s'écarte pour nous faire de la place.

Mon adversaire observe ses camarades avec un sourire malin.

– Ils veulent du spectacle. Je vais leur offrir de quoi se divertir…

Mais quelqu'un tapote son épaule. En se retournant, il se retrouve nez à nez avec Snow. Celui-ci sort son épée et esquisse un sourire malicieux, pendant que les genoux du matelot se mettent à trembler.

– Alors, Ézéquiel ? On taquine notre petite protégée ?

– Euh, non, capitaine, on voulait juste s'amuser, bredouille-t-il. On se taquine.

– Ah, donc tu taquines les demoiselles en croisant le fer avec elles ?! Tu parles d'une galanterie !

L'équipage éclate de rire, et moi avec.

Bien fait pour lui !

Ça l’apprendra à m’appeler Cassandre.

– Non, capitaine, ce n’est point mon habituelle technique.

– Dans ce cas…

Snow se met élégamment en garde : il est sur le côté, le bras armé tendu vers le pirate, et l’autre bras fléchi vers le haut, derrière lui. Son sourire malin ne veut guère s’effacer.

– Affronte plutôt un gars de ta trempe.

Ahuri, Ézéquiel balbutie :

– Quoi ?

– Un pirate contre une jeune demoiselle n’ayant jamais croisé le fer n’est pas un combat équitable. Alors ? Prêt ?

– C’est que je…

– Allez ! lance-t-il.

Il affronte alors Ézéquiel sous les enthousiastes braillées de nous autres, les spectateurs. Snow fait le pitre et s'amuse à le taquiner ou à lui faire des feintes, alors qu’Ézéquiel est tendu et crispé.

Puis, le capitaine devient de plus en plus vorace et rapide ; le pirate commence à perdre ses moyens en écarquillant les yeux.

– T’es tout tendu ! rigole Snow. Allez, attaque-moi vers le ventre !

Ézéquiel obtempère : sa lame se fait contrer par celle de Snow, et ce dernier se penche vers lui pour lui tapoter la joue – peut-être pour remplacer un coup de poing.

– Sérieusement, tu suis les conseils de ton adversaire !?

Nous éclatons tous de rire à nouveau.

Ils s’affrontent encore un peu ; on dirait un élève et son maître : Snow paraît tellement à l’aise et ludique pendant ce duel (cela se lit sur son infatigable sourire), alors qu’Ézéquiel semble aussi entraîné que moi.

La botte du capitaine balaie les pieds du matelot qui s’écrase lourdement sur le plancher. L’équipage et moi nous sommes mis à applaudir, à féliciter, et à rire.

Quel spectacle !

Snow aide Ézéquiel à se relever ; celui-ci sourit, embarrassé, et s’avoue vaincu.

– Je vais dans mes appartements étudier mes cartes, s'écrie le capitaine à nous tous. (Puis, il se tourne vers moi.) Mademoiselle Crows, je veux m’entretenir avec vous seul à seul. (Et, à nouveau à l’équipage :) Celui qui viendra perturber notre conversation aura son corps sur ce navire et sa tête dans la gueule d’un requin. Est-ce clair ?

– Aye, capitaine ! s’écrient les pirates.

– Formidable !

Il tourne vivement les talons et marche vers les portes des appartements. Je le suis comme son ombre avec anxiété : c'est clair qu'il va me sermonner. Je viens de menacer un de ses hommes et je m’attire des ennuis, alors qu'il m'a encore sauvée hier soir.

Snow me laisse entrer. Je n'ose redécouvrir la luxueuse pièce ; les yeux baissés et la mâchoire crispée, j'attends ses reproches.

Les portes se ferment derrière moi et, furtivement, l’ombre du capitaine se poste devant moi. Je sens une paire de main prendre mon visage en coupe et des lèvres m’embrasser voracement, comme un affamé qui a fini par trouver de la nourriture.

Cet entretien s'avère meilleur que ce que j'imaginais.

Je l’embrasse et m’accroche à sa nuque, pendant qu’il enroule ses bras autour de moi. Je le sens me pousser ; il me

fait reculer, jusqu'à ce que je me retrouve plaquée contre la porte.

Sa bouche quitte la mienne et embrasse ma gorge. Snow est si doué que je frémis et agrippe son manteau. Je le colle contre moi et lève la tête, l'invitant à continuer, et il obtempère.

Il couvre mon cou de baisers qui me font fondre. Je soupire longuement, succombant au plaisir qu'il me fait ressentir.

Ses lèvres regagnent les miennes et nous nous embrassons avec passion et vigueur.

Puis, il me dévisage, le souffle court.

– Et si nous allions dans ma chambre ? souffle-t-il. J'ai envie de toi.

J'aime et déteste cette question : je l'aime parce que moi aussi j'en ai envie, et la déteste parce que j'ai peur qu'il ne veuille mon corps que pour me délaisser ensuite.

– Nous pourrions attendre le moment propice, non ?

– Et si c'était celui-là ?

– Nous serions déjà dans ton pieu.

Il me dévisage longuement, déconcerté.

Ce serait un sacré salaud, s'il me rejetait à cause de mon refus ! Mais en fait, je ne pense pas qu'il aurait tué cinq de ses hommes juste pour assouvir sa soif de chair féminine.

– Donc tu n'en n'as pas envie ? me demande-t-il.

– Pas encore.

Son regard devient embrasant. Ses mains serrent leur emprise sur moi et son corps se colle contre le mien.

Je n'aime pas ça : j'ai peur de succomber.

– En es-tu sûre ?

Lentement, son manteau glisse le long de ses bras et tombe à ses pieds.

Ciel, son corps doit avoir été sculpté par des dieux...

Son passé de pirate se révèle sous de nombreuses et effroyables cicatrices ; mais pour une raison que j'ignore, ces marques ne font qu'attiser mon envoûtement en son égard.

J'admire ses muscles magnifiquement dessinés et son visage qui affole mon cœur.

J'aurais tant aimé lui demander de ne pas autant me tenter, mais il m'embrasse intensément. Ses mains se baladent, me caressent, et me collent contre lui – l'une d'entre elles est même posée sur mes fesses, ce qui n'arrange rien : je soupire longuement, et ma jambe s'enroule autour des siennes. Il embrasse mes lèvres, mon cou, mon visage, mes épaules,…

Il faut que je mette un terme à tout cela, sinon je vais lui succomber.

Je profite alors que son oreille soit proche de ma bouche : j'écarte ses cheveux et murmure :

– Si tu attends davantage… le moment que tu convoites sera encore plus délicieux… car nous serons tous les deux consentants.

Et là, son corps se fige.

Je ferme les yeux, soulagée d'avoir su l'arrêter à temps, et de le faire comprendre.

Puis, lentement, il se retire pour me dévisager avec tendresse et me caresser la joue.

– D'accord, si tel est ton souhait. J'attendrai. Et dis-moi quand tu seras prête.

– Promis.

J'observe son torse musclé et le caresse.



– À la hauteur de la beauté de ton visage, lui dis-je. Tu es magnifique…

– Et toi donc. Tu es parfaite.

Je souris, flattée, avant de me hisser sur la pointe des pieds pour lui offrir un petit baiser.

– Je retourne sur le pont.

– Tu as raison, profite du soleil ! Car demain, nous arriverons à Savendel.

Je fronce les sourcils : je n'ai jamais entendu parler de cette île, et ça m'intrigue.

– Savendel ?

– Oui, s'enchante-t-il. La Cité des Illusions ! Là-bas, les rayons de soleil se font assez rares.

– Un peu comme à Vœla.

– Tout juste, excepté quelques détails. Je suis sûr que cette île te plaira. En tout cas, ils ont de bonnes ressources, nous irons donc nous ravitailler là-bas.

Je veux tout savoir sur Savendel !

Alors j'ai fait maintes fois le tour du pont pour en apprendre le plus que possible.

Et ma curiosité peut se rassasier : j'ai entendu toutes sortes d'histoires sur Savendel – surtout à midi, autour d'un bon repas.

Il paraît que leurs nuages violets sont tant foncés qu'il est difficile de différencier le jour de la nuit. Là-bas, l'on peut trouver du lait et de la charcuterie de bonne qualité. Aussi, il y a d'étranges animaux, et les habitants sont connus pour être beaux et séduisants.

Justement, on m'a bien mise en garde : Savendel ne s'appelle pas la cité des illusions pour rien. Sur cette île, la réalité se mélange avec notre imagination. La plupart du temps, c'est un coup d'un Savendelien qui veut nous manipuler à sa guise.

Il faudra donc que je me montre prudente.

Sur le pont, cet après-midi, la paix règne. Je suis assise sur la dernière brigantine ; mes jambes se balancent allègrement dans le vide, alors que j'admire le tapis bleu et froissé qui entoure la Vittoriosa .

Sauf que ma paix s'interrompt quand j'entends la voix du garçon de vigie, Kaméï, m'appeler. Je me retourne et le vois me faire de grands signes.

J'aime bien Kaméï : il trouve toujours un moyen de me faire rire.

Amusée, je lui réponds, et nous nous faisons des signes étranges, comme si nous communiquions. Nous nous inventons notre propre langue des signes, on se répond, mais aucun de nous deux ne sait ce que nous nous disons. On a éclaté de rire maintes fois, tant on fait les pitres ! Ce jeu a duré quelques minutes, avant qu'il ne retourne à ses observations.

Moi, j'ai repris ma rêverie, appuyée contre ce qui reste du mât, le sourire apaisé.

En bas, j'entends ces brutes se charrier, plaisanter, râler, s'esclaffer et brailler. Certains étaient même sur le point de se bagarrer, suite à un désaccord lors d'une partie de jeu de cartes.

Derrière moi, j'entends Kaméï s'écrier :

– Navire marchand en vue !

Un navire marchand.

Pourquoi s'alarmer pour cela ?

Je l'ignore, mais je me souviens du but de notre excursion à Savendel : le ravitaillement.

Bien sûr ! Des pirates en manque de ressources ne peuvent pas trouver mieux qu'un navire marchand !

Ça va certainement finir en canonnade.

J’écarquille les yeux, avant d’attraper une corde pour descendre en glissant. J’accours vers la barre et rejoins le capitaine et Naïd, l’homme-requin. Snow sourit avec réjouissance, alors que son second demeure de marbre.

– Cette journée s’annonce merveilleuse, dit Snow.

Il ne regarde ni Naïd, ni moi. Il doit certainement s’adresser à nous deux.

– Quels sont vos ordres, mon capitaine ? demande l’homme-requin.

– Nous allons canonner ce navire jusqu’à ce qu’il soit incapable de nous attaquer. Puis, nous l’aborderons.

Le second descend alors sur le pont.

– Tous à vos postes ! aboie-t-il. Je veux les canons armés et les voiles à mi mâts ! Exécution !

Snow se tourne vers moi et me regarde sérieusement.

– Cassandra, je veux que tu nous attendes dans mes appartements. Ces marchands pourraient s’avérer tenaces, et je ne veux pas prendre de risques. Est-ce clair ?

Je hoche la tête.

Cette confrontation m'inquiète, mais en voyant Snow si confiant et protecteur, je suis rassurée.

– Bien, conclut-il. Et fais attention aux coups de canon.

Sans attendre, je descends m'abriter dans les appartements ; mais il ne faut surtout pas que j’oublie que nulle cachette ne pourra me protéger, lors d’une bataille navale : les canons transpercent les coques des navires comme une aiguille pénètre de la soie.

Je demeure donc debout, aux aguets et à l’écoute.

Derrière cette porte, les rugissements des pirates ont de quoi faire trembler les marins qu’ils vont affronter.

Le navire se penche en tournant ; j’imagine Snow faire tourner la barre à toute vitesse et la maintenir avec force.

J’aurais bien voulu voir cette agitation – voire en faire partie –, mais je préfère rester en sécurité.

Je bondis de sursauts : le premier coup est tiré. Ça m'a tant fait peur que j'ai poussé un cri.

Ciel, mais ces coups sont mille fois plus bruyants que je l'imaginais !

D'autres s'enchaînent et, à chaque tir réussi, les gars de ce navire hurlent victorieusement et félicitent leur capitaine, ainsi que les canonniers.

Je souris, fière de cette équipe soudée.

Mais j’entends le navire contrattaquer ; le sol tremble sous les boulets qui percent la coque, plus bas sous mes pieds.

Est-ce que... un projectile fonce droit sur moi...?

Je me jette par terre, et le mur derrière moi explose : un boulet file au-dessus de moi et part fracasser le mur d'en face.

De nombreux objets se cassent tout autour de moi.

Je crie en me protégeant la tête, et mon oreille siffle.

Vivement que cet affreux vacarme se termine !

D’autres boulets de canons foncent contre le navire et sur le pont. J’ai tant peur que tout s’écroule, que le gréement coule. Surtout, j’ai peur de recevoir un projectile de plein fouet : ce n’est vraiment pas ainsi que je veux mourir.

Je me relève alors presque en un bond et accours observer, par le trou causé par le boulet, le déroulement de la bataille.

Les navires tournent en rond, la proue de l’un à la poupe de l’autre, comme des requins qui encerclent une proie. Les canons crachent des boulets aussi rapides que des étoiles filantes. Je peux voir où se lancent les projectiles ; ça me rassure : je saurai quand esquiver, même si j’ignore si j’en serai assez rapide.



Apparemment, nous sommes mieux armés en canons qu'eux, mais je dois reconnaître qu'ils se défendent bien.

Après maints tirs, le navire adverse faiblit enfin. J'entends mes amis rugir férocement, et Snow ordonner l'abordage.

Des grappins sont lancés sur le vaisseau et l'attirent vers nous. Des épées résonnent une fois dégainés, et des planches de bois relient les deux gréements.

Mais mon observatoire improvisé est trop bas, maintenant.

Fichtre ! Je ne vois pas ce qui se passe !

Il faut que je sache tout ce qu'il en est et ce qu'il en sera !

Hors de question d'attendre !

Je sors de la cabine – non sans m'armer d'une épée et d'un mousquet – et me mets en hauteur, au niveau du gouvernail.

La bataille est acharnée : les marchands ont une force égale à celle des pirates, et mon équipage est encore entier.

Je vais faire en sorte à ce qu'il le reste.

Ce sera une bonne partie de chasse !

Je mets alors en œuvre tout ce que mon père m'a appris depuis mon plus jeune âge : je charge mon arme, vise un de nos adversaires, et tire.

Je touche la tête d'un combattant qui s'écroule brusquement.

Génial, j'ai réussi !

Sauf que tous les regards se braquent sur moi, et j'ai horreur de ça.

Mes adversaires sont surpris, enragés, ou effrayés, alors que mon équipe est étonnée, fière, amusée et reconnaissante.

Pendant cette éternelle seconde, je vois les yeux écarquillés de Snow me dévisager ; il ne semble pas aussi ravi que son équipage : il paraît davantage anxieux pour ma sécurité, et outré par ma désobéissance. Sa peur le pousse même à se battre avec davantage de hargne.

Le temps reprend son rythme : la bagarre continue.

Je vise encore et tire aussi vite que possible, mais je crains que quelqu'un ne m'imite et me tire dessus. Pour recharger, je m'accroupis et me mets à l'abri de la moindre attaque.

Mais en levant les yeux, je vois des ennemis débouler sur le pont et courir vers moi en levant leur sabre et en rugissant. J'abandonne mon mousquet et dégaine mon épée.

Ils veulent un corps-à-corps ?! Ils vont être servis !

J'intercepte leurs attaques vigoureusement, déchaînée comme une tempête.

Pourquoi ?

Parce que je ne veux pas tomber sous des lames de marchands.

Mon instinct de survie me rend presque intouchable, voire incontrôlable.

Mais je ne vais pas contrer leurs coups éternellement, je n'ai pas fini de chasser ! Il est temps de mettre un terme à ce petit jeu : furtivement, j'écarte la lame de l'un d'eux, avant d'enfoncer mon épée dans son ventre.

Il se plie en deux et me dévisage, les yeux grands ouverts, pendant que quelques gouttes de sang perlent entre ses lèvres ; quand je retire mon sabre rouge, il tombe lourdement à mes pieds.

L'autre prend peur et veut se montrer redoutable, mais il a tant attaqué que la fatigue l'a pris ; j'en profite alors pour reproduire mes actions : déviation et embrochement. Le marchand grogne et grimace de douleur, avant de s'effondrer aux côtés du cadavre de son camarade.

Une fois seule à nouveau, je récupère mon mousquet et reprend ma partie de chasse.



Il n'y a plus beaucoup d'adversaires et mes amis sont encore tous debout. Je souris victorieusement, avant de tirer sur quelques âme damnées.

Cependant, je ne vois plus Snow.

Je baisse mon arme et balaie le pont ennemi du regard ; l'inquiétude me coupe le souffle et me tend le corps.

Je ne vois pas ses cheveux noirs.

Je ne vois pas son long manteau.

Je ne vois pas son torse nu, ni son visage angélique.

Les portes de la cabine du navire marchand s'ouvrent violemment. Un homme en sort, les bras levés et le visage pâli par la peur. Un pistolet est pointé contre son dos et le fait avancer entre tous les hommes désormais immobiles.

Le possesseur de cette arme est le capitaine Ravens.

Quel soulagement !

Je peux enfin respirer.

Sa botte met l'homme aux bras levés à genoux. Le pistolet le vise encore, alors que Snow aboie :

– Parle !

– Snow Ravens, le capitaine de la Vittoriosa , revendique mon équipage, ainsi que le contenu de mon navire, annonce-t-il d'une voix tremblante.

– Exactement ! Je vous invite à abandonner toutes vos pressions quotidiennes, vos restrictions, vos contraintes et vos obligations ! Cela dit, vous avez le choix entre une place à bord de mon navire et la mort ! Alors ? Qui est avec moi ?

Le plus effrayé des matelots lève soudainement la main. Puis, les autres l'imitent, apparemment trop effrayés de côtoyer la mort.

Les voilà tous volontaires !

Tous, sauf celui qui est à genoux aux pieds de Snow.

Le capitaine pirate regarde son otage, avant de charger son arme.

– Pas toi ?

– Plutôt crever (il s'adresse à son ancien équipage :) que de devenir un chien de pirate !

– Ton refus ne me dérange guère. Il n'y a pas de place pour toi, à bord de la Vittoriosa .

Et il tire.

La balle jaillit de son front, suivie par une traînée de sang. Suite à cela, les hommes de Snow hurlent leur victoire en brandissant leurs épées (certains lancent même leur tricorne.)

Un sourire se décoche sur mon visage.

Bravo, messieurs.

Enthousiaste, le capitaine Ravens leur lance :

– Emportez tout ce qui est clinquant et utile ! Et nous coulerons ce navire ! Les nouveaux, attendez dans les dortoirs ! (Il désigne Naïd.) Mon second vous y expliquera comment est la vie avec nous.

Puis, il me dévisage.

Là, il va me sermonner.

Mais pourquoi ?! Il n'en a pas le droit ! D'accord, je me suis mise en danger, mais je leur ai été aidante !

Il traverse une planche pour atteindre le pont du navire, avant de se faire si proche de moi que je dois lever la tête pour le regarder dans les yeux.



– Cassandra, murmure-t-il en secouant la tête. Je t'ai dit de rester à l'abri… tu t'es conduite en parfaite démente.

– Quand même, je vous ai aidés ! Je ne recherche peut-être pas forcément la gratitude,-

– Et je t'en remercie, me coupe-t-il. En effet, tu nous as beaucoup aidés.

Je reste bouche bée, ahurie. Lentement, un sourire amusé plisse ses yeux noirs, et sa main me tapote l'épaule.

– Sale pirate.

Étrangement, j'ai pris cela pour un compliment. Un rire m'échappe, et je me retiens de toutes mes forces de me jeter dans ses bras ou de l'embrasser devant ses hommes (nous deux préférons garder notre crédibilité auprès des pirates : au moindre signe d'affection, ils nous verraient comme fragiles.)

Une fois l'équipage au complet, Snow prend la barre. Je me tiens à côté de lui, admirant la continuation de cette odyssée.

– Tu veux ordonner le déferlement des voiles ? me demande-t-il.

J'écarquille les yeux et tout se met à pétiller en moi.

Commander un équipage de pirates rebelles, robustes et voraces ?

Les voir se soumettre à mes ordres ?

Oh, joie !

Je me dépêche de répondre, consciente que ce genre d'occasion est exceptionnel :

– Avec plaisir !

Il m'invite en désignant l'équipage.

– Je t'en prie.

Euphorique, je me racle la gorge et prend une bouffée d'air, avant de m'écrier :

– Je veux toutes les voiles dehors, les gars ! En avant !

Et tous obéissent sans protester. Je les vois escalader les haubans et laisser les voiles se dérouler et se gonfler.

Tout cela me remplit de joie, à tel point que j'entends Snow pouffer de rire. Je secoue la tête, émerveillée par ce voyage.

Je me suis sentie capitaine de ce navire.

Voire, capitaine de ce monde.

CHAPITRE IX

Hier soir, puisqu’il a dû veiller toute la nuit pour guider le navire (et puisqu’il ne fait encore confiance a aucune de ses nouvelles recrues pour désigner un nouveau timonier de nuit), Snow m’a proposé de dormir dans son lit – qui est bien plus confortable que mon hamac. Je n’ai pas pu refuser ; résultat, je me suis endormie en une fraction de seconde, et ai dormi comme un bébé (c'est ce que j'ai déduit d'après l'état catastrophique de mes cheveux au réveil.)

Quand il m'a réveillée, ce matin, il m’a annoncé que le soleil s’était levé ; ça m'a vexé car j'ai cru qu'il se moquait de moi : aucun rayon de soleil n’entrait par les fenêtres.

Mais Snow a éclairé ma lanterne en me signalant que le navire vogue déjà sur la mer de Savendel.

Nous avons éclaté de rire. Puis, je l'ai embrassé pour m'excuser (et aussi parce qu'il est adorable.)

En sortant sur le pont, je retrouve mes camarades dans la même excitation qu'à l'arrivée à Landis : ils préparent leurs bagages, leurs sous et leurs quelques prévisions pour les imprévus. Ce jour-là, j'ai eu envie de faire partie de tout ce remue-ménage ; aujourd'hui, je l'ai fait avec grande joie, et j'ai été gaiement accueillie.

Un homme robuste qui me dépasse de quatre têtes passe son bras autour de mes épaules. Je le reconnais : c'est Baptiste, un canonnier.

– Alors, Cassandra, es-tu prête ? (Il désigne la lointaine île comme s’il la connaissait par cœur.) Savendel n’attend plus que nous !

– Ouais, répond Mickaël, si les sirènes nous épargnent !

– Des sirènes ? murmure-je.

Mes yeux s’écarquillent : je n’ai jamais entendu de belles histoires sur les sirènes.

Mickaël s’approche de moi et écarte le géant Baptiste pour prendre sa place ; il est plus petit et ne prend pas la vie au sérieux : depuis mon arrivée sur ce navire, il ne fait qu’esquisser différents sourires.

– Eh oui, ma grande ! Des sirènes ! Il paraît qu’il y en a toute une tripotée dans la mer Savendeline. Mais rassure-toi (il tapote son torse avec son pouce.) chuis là pour te protéger !

Je pouffe de rire, presque incrédule.

– Ce ne sont pas les sirènes qui devraient vous impressionner.

Nous nous tournons comme une seule ombre vers celui qui a parlé : appuyé contre le bastingage, Naïd observe les horizons, avant de nous dévisager.

– J’ai entendu dire que dans cette mer vit un monstre marin. Même les requins le craignent.

– Un monstre ? s’interroge une voix parmi l'équipage.

– Ouais. On lui donne toute sorte de noms : Léviathan, Kraken, Démon marin et j’en passe. Tout ce qu’on sait, c’est que les marins l’ont déjà vu attaquer des gréements. Personne n’a jamais vu sa taille, sa forme, ni même sa silhouette. On ne l’a vu que de loin. Chaque vaisseau ayant subi son attaque a coulé avec son équipage entier. Cette bête… ne laisse aucun survivant.

Sur ces mots sombrement prononcés, l’homme requin tourne les talons et s’en va prendre la barre.

Ses yeux entièrement noirs et ses dents pointues plantées dans des gencives rouge sang me font froid dans le dos. On peut facilement lire le dégoût, la colère, l’amertume et l’accusation sur son visage. Je crois que Naïd n’est pas né pour sourire.

– Oh, du calme ! reprend Mickaël, le petit plaisantin. Il ne nous attaquera pas ! Aucun animal ne s’en prend à un autre sans raison, s’il ne crève pas de faim !

Il repasse son bras autour de mes épaules et me tapote.

Je suis vraiment rassurée d'être entourée par cet équipage de molosses. Je me sens plus en sécurité.



En plus, je suis leur « petite protégée ».

– Comment sais-tu qu’il n’a pas faim ? lui demande-je.

– J’en sais rien, je l’espère, c’est tout. D’ailleurs, très chère, j’espère toujours le meilleur. Mais je suis prêt pour le pire.

– Bon état d’esprit.

Il pouffe de rire en me serrant davantage contre lui.

– J’pense que toi et moi, on va bien s’entendre ! On aurait dû se côtoyer plus tôt !

Il nous tourne vers Baptiste et lance d’un air provocateur :

– C'est cette espèce d’écrevisse de remparts qui me faisait avaler qu'une femme à bord d'un navire portait malheur !

Celui-ci se tourne lentement vers lui et lui lance un regard menaçant, avant de retourner à ses occupations.

– Quelle absurdité ! ajoute-je.

– Mais c'est pas grave, on le pardonne ! Dorénavent, tous les trois, on sera inséparables ! lance Mickaël.

J’éclate de rire.

– Je serai la dernière à refuser !

Une fois arrivés au port, j’ai aidé mes deux nouveaux compagnons à ranger les voiles. L’ancre est jetée et le navire est correctement amarré.

J’atterris agilement sur le pont quand j'ai terminé, et je sens une main glacée, visqueuse et humide se poser sur mon épaule.

Je tressaille et me retourne.

Le corps de Naïd se dresse presque au-dessus de moi ; il me regarde attentivement, avant de se pencher vers moi pour chuchoter :

– Va réveiller le capitaine.

Je hoche la tête et y va sans montrer l’impatience qui fait vibrer tout l’intérieur de mon être.

J'ouvre la porte de la cabine du capitaine, et le retrouve dans les bras de Morphée.

Je fonds de tendresse.

Snow dort paisiblement, le souffle lent et régulier ; ses yeux clos donnent l’impression que rien ne pourra jamais les ouvrir, et ses cheveux noirs sont éparpillés sur son oreiller.

Lentement, je m’approche et m’allonge à ses côtés. J’écarte quelques mèches qui couvrent sa joue, avant d’y déposer quelques baisers.

– Bonjour, mon capitaine.

Il papillonne des yeux et tourne la tête vers moi ; directement, je pose mes lèvres sur les siennes.

Je le sens soupirer et se tourner pour enrouler ses bras ardents autour de moi ; il aime ça... et j'en suis bien fière.

Moi aussi j'aime ça, cela dit : ses lèvres sont aussi douces que ses baisers.

– Bonjour, très chère.

– Nous sommes arrivés à Savendel.

Il me dévisage, soudainement ahuri, avant de se lever du lit en un bond. Il enfile précipitamment ses bottes, et je profite d’admirer son corps majestueux, avant qu’il n’enfile son manteau.

Snow se tourne vers moi et désigne la porte avec sa tête.



– Viens, allons-y.

Dès que Snow ouvre les portes, l'équipage l'accueille dans de joyeuses braillées.

– Bien le bonjour, messieurs ! Bienvenue à Savendel ! Cette mystérieuse île rarement visitée regorge autant de trésors que d'étrangetés ! Alors laissez-moi vous mettre en garde : ne suivez aucune illusion. Elle vous mènera vers un Savendelin qui vous changera en pantin ! Est-ce bien clair ?

– Oui, capitaine ! aboient les pirates.

– Merveilleux ! Que la visite commence !

Nous arrivons sur une plage de cailloux qui grincent sous nos bottes. Puis, Snow ordonne, tout en continuant à marcher et à regarder devant lui.

– Je veux cinq groupes de cinq personnes. Je veux que, ce soir, vous me rameniez des fruits et des légumes, la chair de quelques animaux locaux, des armes rares et de l'alcool. (Il se retourne et tout le monde s'arrête.) Je veux de l'alcool. Le groupe qui n'amène rien de tout ça se verra accroché à la proue du navire. Ainsi, vous profiterez du voyage d'une manière nouvelle.

Suis-je la seule à trouver ça drôle ?

– Regroupez-vous ! ordonne Naïd.

Nous obtempérons tous et formons cinq groupes équitables : aucun groupe n'est plus fort ou plus malin qu'un autre.

Je me retrouve avec Snow, Mickaël, Baptiste et Alrem, un jeune homme que je ne connais que très peu.

– Ne vous séparez pas, reprend Snow. Dès que vous avez ce que je demande en quantité appréciable, déposez le tout dans les quartiers du navire, où nous nous reverrons à minuit. Et les groupes les plus rapides auront le temps d'explorer les bordels jusqu'à cette heure-là, sourit-il.

Sur ces mots, les pirates se regardent, avant de partir en courant.

C'est vrai que cet argument-là reste le meilleur.

Nous nous retrouvons seuls, dans un calme et un silence étrangement effrayants. Les vagues semblent réprimer leurs murmures et aucun être n'ose chanter.

– Allons trouver quelques petits trésors, propose Snow.

Le groupe et moi le suivons.

La cité ressemble beaucoup à Vœla, mais la lueur de la ville hésite entre le violet et l'indigo.

Les habitants sont rares, mais d'après ce que j'ai vu, je déduis qu'ils ont la peau bleue ou mauve, et les yeux tout noirs, comme Naïd. La couleur de leurs cheveux est la même que celle de leur peau, mais en plus foncée. Et leur coutume est de se vêtir en soie bleu nuit.

Après quelques minutes de marche sous ce ciel aux sombres nuages violets, nous arrivons à un petit magasin d'objets précieux et de bijoux. Nous évitons les fenêtres et Snow murmure à Alrem :

– Distrais la gérante. Avec un peu de chance, tu pourras t'amuser avant tout le monde.

Je ne sais pas de quoi il parle, mais son sourire me donne un petit indice. Plus que tenté, Alrem entre sereinement.

C'est un jeune homme à la beauté presque égalable à celle de Snow. Sa grande taille, ses muscles, ses yeux turquoise et ses cheveux parfaitement coiffés ont de quoi faire chavirer les femmes.

Une fois qu'il y est entré, Snow s'adosse contre la paroi de bois en croisant les bras. Mickaël et Baptiste l'imitent et papotent en chuchotant.

Oui, et maintenant quoi ?

Je ne suis pas sûre de savoir ce qu'Alrem fait, ni ce que nous sommes censés faire à présent.

Je questionne Snow du regard, et il sourit en fermant les yeux.



– Il n'y a plus qu'à attendre. Profites-en pour te reposer.

Très bien, s'il le dit.

En haussant les épaules, je m'adosse à côté de lui et profite du calme pour observer cette envoûtante cité.

Les maisons sont faites de bois, et ça m'étonne que cette lourde humidité ne les ait pas encore pourries. Elles ont toutes la même forme, et à la porte de chacune d'elles est accrochée un hibou aux ailes déployées – et ses plumes sont vert émeraude. Je me demande ce que ça signifie.

Mes sourcils se froncent : que signifient ces chocs répétitifs qu'on entend dans le magasin ?

Snow a comme un réveil.

– Il a réussi, dit-il fièrement.

Mickaël lui tend un sac de toile.

– Baptiste, viens avec moi. (Il me regarde.) Je ne tiens pas à ce que tu voies ça, sourit-il. Restez vigilants.

Alors, Mickaël et moi les attendons.

Quand Snow ouvre la porte, j'entends une femme gémir et un homme grogner de plaisir au rythme des chocs.

Je roule des yeux.

La séduction n'est que la meilleure des distractions, à ce que j'entends.

Mickaël pouffe de rire : je cesse donc de réprimer mon hilarité et ris avec lui.

Mais je m'arrête et tend l'oreille : je perçois un écho qui résonne de plus en plus fort dans les rues.

Ce son m'est familier.

C'est un instrument de musique.

– Oh, de la vielle !

Que c'est beau ! Ça me remplit de bonheur !

– De la quoi ? me demande Mickaël.

– De la vielle ! Ne l'entends-tu pas ?

– Non.

– Tends l'oreille !

Je l'écoute encore et la musique me berce. J'ai l'impression de pouvoir voler dans les airs. Les mélodies s'enchaînent et me bouleversent : des larmes me montent aux yeux. Cette musique semble conter la plus belle de toutes les histoires.

– C'est magnifique…, souffle-je.

– Mais pourtant, je n'entends-

Je sursaute, et me fige : une voix chante avec cette musique. Elle est grave et masculine ; c'est l'écho d'un murmure qui articule à peine ses mots.

Les larmes tombent de mes yeux : je reconnais cette voix et cette manière de chanter.

Il est là…

Il a fini par me retrouver.

– Père !

Je me mets à courir, quand je sens la main de Mickaël m'empoigner tout l'avant-bras.

– Non, Cassandra ! C'est une illusion !

Impossible !

C'est trop réel pour que ça ne soit que le fruit de mon imagination.

Je suis sûre que père est là !

Peu importe comment il est arrivé ici, mais il est bien là !

J'en suis persuadée !

– Non ! Laisse-moi ! finis-je par crier. Je dois retrouver mon père !

– C'est un piège qui te mènera vers le danger !

– Quel danger ?! N'as-tu donc jamais eu de père ?!

– Ce n'est pas ton père !

Si, c'est mon père !!!

Je hurle et me débats.

– Papa ! Papa !

Mickaël me serre contre lui : mon talon se cogne contre son genou, et mes dents s'enfoncent dans son poignet ; il me relâche en grognant de douleur, et je prends mes jambes à mon cou.

L'écho se disperse et change de sens au gré du vent : il me fait passer d'une ruelle à l'autre, sans relâche. Je ne vois personne et n'entends rien d'autre que la musique et la voix de mon père.

J'accélère.

Il faut que je le retrouve ! Il doit certainement m'attendre quelque part. Et seule mon ouïe pourra me mener jusqu'à lui.

Sauf que ma course s'arrête sur la plage de petits cailloux.

Il n'y a plus de musique.

Il n'y a plus de chant.

Je suis seule et perdue.

L'envie de sangloter me prend : j'espérais tant revoir mon père, mais il a disparu... je n'ai plus aucune trace de lui.

Mon espoir s'est envolé.

Cependant, devant moi se dresse un mur d'eau.

Oui, un mur d'eau noire qui s'enroule sans cesse sur lui-même.

Mon souffle est coupé et mes yeux sont levés vers son sommet.

Je n'ai jamais vu une chose pareille.

L'eau se lève et tourne encore, comme si elle m'empêchait de quitter cette île.

Je sursaute et recouvre mon souffle.

Je suis dos à la mer.

Qui est cet homme bleu et inconscient à mes pieds ?!

Je pousse un cri : il est blessé !

Est-il mort ?!

Et il y a Snow, devant moi. Il est essoufflé, et ses mains sont tâchées de sang.

Il accourt vers moi.

– Je t’ai dit de ne pas suivre les illusions ! aboie-t-il. Regarde ce qui arrive, si tu ne demeures pas sur tes gardes !

– Que s’est-il passé ?! m'écrie-je. Tu l'as tué ?!

– Non, mais ce Savendelin t’a attirée jusqu’ici et t’a embrassée comme un dément ! Encore un peu plus et il t’aurait faite sienne !

Ces mots m'horrifient : des larmes me montent aux yeux et mes mains cachent ma bouche.

– Oh, Snow, je suis désolée... Je ne voulais pas te trahir !

Le capitaine me prend tendrement dans ses bras.

– Non, tu n’y peux rien. Tu n’as juste pas été assez méfiante, c’est tout.

Le souvenir de mon père me revient. J’aurais tant voulu que ce soit réel, qu’il soit là pour me chanter ses chansons et me cajoler comme lui seul sait le faire.

J’éclate en sanglots.

Ma famille me manque terriblement.

– Ça semblait si réel…

– Calme-toi. C’est du passé, ça ne se reproduira plus. Si ça ne t’a pas tuée, ça t’a rendue plus forte.

Il me berce et m’embrasse le crâne.

Dans ses bras, je commence à reprendre mon souffle et à retrouver ma sérénité. Et dès que je le regarde dans les yeux, tout va mieux.

– Où sont les autres ?

– Ils cherchent encore ce que je leur ai demandé. Quant à nos coéquipiers, ils ont déjà accompli leur tâche. En ce moment, ils sont dans un des meilleurs bordels de l’île.

Je souris.

– Ta parole vaut beaucoup.

– Je respecte mes promesses et n’oublie jamais mes mots. À présent, viens, il y a un endroit que j’aimerais te montrer.

Il me prend par la main et m’emmène vers la rue principale qui grouille de monde (ce que je veux dire, c’est qu’il y a au moins cinq ou six Savendelins). Mais ce qui m’étonne le plus, c’est que quelques animaux sauvages gambadent librement. Et ces animaux sont étranges.

Il y a, par exemple, des lions aux longs piques sur le dos (comme des hérissons), des serpents aux langues en forme de main humaine, ou des loups à la queue de lion et à la fourrure tachetée comme celle des léopards. Leurs fourrures varient entre le violet, le noir et le bleu foncé, mais les serpents sont turquoise. Et les yeux des animaux sont blancs – il n’y a que leurs pupilles et le tour de leurs iris.

Ces êtres sont envoûtants.

Ils ne nous regardent pas ; ils ne font que passer, ou squatter.

Snow m’entraîne dans un parc au milieu d’arbres noirs immensément longs et fins. C’est silencieux, et un étroit fleuve la sépare en deux en serpentant.

Il n’y a absolument personne.

Mais, mes yeux s’écarquillent avec émerveillement : des lumières blanches aussi petites que des têtes d'épingles gambadent sereinement en flottant dans les airs.

– Des lucioles !

– Ce ne sont pas des lucioles, sourit Snow. (Je le dévisage, interloquée, alors qu’il admire le parc.) Ce sont des fées.

Des fées !

C'est la première fois que j'en vois de toute ma vie...!

Je les observe avec plus d'attention, cette fois ; et je les trouve beaucoup plus belles.

Un sourire apaisé s'étire sur mes lèvres, et je m'appuie contre Snow en enlaçant son bras.

C'est magnifique.

Je me crois dans ces forêts enchantées que je m'imaginais étant petite et que je rêvais de visiter.

Snow et moi nous approchons d'un arbre et nous asseyons à son pied, sur l'herbe violette. Je me sens si bien que je me blottis contre lui, et ses bras m'enlacent. Je sens son ventre se gonfler régulièrement, et à mon oreille, j'entends son cœur cogner.

J'aimerais demeurer ainsi pour toujours.

– Je t'aime, Cassandra.

– Moi aussi je t'aime, Snow.

C'est sorti tout seul, directement.

Mais tout de même, je ne regrette pas ces mots.

Je lève la tête et nous nous sourions, épanouis, tranquilles et béats.

Il prend mon visage et m'embrasse avec douceur ; je me retrouve allongée sur l'herbe, tandis que notre baiser gagne en vigueur : ses lèvres glissent vers ma gorge et la couvrent de baisers. Là encore, je fonds et soupire, emprisonnée par le plaisir et le désir.

Mais Snow se redresse et sort une montre à gousset.

– Il se fait tard. Nous devrions peut-être retourner au navire.

– Bonne idée.

Il se relève et m'aide à me mettre debout.

Minuit sonne, et l'équipage se retrouve au complet sur le pont, chargés de sacs bombés qui contiennent tout ce que Snow a demandé.

Après le souper, tout le monde est allé se coucher. Nous demeurons à Savendel pour la nuit et lèverons l'ancre demain matin.

Mon hamac a été installé sur le pont, et je n'ai pas attendu longtemps avant de m'endormir ; l'éventuelle présence d'animaux Savendelins et les sombres nuages cachant les étoiles ne m'ont pas empêchée d'être dans les bras de Morphée.

Je me réveille en sursauts.

Un enfant m'appelle.

Et sa voix m'est familière...

Je me redresse, en alerte.

– Émilie ?

– Cassandra !

C'est elle !

Je bondis de mon hamac.

Mais que fait-elle ici ?!

Sa voix se répercute sur tout le pont, elle n'a aucune provenance exacte.

– Émilie ! Où es-tu ?

– Ici ! Viens, Cassandra !

Sa voix vient de derrière la porte des quartiers.

Je m'y dirige, prête à lui poser quelques questions : a-t-elle suivi les pirates quand ils m’ont enlevée ? S’est-elle cachée dans le navire pour rester près de moi ? Comment a-t-elle vécu jusque-là ?

J'ouvre la porte de plein fouet, mais je ne vois pas sa silhouette.

– Émilie ?

– Cassandra !

Sa voix vient de la chambre de Snow.

Mais bien sûr !

Elle a suivi les pirates et s’est cachée dans la chambre du capitaine depuis tout ce temps ! Et Snow a pris soin d’elle en cachette !

Je souris, attendrie : ce capitaine a vraiment le cœur sur la main.

J’ouvre lentement la porte, veillant à ne pas le réveiller.

Mais il y a une silhouette étrange, dans la chambre. Cette ombre bouge et j’entends des souffles saccadés.

Non...

Ne me dîtes pas que c'est ce que je crains !

J’ouvre grandement la porte.

Sur le lit, je vois Snow sur une femme à la peau mauve : ils font l’amour silencieusement, mais sauvagement.

Non !

Non, c'est impossible !

C'est horrible !

Comment ose-t-il ?!

Oh mais je vais les arrêter, moi !

Aussi horrifiée que brûlante de rage, je prends le premier objet dur qui me tombe sous la main et accours l’abattre sur la tête de la Savendeline. Elle perd conscience en soupirant et Snow se redresse en sursautant.

Il est en sueurs et halète, les yeux écarquillés.

– Cassandra ?

– Espèce de putain de sale chien ! lui hurle-je à pleins poumons. Comment oses-tu ?! Ordure !

– Non, ce n’est pas ce que tu crois ! Elle m’a hypnotisé ! J’ai eu l’illusion que c’était toi !

– Menteur !

– Je te le jure !

– Tu l’embrassais ! Tu la caressais ! J’ai tout vu ! (Je grimace de dégoût et fonds en larmes.) Je croyais que tu m’aimais !

– Mais je t’aime !

– Tu n’es qu’un sale pirate et les pirates ne font que mentir ! Sale rat !

Je lui lance l’objet avec lequel j’ai assommé la Savendeline, avant de partir en claquant les portes.

Dans mon hamac, j’ai passé de nombreuses heures à pleurer ma rage et ma douleur.

Snow est un pirate.

Je n'aurais jamais dû croire qu'il y avait du bon en lui et en ses hommes.

CHAPITRE X

Ce matin, j'ai été la première à me réveiller. J'ai pris de la nourriture qui me servira de petit-déjeuner dans les garde-mangers.

Me voilà donc, assise sur la dernière brigantine, en train d'avaler mon humble repas.

Puis, l'équipage s'est réveillé.

Là en bas, ils m'ont maintes fois appelée et invitée à descendre pour discuter, avant de me demander pourquoi je ne réponds pas.

Puis, ils ont abandonné.

Naïd et Snow sont arrivés, et les pirates ont levé l'ancre sans mon aide.

Ils ont déferlé la grande voile sans mon aide.

Et ils ont largué les amarres sans mon aide.

Kaméï est monté dans son nid-de-pie et m'appelle encore :

– Eh bien, Cassandra, qu'est-ce qui t'arrive ? Tout va bien ?

Je crispe les yeux et pince mes lèvres pour me retenir de lui parler de mes problèmes.

J'aimerais tant les lui confier, mais il ne faut surtout pas que j'oublie que ce n'est qu'un satané pirate.

Pourquoi me suis-je fait une idée différente de celle-ci ?

Sur le pont règnent les braillées habituelles : j'ai le sentiment de ne jamais avoir fait partie de cet équipage.

Nous sommes sur le point de quitter le ciel de Savendel pour retrouver le ciel bleu. Cependant, une large brume entoure le navire à vue d'œil ; elle nous entoure comme les bras d'une mère étreignent son bébé.

Il m'est impossible de voir plus loin que le bout de mon nez, même la proue et le pont me sont invisibles ; en guignant par-dessus mon épaule, je ne vois que la vague silhouette de Kaméï dans son nid-de-pie.

Depuis là, j'entends l'écho de la voix de Snow :

– Kaméï ! L'état des lieux !

– J'vois rien, capitaine ! Même la mer n'est plus percevable !

Alertée, je tends l'oreille.

Il y a quelque chose qui cloche.

Et le silence sur le pont témoigne que ce n'est plus une illusion.

J'entends des femmes rires, glousser, gémir et murmurer.

Puis, ces voix se mettent à chanter.

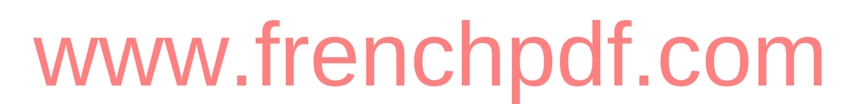
Un atroce frisson d'angoisse me hérisse le dos : j'espérais venir et partir de Savendel sans les croiser…

Mais les sirènes nous ont trouvés.

Les pirates apprécient ces voix : je les entends parler d'une voix rauque, comme s'ils essayaient de les charmer, ou comme s'ils les invitaient à se montrer et à monter à bord.

Dans ma tête, deux camps s'affrontent.

D'un côté, je veux les laisser sombrer dans cette démence. Ils se feront dévorer par les sirènes, et là, j'aurai une bonne raison de les regretter.



De l’autre, j’éprouve encore une affection fraternelle pour eux. Hier encore, ils étaient mes amis, mes anges gardiens. Ils ont promis de me protéger et m’ont tant instruite, tant fait rire.

Mais je dois me rendre à l'évidence : si je ne réagis pas, je coulerai avec le navire.

Décidée, j’attrape une corde et descends sur le pont en me laissant glisser.

Autour de moi, les pirates sont devenus étranges : ils déambulent et titubent, enivrés par les voix enchanteresses des sirènes. Même Snow abandonne le gouvernail pour suivre ces chants.

Comment vais-je faire pour tous les sauver ?

Réfléchis, Cassandra, réfléchis !

Un coup de feu me fait bondir de sursaut : la sirène qui attirait Snow s’est fait abattre par le pistolet de Naïd ; je le vois se dépêcher de ligoter les poignets de Snow à la clôture qui tient le gouvernail avec une corde.

Devant moi tombe un mousquet.

– Éradique-moi ces sirènes ! Je prends la barre !

Sans répondre, je saisis l’arme et tire sur toutes ces créatures à la beauté divine.

Elles surgissent de l’eau pour embrasser les gars qui sont penchés au-dessus du bastingage. J'allais tirer, mais je m'arrête en voyant ces pirates leur rendre leurs baisers et les caresser.

Mais ce que je suis stupide !

Même si elles hallucinent, les victimes d’illusions réagissent aux approches des Savendelins, comme si elles étaient conscientes et consentantes !

Snow ne m'a donc jamais trompée !

Mais il faut que je me réveille : je dois sauver mon équipage.

Je tire alors sur toutes les silhouettes féminines que je perçois. À grandes enjambées, je guette toute la surface du pont, et ne fais pas de quartier. Elles retombent toutes à l'eau sous mes balles en poussant des cris stridents.

Je tire une dernière fois sur l'une d'entre elles, et les sirènes ne reviennent plus. Cependant, j’entends encore leurs voix : elles ne chantent et n’envoutent plus. Là, elles gémissent et semblent se plaindre.

Comme un seul homme, les pirates se tournent vers moi. Ils me montrent leurs dents, l'air fou de rage, avant de se ruer vers moi en rugissant. Je pointe mon mousquet vers eux, mais la panique me gagne ; mon corps tout entier tremble.

Je ne parviens pas à les assassiner.

J’ai fait l’erreur de m’être attachée à eux.

Ils arrachent mon arme de mes mains et me prennent par les bras, avant de m'entraîner jusqu'au bastingage. Je titube en essayant de les freiner ou de me libérer de leur emprise.

J’entends Naïd hurler :

– Cassandra ! Non ! Défend-toi !

Je me débats en criant dans mes efforts, mais rien n'y fait, ils me tiennent fermement. Ils m'approchent du gouffre ; leurs mains derrière mes épaules, ils me forcent à me pencher en avant.

Et ce que je vois m’horrifie.

Une horde de sirènes est accrochée à la coque du navire : leurs griffes sont plantées dans le bois. Elles me montrent leurs dents pointues, et leurs yeux de requin brûlent de haine.

Leurs mains palmées tentent de m’attraper ! J’essaie de me redresser, mais ils me maintiennent dans cette position.

Les sirènes grimpent péniblement – certaines tombent même dans la mer, avant de retenter leur chance – pour me dévorer. Leur détermination m’épouvante.



Je serre dents et poings, et colle mes genoux contre le bastingage pour essayer de me redresser, mais mes efforts sont vains.

Je ne veux pas mourir ainsi ! Je ne veux pas que leurs crocs ou leurs griffes me déchirent la peau !

Je sursaute et me fige, ahurie et déconcertée : une énorme vague à contre-courant les a toutes emportées ; il n'y a plus aucune sirène contre la coque.

Je ne perçois plus leurs voix.

Sous l'eau, de la fumée rouge se répand. La mer devient pourpre et les alentours retrouvent leur silence. Je n'entends que quelques lourds mouvements sous l'eau, comme de grands coups de nageoires, avant que le calme ne revienne complètement.

L'océan redevient plat et demeure rouge.

Autour de moi, les pirates me lâchent et reculent. Ils jettent un coup d'œil oblique, déboussolés, tandis que Naïd sourit fièrement.

– Cassandra, la Vittoriosa est un navire miraculeux !

Interloquée, je l'interroge par le regard.

– Quelque chose vient de dévorer les sirènes. Et il est impossible que ce soient des requins. Cassandra, nous venons d'être sauvés par le monstre marin de Savendel.

J'écarquille les yeux, aussi bouleversée qu'inquiète. Mais Naïd m'a comprise :

– Rassure-toi, avec le nombre de sirènes qu'il vient d'ingurgiter, il devrait être rassasié. Il ne nous fera aucun mal.

Mon souffle se saccade, tant je suis chamboulée, épatée et euphorique.

Nous sommes le premier équipage à ne pas avoir été attaqué par cette bête, alors qu'elle nageait en-dessous de notre navire !

Mais une chose plus importante me revient : le souvenir de Snow forniquant avec cette inconnue.

Il n'était pas conscient. Il s'est fait avoir, lui qui m'a tant de fois mise en garde. Et il m'a pardonnée, quand ce Savendelin m'a hypnotisée. Pourquoi ne devrais-je pas lui rendre cette indulgence ?

Naïd défait la corde qui ligotait Snow. Le capitaine félicite son second et lui promet une mémorable récompense.

Puis, il se tourne vers moi.

Au lieu de m'en vouloir, il me sourit tristement.

Il m'aime encore.

Et moi aussi, je l'aime encore.

Je m'approche d'en-dessous du gouvernail et lève la tête :

– Puis-je te parler en privé ?

Sans me répondre, il confie le gouvernail à son second.

Nous nous enfermons dans les quartiers, et je joue au même jeu que lui : j'attrape son visage par surprise et l'embrasse vigoureusement, comme si ma vie allait se terminer dans deux minutes. Le soulagement m'embrase quand je sens qu'il me suit dans ce baiser. Il me caresse soigneusement les cheveux et m'étreint avec douceur. Mais en lui, je ne perçois ni fougue, ni assurance. Il m'embrasse lentement, comme s'il me demandait pardon.

Puis, nous nous regardons dans les yeux pendant un long moment. J'espère tellement qu'il peut voir à quel point je l'aime, et à quel point je suis désolée. J'aimerais effacer mes insultes de sa mémoire et remplacer cette dispute par l'image de lui et moi, en train de nous embrasser et rire aux éclats. Je préfère nous voir enivrés par la stupidité et heureux, plutôt que distants.

Ses yeux brillent, mais son visage est morose. Sa main tiède se pose sur ma joue qu'il caresse avec son pouce... mais il secoue la tête.



– Tu es tellement belle…

"Vous aussi, vous êtes beau, mon capitaine." C'est ce que j'aimerais lui dire, mais j'ai perdu la parole.

Il soupire longuement en fermant les yeux, avant de reculer.

– Je retourne prendre la barre.

Et mon capitaine s’en va.

Immense serait mon bonheur s'il changeait d'avis avant d'emprunter cette porte.

Mais ce n'est pas le cas.

Je me retrouve seule, et je me sens idiote de ne pas avoir pu lui dire tout ce que je ressens. J’aurais tant voulu lui parler, mettre les choses au clair et oublier ce qui s’est passé à Savendel.

Je sais qu’il se sent coupable.

Et ça me fait culpabiliser.

J’aurais dû penser que s’il pouvait empêcher cela, il l’aurait fait.

Sans me hâter, je prends une chaise et m’assieds à la table au milieu de la pièce. Il y a une plume, un encrier et des feuilles de papier. Je me mets donc à écrire ; deux papiers me suffiront : je vais rédiger une liste de vœux et une lettre.

Mes vœux sont de retrouver ma famille, de vivre avec Snow et de faire à ce que le bonheur m’accompagne jusqu’à ma dernière heure.

Avant d’écrire ma lettre, j’inspire un bon coup, avant de longuement soupirer : il ne faut surtout pas que je pleure. Puis, la pointe de ma plume se pose sur la feuille.

« Mon très cher Snow,

Il y a une persuasion que je garde enfouie en moi, et que je conserve quoiqu'il arrive : si deux âmes sont destinées à rester ensemble, elles se retrouveront toujours.

Je suis désolée pour toutes les horribles choses que je t'ai dites. Alors que nos âmes se sont trouvées, j'ai commis une erreur qui pourrait les séparer. Mais c'est la dernière chose que je souhaite.

Je t’aime, Snow.

Tu es certainement l'homme le plus brave et le plus valeureux que j'aie connu. Ne laisse personne te dire que tu ne vaux rien ou que tu n'es pas quelqu'un de bien, car c'est tout le contraire. Tu as donné un sens à ma vie. Tu m'as fait voyager et découvrir de magnifiques îles. Je sais qu'il en existe encore des milliers, et c'est à tes côtés que je veux les découvrir. J'aurais dû te dire à quel point tu comptes pour moi. J'aurais dû te dire que pour toi, j'affronterais le Diable et le regard des autres. Il y a tant de mots encore que je ne t'ai pas dit, et je le regrette.

Je te remercie pour m'avoir sauvé la vie à plusieurs reprises. Merci pour ce voyage, ces découvertes, cet enrichissement culturel. Je te remercie car grâce à toi, j'ai découvert le bleu du ciel, la puissance du Soleil et la sensation de ses rayons sur ma peau. Merci de m'avoir montré le meilleur de toi-même, et je remercie ton équipage pour en avoir fait de même : désormais, je sais qu'il y a du bon en chaque personne. Et c'est la meilleure des leçons qu'on m'ait données.

J'espère que nos âmes n'auront pas à se séparer, mais toi seul as le choix de me pardonner ou non.

Quoiqu'il en soit, si un jour tu te sens seul, souviens-toi qu’ici-bas vit une fille qui t’a aimé, qui t’aime et qui t’aimera toujours.

Cassandra »

Ma lettre de vœux se retrouve enroulée et enfermée dans une bouteille vide. Et la lettre pour Snow est enfouie dans la poche de mon pantalon.

Le soir est tombé.

Snow m’a invitée à souper avec lui. Avant d’y aller, j’ai jeté ma bouteille par-dessus bord.

Peut-être que le dieu de la mer exaucera mes souhaits…

Assise en face de lui, j’entame mon repas après lui avoir souhaité un bon appétit.

Les ingrédients doivent venir de Savendel. Et diantre, que c’est délicieux !

Cependant, Snow ne touche pas à son assiette. Et je ne l’ai pas remarqué, jusqu’à ce qu’il me dise d’une voix sombre :

– Notre prochaine destination est Vœla. Je te ramène chez toi.

Mon corps tout entier s’immobilise, alors que je m’apprêtais à boire une gorgée de vin. Je baisse ma coupe et le vois me dévisager sérieusement.

Le chagrin me glace le sang.

– Comment…?

– Nous sommes allés trop loin. Je ne suis pas quelqu’un de bien, Cassandra. Il vaut mieux que tu retrouves les tiens et que tu ne me revoies plus.

– Si tu parles de ce qui s’est passé à Savendel, saches que j’ai conscience que ce n’était qu’une illusion ! Tu n’as pas réussi à l’arrêter, mais je sais que tu l’aurais fait, si tu le pouvais ! Je me suis trompée sur ton compte, Snow ! Je suis désolée…

– Il n’y a pas que ça, murmure-t-il. Sais-tu combien d’innocents ont trouvé la mort sous mes mains ? Sais-tu combien d’enfants j’ai tués ? Tu n’en as aucune idée !

Je secoue la tête.

– Il n’y a pas que du mal, en toi.

– Peut-être pas, mais il est majoritaire ! Je suis un pirate, Cassandra !

– Eh bien je crois en la bonté qui sommeille en toi !

Nous nous dévisageons longtemps.

Mais, je finis par prendre une grande bouffée d’air.

– D’accord. Tu veux me ramener chez moi, soit. Alors je te propose un marché : je passerai toutes les nuits restantes avec toi.

Il hausse les épaules et soupire à son tour.

– Très bien. Si tel est ton souhait.

La nuit tombée, je m’allonge dans le lit de Snow, et lui s’y assit. Il a désigné un ancien marchand pour être le nouveau timonier de nuit.

Snow demeure assis à côté de moi. Visiblement, la tourmente l’empêche de dormir.

– Qu’est-ce qui ne va pas ?

Il secoue la tête.

– Rien. Je n’arrive simplement pas à trouver le sommeil.

Je ne peux réprimer un sourire compatissant : il culpabilise pour une faute dont il est innocent.

Je me redresse et me mets à califourchon sur lui. J’entoure mes bras autour de son cou et le dévisage avec tendresse.

Cependant, il demeure de marbre, comme si tous ses sentiments s’étaient évaporés.

Alors, je l’embrasse avec douceur ; il ne réagit pas, mais il me rend mes baisers.

Je continue avec fougue en caressant ses cheveux et son dos. Là encore, il ne fait rien.

J’aimerais lui faire comprendre que je le pardonne et que j’ai réalisé qu’il a été manipulé. Je veux qu’il sache que je

l’aime encore, et que nous pouvons encore construire tant de choses ensemble.

Alors, j’ai commencé à déboutonner ma chemise. J’allais la retirer, mais quand une parcelle de ma peau a effleuré la sienne, il s’est soudainement retiré et me saisissant par les épaules.

À bout de souffle, nous nous regardons.

Il semble déboussolé. Et moi, je ne demande qu’une chose : continuer.

Je veux être sienne. Et je veux qu’il soit mien.

– Cassandra…

– Je te veux.

– Mais j’ai-

– Je m’en fiche du passé ! Ce qui m’intéresse, c’est le présent qui s’offre à nous, et le futur que nous pouvons encore façonner.

– Oublie tout ça, Cassandra ! s’écrie-t-il. Oublie nos baisers, mes gestes et mes mots de tendresse ! Tout ça fait partie du passé et restera dans le passé ! Il va falloir que tu t’y fasses !

J’écarquille les yeux, désemparée.

Alors c'est fini, entre nous ?

Je ne pourrai plus l'embrasser, l'enlacer, lui murmurer des douceurs ou tout simplement être à ses côtés ?

N'aurai-je donc plus droit à ses sourires ni à sa sympathie ?

Mais j'étais si bien, avec lui...

Je m’allonge et lui fais dos.

Mon cœur est brisé ; je serre les poings pour ne pas pleurer.

Tout ça est de ma faute.

Je suis la dernière des imbéciles.

Mon sommeil perturbé s’est interrompu au milieu de la nuit. Il me semble que j’ai rêvé, mais je n’en ai aucun souvenir.

En tournant la tête, je vois le capitaine dormir à poings fermés.

Il est face à moi.

C'est mon unique occasion.

Le plus discrètement que possible, je me blottis contre lui. Nous sommes si proches que je sens son souffle me caresser les lèvres.

Puis, il remue un peu, avant de me serrer dans ses bras : il m’étreint inconsciemment.

Là, je suis aux anges.

Ayant enfin retrouvé de la tendresse de sa part, je souris et ferme les yeux.

CHAPITRE XI

Depuis mon réveil en solitaire, Snow ne m’a plus parlé, ni regardée.

Je n’existe plus.

Je suis morte, à ses yeux.

Avant le repas de midi, j’en ai parlé à Naïd : en plus d’être le second, cet homme-requin Landissien est aussi le confident de Snow. Comme à son habitude, il m’a parlé froidement.

Il m’a dit qu’il a aussi trouvé ce changement de comportement plutôt étrange. Mais il m’a fermement conseillé de faire avec.

Alors, c’est ce que j’ai fait.

J’ai mangé avec l’équipage, et je n’ai pas parlé avec qui que ce soit. Tout ce que j’ai fait, c’est verser de discrètes larmes. Et l’équipage a quasiment oublié mon existence.

Assise sur la dernière brigantine, je demeure seule et déprimée. Je n’ai plus que le ciel, la mer et le navire pour seuls amis. Sinon, j’ignore le reste, et le reste m’ignore.

Kaméï n’est pas dans son nid-de-pie. Il n’y va pas, tant que je suis là-haut. Soit pour ne pas me déranger, soit pour me montrer qu’il m’ignore ou qu’il m'a oubliée.

La nuit-même, j’ai à nouveau essayé de cajoler Snow, mais il s'est débattu en me tournant le dos. Il ne me dit rien. Je tente de le regarder, mais il garde les yeux fermés.

Désespérée, je soupire.

– Je m’excuse pour tout ce que j’ai pu te dire. Et je m’excuse aussi pour toutes ces pertes. Sans moi, tu n’aurais jamais tué tes hommes. Au fond, j’aurais préféré qu’ils me fassent ce qu’ils voulaient me faire. C’est mieux que de me faire ignorer par toi.

Je me tourne sur le dos et observe le plafond, à la recherche d’un je-ne-sais-quoi qui puisse me redonner un brin d’espoir.

– J’aurais tant voulu que tout redevienne comme avant… parce que je t’aime, Snow Ravens.

Aucune réponse.

À nouveau, je soupire et feigne de trouver le sommeil.

Car quand il s’endort profondément, j’en profite pour me blottir contre lui et me retrouver enveloppée par ses bras chauds.

Neuf jours se sont déroulés de la même manière.

Je suis invisible. Ce voyage vers la case départ a provoqué un semblant de retour vers le passé : je suis redevenue l’étrangère de ce navire.

Kaméï est derrière moi, dans son nid-de-pie. Il se penche en avant pour annoncer au capitaine ce que je vois déjà ; mais sa braillée est moins enthousiaste et moins puissante que d’habitude.

– Terre en vue, mon capitaine !

Personne ne répond. Tout le monde s’occupe, comme si je n’ai jamais fait partie de l’équipage, et Naïd entre dans les quartiers pour en ressortir quelques secondes plus tard.

– Cassandra ! m’appelle-t-il.

Ça me fait bizarre d’entendre quelqu’un m’appeler.

Je descends sur le pont presque subitement et me retrouve nez à nez avec le second. Mais quand je vois ce qu'il tient dans ses bras, je sens un pincement au cœur : c’est ma robe de chambre noire.

– Snow l'a… enfin, on l'a trouvée dans une ruelle de Landis. On s'est dit que ça pourrait encore t'être utile.

Mes mains tremblantes saisissent ma robe, et je la serre contre moi. Des larmes dégringolent au bord de mes yeux ; je n'ose pas regarder l'homme-requin dans cet état.

– Merci, chuchote-je.

– Il vaut mieux que tu ailles te changer dans la cabine du capitaine.

J'acquiesce, avant d'y aller en traînant des pieds.

Tout me donne envie de retourner chez moi, mais il y a encore trop de choses qui me retiennent à bord de ce navire.

Dans la chambre, je troque mes vêtements d'homme avec ma robe vœlienne. Puis, je m'observe dans le reflet de la fenêtre.

Cassandra la pirate est morte.

Cassandra la Vœlienne est revenue.

J'admire notre arrivée depuis la proue du navire. L'ancre est jetée et les voiles sont rangées.

Je suis résignée : il me tarde de retrouver ma famille et d'oublier ces maudits pirates.

Mais en me retournant, je vois que les matelots se sont mis en rang, le regard triste ou désemparé.

Mon cœur se serre ; je regrette mes pensées : ce sont des hommes brillants qui me manqueront énormément.

Ils m'ont tous dit au revoir. Ils m'ont serrée dans leurs bras, m'ont tapoté l'épaule et m'ont adressé des remerciements, ainsi que des vœux de chance et de bonheur.

Le seul restant est Snow.

Il ne m'a pas quittée des yeux, depuis le gouvernail. En concluant avec le dernier pirate, je le vois descendre les escaliers. J'écarquille les yeux : je suis émue de le saluer une dernière fois, avant de nous séparer à jamais.

Mais il emprunte les portes menant aux quartiers, et s'y enferme.

Non… on ne peut pas se quitter ainsi ! Pas après… tout ça !

J'accours vers les portes et tente de les ouvrir, mais elles sont verrouillées.

Je serais restée là, à l'appeler et à l'implorer d'ouvrir ces portes, si je le pouvais.

Mais il est temps de rentrer à la maison.

J'adresse un dernier regard navré et reconnaissant à mes anciens frères, avant de quitter le navire.

À peine mon pied s'est posé sur une planche du port, ils ont levé l'ancre et mis les voiles.

Devant moi, la Vittoriosa s'en va explorer d'autres horizons… pour ne plus jamais revenir. Elle va m'oublier, tirer un trait sur mon nom et tourner la page sur tout ce que j'y ai vécu.

Je me retourne et, devant moi, se dresse Vœla.

Mon île.

Mon chez moi.

Il reste quelques dégâts, depuis le passage des pirates, mais elle est encore telle que je la connais.

D'un pas décidé, je m'en vais retrouver ma famille que je n'ai plus revue depuis plusieurs semaines... et qui me pense morte.



– Partie 2 –

Les Papillons Noir s

CHAPITRE XII

Je redécouvre Vœla… comme si je l’avais quittée il y a des siècles… elle n’a pas changée.

Et j’espère qu’elle ne changera jamais.

Mes larmes menacent de couler, pendant que je suis les rues qui me mèneront à ma maison, le pas timide, lent et silencieux.

Je me crois dans un rêve. J’ai l’impression que, dans un moment, je vais me réveiller et me retrouver à bord de la Vittoriosa .

Mais ce n'est pas le cas. Ce navire et tout ce que j'y ai vécu n'ont été que passagers.

Je vois ma maison qui semble vide et triste. Je la vois grisâtre, même si sa couleur beige ne s'est pas assombrie. Je lui ai manqué, ça se voit, et ça s'entend : aucun chant de vielle ne sort de ses murs.

Il me tarde de les retrouver et de vivre comme avant.

J’arrive à ma porte ; mon cœur se serre, et d'intenses frissons me font trembler quand je toque à la porte.

Elle s'ouvre, et mes yeux se retrouvent dans ceux de ma mère. Elle a des poches sous les yeux, les cheveux en bataille et la déprime dans ses prunelles roses.

Mère hurle et se jette dans mes bras.

Nous fondons en larmes en nous enlaçant fortement.

– Cassandra ! pleure-t-elle. Cassandra !

– Maman…

Elle se retire et me dévisage. Ses joues sont écarlates, enfles et humides de larmes de joie. Ses mains palpent mes cheveux et touchent mon visage.

– Nous te pensions morte ! Non… ce doit être un rêve.

Je veux rétorquer, mais j’entends la plus belle des voix m’appeler :

– Cassandra !

Ma petite sœur arrive au pas de course, les bras ouverts. Je me baisse pour être à sa hauteur et l’étreints.

– Émilie !

Je pleure encore plus.

Je pensais ne plus jamais la revoir.

Et la voilà dans mes bras.

– Tu m’as manqué ! s'écrie-t-elle.

– Oui, toi aussi… oh, si tu savais à quel point…

Ses yeux bleus sont magnifiques et j'adore quand elle coiffe ses cheveux violets ainsi, en deux chignons, comme les oreilles d'un ourson.

C'est mon petit ourson à moi.

Par-dessus son épaule, je vois une ombre qui s’avance péniblement vers nous.

C’est mon père.

Mon pirate de père.

Je me relève et le dévisage ; je suis tant heureuse de le revoir, mais peut-être n'arriverai-je jamais plus à le regarder comme je le faisais autrefois.

Je peine à imaginer qu'il a, dans le passé, saccagé, pillé et endeuillé des îles.

Sa jambe semble guérir peu à peu : il marche moins péniblement, mais a encore besoin de sa canne.

Cependant, il a grossi, sous sa peine de bouger et son désespoir de m'avoir perdue. Sa barbe a négligemment poussé et ses yeux ne brillent plus.

– Cassandre, souffle-t-il.

Je m'avance et me blottis entre ses bras. Ma mère vient derrière moi et nous enlace, avant qu'Émilie ne nous câline.

Nous demeurons là, tous les quatre, l'un dans les bras des autres.

Enfin, je suis rentrée à la maison.

J'ai retrouvé ma vraie place.

Quelques larmes coulent encore de mes yeux et se perdent dans mon sourire.

Quand nous nous séparons, mère sèche ses larmes en reprenant son souffle.

– Oh, Cassandra… tu as besoin de te reposer. Je vais te préparer un bain.

Et elle s'en va en s'essuyant encore les yeux. Émilie la suit – elle n'a pas changé, elle est encore l'ombre de mère.

Me voilà seule avec mon père.

Je le dévisage sérieusement.

– Puis-je te parler dans la cuisine ?

Il hausse une épaule.

– Si tel est ton souhait.

Assise à la table à manger, je m'assure à ce que mère et Émilie ne soient pas dans les alentours, avant d'entamer :

– À bord de ce navire, pendant ce voyage… les pirates ont chanté ta chanson.

Père soupire : il sait où je veux en venir.

– Tu étais un pirate.

Il se penche vers moi et me chuchote, l'air coupable :

– Oui, j'étais un pirate, autrefois. J'étais jeune et j'avais besoin de voyager, de vivre des aventures. Et je cherchais la liberté. Dans ce monde, on en est dépourvu si on ne désobéit à personne. Je me suis alors tourné vers la piraterie, après avoir tout abandonné. J'étais le canonnier fétiche du capitaine, jusqu'à ce qu'une mutinerie ne le tue, lui et son équipage. J'étais le seul épargné, mais je ne voulais pas voguer avec ceux qui ont tué mes frères et mon mentor. Ces pertes m'ont servi de leçon : quand tu choisis la piraterie, tu abandonnes toutes les contraintes et tu penses que rien ne peut plus t'arrêter. Mais tu ne dures pas. Alors, je suis rentré à Vœla. Et c'est là que j'ai…

Il s'arrête : il doit voir que je ne le regarde plus. Il ferme les yeux et soupire, avant de regarder par-dessus son épaule et retrouver mère, qui est immobile.

– Tu m'as menti… depuis le premier jour.

Père soupire encore et se lève pour lui faire face.

– Je ne voulais pas te faire fuir. Je voulais que tu m'aimes pour ce que je suis, pas pour ce que j'ai été. J'ai changé pour toi, et je veux protéger ma famille.

Avec le dos de père devant moi, je ne parviens pas à voir le visage de mère, mais ils gardent le silence.

Puis elle tourne les talons, avant de partir dans sa chambre en claquant la porte. Père, désemparé, se laisse tomber sur sa chaise.

Non.

Je ne peux pas laisser mère lui en vouloir ainsi.



Je ne veux pas qu'elle fasse la même erreur que moi.

Avant d'aller la retrouver, j'ai chuchoté :

– Je reviens.

J'arrive dans la chambre de mes parents.

Mère regarde par la fenêtre, les bras croisés. Sur son reflet, je vois qu'elle ne regarde rien ; ses yeux s'évadent comme elle aurait aimé s'évader.

Je m'approche lentement d'elle et la serre dans mes bras.

Elle m'a tant manqué.

Mère n'est pas toujours là pour me chanter des chansons, m'apprendre à chasser, ou jouer d'un instrument de musique auprès de la cheminée : mère s'est plutôt toujours occupée de notre confort et de cette harmonie qui règne dans cette maison. Elle nous raconte ces belles histoires qu'elle arrive à inventer en un instant, elle nous parle et nous écoute ; elle chasse l'obscurité rien qu'en souriant, et ne passe jamais une nuit sans nous cajoler au moins une fois.

Pas un jour ne peut passer sans qu'elle ne nous dise à quel point elle nous aime.

Ses mains se posent sur les miennes, et elle me rend mon étreinte.

– Le voyage a été plus long que prévu, lui ai-je chuchoté.

– Quoi ? s'interloque-t-elle. Que veux-tu dire ?

– C'est le capitaine qui a décidé de me ramener à Vœla. Si je n'ai pas voulu rentrer plus tôt, c'est parce que…

Soyons directe.

Allez, Cassandra… tu vas y arriver.

– Je suis tombée amoureuse de ce capitaine.

Mère s'écarte de moi et me regarde, choquée et ahurie : ses sourcils sont aussi froncés que ses yeux sont écarquillés.

– Comment ?!

Je hausse les épaules.

– Aucun être n'est que mauvais, mère.

– N'as-tu pas honte de toi ?! Les pirates sont tous plus que mauvais !

– Est-ce vraiment ce que tu penses de père, après toutes ces années de mariage ? Le simple fait de savoir qu'il ait été un pirate auparavant va-t-il changer l'amour que tu ressens pour lui ? Malgré ce secret, il reste celui qu'il a toujours été.

Elle demeure muette et confuse devant moi. Je prends ses mains avec douceur, avant de lui sourire.

– Le monde change, et les gens avec, maman. Et père a décidé de changer pour devenir le gentilhomme avec lequel tu t'es mariée. Il t'aime. Et toi aussi tu l'aimes. C'est tout ce qui compte. Ne le blâme pas pour son passé. Célèbre le présent avec lui, car peu importe ce que vous êtiez avant : ensemble, vous avez façonné un monde meilleur pour Émilie et moi.

Mère soupire et me sourit, ce qui m'embrase de soulagement. Elle me saisit le visage, avant de déposer un tendre baiser sur mon front.

– Je t'aime, Cassandra.

– Moi aussi je t'aime.

Elle s'en va, sans revenir sur ma révélation sentimentale.

Je la suis et la vois penchée vers père, ses lèvres embrassant amoureusement les siennes ; elle s'assoit ensuite sur



ses genoux, et les voilà l'un dans les bras de l'autre.

Je souris : il ne peut exister une plus belle vision au monde que celle-ci.

Je suis seule dans la salle de bain. Mère a sacrifié ce qui restait d'eau pour remplir la baignoire dans laquelle je me repose maintenant.

Je me perds dans mon reflet froissé par les gouttes qui tombent de mes cheveux.

Les images de Snow et de son équipage refont lentement surface, et se mettent à tourner dans ma tête.

Je me remémore nos meilleurs moments. Tous ces rires, toutes ces taquineries et toutes ces plaisanteries avec les pirates ; tout me revient. Surtout mes instants de tendresse et d'amour avec Snow.

Je souris, heureuse d'avoir vécu tout cela.

Mais la triste réalité me rattrape : jamais je ne les reverrai. Tout cela fait partie du passé, et c'est de ma faute.

Je fonds en larmes.

Les dîners en famille m'ont grandement manqué.

Me voilà, à nouveau, entourée des miens.

– Alors… tu es tombée amoureuse de ton ravisseur, si j'ai bien compris ? me demande mère avec interlocution.

Père recrache sa gorgée de vin à côté de la table.

– Tu quoi ?! s'écrie-t-il.

Je veux disparaître.

– Eh bien… c'est clair que ça semble farfelu, si l'on ignore ce qui s'est passé.

Ils clignent des yeux en même temps et ne décrochent pas leur regard de moi.

Puisque j'ai acquis toute leur attention, je me mets à leur raconter toute l'histoire dans les moindres détails.

Ils ont tout suivi et compris du début à la fin (leurs hochements de tête me l'ont prouvé.)

À ma conclusion, père s'adosse contre sa chaise, éberlué, alors que mère demeure immobile.

– Ce garçon me rappelle moi, quand j'étais jeune, murmure père.

Mère et moi le regardons, alors qu'Émilie continue son repas.

– Je n'étais pas le pirate le plus redouté, non plus… sincèrement, ce capitaine Snow Ravens m'a l'air acceptable.

Mère veut rétorquer, mais elle s'abstient – peut-être s'est-elle souvenue que son mari était un forban, lui aussi ?

– Alors, tu ne le reverras plus ? demande père.

Je secoue la tête. Il m'imite.

– S'il t'a vraiment aimée, il reviendra. Certes, le fait qu'il t'ait ramenée prouve que tu l'as conquis. Mais il reviendra. J'en suis sûr.

Ces paroles me blessent.

Ce n'est pas que ça me vexe, mais ça me rappelle à quel point il me manque, et combien j'ai besoin de le revoir.

– Je préfère croire que lui et moi n'est plus qu'une histoire ancienne. Je dois tourner la page.

Je continue à manger ; j'espère que personne ne remarque que je sers mon emprise sur mes couverts, que mes gestes sont brusques et que j'évite leur regard pour m'empêcher de pleurer.

– Je suis fière de toi, ma fille, me murmure mère.

Je la dévisage.

Ce sont des mots que j'adore entendre, mais pourquoi me dit-elle cela ?

– Tu as su rendre un homme meilleur.

Je souris.

Mère ne désapprouve pas les sentiments que j’ai ressentis – et que je ressens encore – pour ce capitaine, et ciel, ce que ça me soulage...

Mais il ne faut plus que je m’attarde à cela.

Je devrais l’oublier, comme il m’a certainement déjà oubliée.

Après le dîner, je suis partie prendre l’air. J’ai escaladé le temple jusqu’à la plus haute tour. Mes pieds frôlent désormais le vide.

Et là, je domine le monde.

Le crépuscule incendie l’île, la mer et le ciel. Je suis si haute et le vent est si doux que j’ai l'impression de voler dans les airs, au-delà des frontières.

J'ai toujours eu cette habitude d'admirer l'aurore ou le crépuscule de là-haut. Père m'y emmenait toute mon enfance, et depuis, j'ai cette coutume. Il faut tout de même avouer qu'il n'existe aucun meilleur endroit à Vœla pour profiter pleinement de ces belles heures.

Mais pour la première fois de ma vie, à mes yeux, il manque quelque chose à ce magnifique tableau... un navire, par exemple ?

– Cassandra ! C’est toi ?

Cette voix me réveille, et me fait pétiller de l'intérieur, comme des feux d'artifices (ou comme l'étrange boisson de Landis).

Je baisse la tête, et la reconnais : c'est ma meilleure amie, Léiné.

Ma sœur d'un autre sang, ma douce lumière !

Je descends en quelques sauts avec euphorie, avant de me lancer dans ses bras. Nous nous enlaçons fermement, puis je sens que Léiné pleure. Je me sépare pour la dévisager et lui souris.

Elle a cette rare chevelure blanche et ces yeux d'un vert émeraude qui ont le pouvoir d'envoûter n'importe quel être. Je l'ai toujours vue extravertie, constamment souriante et optimiste, ce qui m'a toujours aidé dans les moments difficiles.

Mais ses prunelles, habituellement étoilées, ressemblent aujourd'hui à ce que laissent les feux derrière eux : du bois fatigué d'avoir trop brillé. Et je la connais : quand elle est triste, elle attache ses cheveux en tresse qui tombe sur son épaule, ce qui est le cas aujourd'hui.

– Léiné…

– Tout le monde te croit morte.

– Je le sais.

Elle ne me quitte pas des yeux et semble confuse.

– Est-ce encore un rêve ?

Son « encore » me fait rire : elle a rêvé de nos retrouvailles… Jamais elle ne cessera de me prouver qu’elle est une véritable amie.

– Non, je suis bien là.

Je lui embrasse la joue, avant de la reprendre dans mes bras.

– Tu m'as tellement manqué, Léiné.

Peut-être que c'est moi qui me crois dans un rêve ; je touche ses cheveux et l'étreins davantage pour m'assurer qu'elle est bien là.

– Toi aussi tu m'as manqué. Tu nous as manqué à tous. (Elle m'écarte et me regarde avec un doux sourire.) D'ailleurs, je rejoignais les autres à la fontaine.

Des frissons d'excitation me parcourent les bras, et mon sourire s'élargit.

– La fontaine !

– On y va ?

– Assurément !

Nous nous dirigeons alors là où nous avons l'habitude de nous retrouver, nos amis et nous.

Léiné m'a maintes fois demandé de lui faire le récit de mon odyssée, mais je lui raconterai tout dès que nous serons tous à nouveau réunis.

Vers le centre de l'île, autour des maisons, en plein milieu du quartier principal, il y a une fontaine de marbre rose aussi grande que magnifique.

J'ai toujours aimé entendre son eau ruisseler : c'est doux et apaisant.

Alors que je m'en approchais, quatre paires d'yeux écarquillés me dévisagent. Je les entends hoqueter de choc, et vois des mâchoires pendantes.

Ces quatre individus-là se lèvent et se ruent vers moi, sous mon fou rire.

Je me retrouve au milieu de mes amis qui m'enlacent et qui m'embrassent, fous de joie et émus.

Maurianne, Jared, Beldin, et Logrim… ils sont tous là.

Je suis tant heureuse de les revoir que je me permets quelques larmes au milieu de mes éclats de rire.

Nous nous sommes enfin retrouvés.

Peu après, nous sommes assis au bord de la fontaine, comme à notre habitude.

Et je leur raconte mon voyage.

Comme ma famille, ils m'ont tous écoutée du début à la fin.

– Eh bien, quel retournement de situation !

Je me tourne et lève la tête vers la provenance de cette voix. Logrim est assis sur le plateau le plus élevé de la fontaine. Il aime ce sentiment de supériorité.

– Tu es chanceuse d'être tombée sur un équipage amical !

Je hausse une épaule.

– J'étais la seule femme du navire, peut-être ont-ils fait preuve de compassion ?

– Tu veux dire que si c'était moi, ils m'auraient massacré ? s'indigne-t-il.

– Vu ton sale caractère, oui, se moque Maurianne.

Maurianne est l'amour de Logrim.

Elle est la seule à avoir le privilège de le regarder de haut et de lui donner des ordres. Autant dire qu'elle a réussi là où les parents de Logrim ont échoué…

Maurianne est ferme et adore les blagues macabres. On l'aime beaucoup, malgré son air constamment lassé et son franc-parler, car avec nous, elle est d'une douceur incomparable. Sa famille est la seule de tout Vœla à avoir les cheveux noirs, et ses yeux bleus hypnotisent aisément.

Logrim grommelle en levant les yeux et en ramenant un genou sous son menton, alors que son autre jambe se balance sereinement dans le vide.

– Et ce Snow, comment as-tu réussi à le pardonner ? me demande Beldin.

Beldin est le plus futé, le plus malin, mais aussi le plus émotionnel du groupe : il peut passer du saule pleureur au



gai gentilhomme en un quart de tour.

– Il m'a sauvé la vie deux fois ! souris-je.

– Un homme comme ça, il n'en existe plus qu'une pincée, dans ce monde…, grommelle Maurianne.

– Moi, je suis comme ça ! se justifie Logrim.

Les yeux blasés de Maurianne l'observent, tandis qu'il gratte ses cheveux rouge sang.

– Pas trop, tu es plutôt du genre à rejoindre les malfrats ! rit Beldin.

Une vague d'eau s'abat sur sa tête ; il se lève, la mâchoire pendante et ses cheveux violets collés au visage. Ses lunettes tombent de travers sur son nez, et ses yeux verts lui lance des éclairs, alors que Logrim pouffe de rire.

– Toi tu te serais fait manger !

– Tu vas me le payer !

Il assemble ses mains en coupe et prend de l'eau pour la lancer au visage de Logrim. Celui-ci, outré, ouvre grand ses prunelles jaunes.

Sauf que Beldin a aussi fait tomber de l'eau sur moi.

Ce qui est inacceptable.

– Eh ! lui lance-je.

Il tourne la tête vers moi, et je lui balance de l'eau au visage.

Mes amis et moi avons commencé à nous gicler. Nous nous poursuivons et jouons tout autour de la fontaine en s'esclaffant.

Je ris à en avoir mal au ventre ; mes habits s'humidifient autant qu'ils s'alourdissent et me refroidissent (c'est pareil pour mes cheveux.) L'eau s'écrase contre moi, je m'essouffle et m'amuse comme un enfant. Nos rires se mélangent et quelques insultes se font entendre. Je n'ai jamais vu Maurianne et Beldin jouer et crier autant.

Il y a de l'eau partout autour de nous, nous sommes les seuls à faire un vacarme pas possible et les gens s'écartent en nous regardant, offusqués.

Nous sommes vraiment de sales larbins.

Je me retrouve mouillée jusqu'à la moelle des os. Nous sommes exténués, essoufflés, épuisés et encore hilares ; assis au bord de la fontaine (Léiné a sa tête posée sur mon épaule), nous nous regardons en souriant bêtement et en tentant de reprendre notre souffle. Mes fossettes et mon ventre me sont douloureux, et je me racle la gorge à maintes reprises, tant j'ai ri.

Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne et vois Jared : ce jeune homme a les cheveux bleu nuit comme mon père. Toutefois, ses yeux sont verts, comme Léiné.

J'ai déjà vécu une histoire d'amour avec lui. Mais nous avons mis un terme à ces histoires d'adultes, parce que nous ne nous sentions pas encore prêts : nous n'avions que neuf ou dix ans. Depuis, on n'y a plus pensé. Nous nous sommes habitués à notre amitié.

– Il se fait tard, me dit-il. Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

Je hoche la tête.

Peu à peu, tout le monde se rend compte que le crépuscule touche à sa fin. Mes amis m'enlacent chaleureusement, tous ensembles, en me répétant qu'ils m'aiment et qu'ils sont heureux de me revoir.

Moi aussi, je les aime. Ciel, comme je les aime !

Puis, je m'en vais avec Jared, la main posée au creux de son coude.

– Si tu savais à quel point je suis soulagé qu'on ait pris soin de toi, sourit-il. Ils auraient pu te torturer…

– Tu dis vrai… mais j'en ai assez parlé. Il serait mieux que je tourne la page.



– Oui, excuse-moi.

Jared m'arrête un peu brusquement et me tourne vers lui. Pourtant, nous sommes encore loins de ma porte. Il me dévisage sérieusement. Je ne comprends pas ce qu'il fait, ni ce qui lui passe par la tête. Peut-être veut-il me dire quelque chose d'important, mais qu'est-ce que cela pourrait être ?

– Tu sais… la nouvelle de ton enlèvement m'a anéanti. Je te pensais morte. Et ce n'est que quand on perd quelqu'un qu'on réalise à quel point il nous était cher.

– Que veux-tu dire ?

Jared inspire profondément.

– Jamais je n'ai cessé d'éprouver des sentiments pour toi.

J'écarquille les yeux.

Ça me bouleverse. Je ne m'attendais vraiment pas à une telle révélation.

– Je suis désolé de te le dire ainsi, surtout après ce que tu as vécu, mais il fallait que tu le saches. Maintenant, tu fais ce que tu veux.

Que faire ?

J'aime encore Snow, je dois lui rester fidèle. Je me sentirai mal, si je le trompe. Mais je ne le reverrai jamais... avec Jared, je l'oublierai.

Oui, c'est mieux ainsi.

– Je suis prête, lui souris-je.

Il se fige. Sa mâchoire crispée et ses yeux interloqués m'amusent.

S'il voyait sa tête !

Je réprime un rire et lui demande avec un air de défi :

– Et toi ? Es-tu prêt ?

Il prend mon visage humide et m'embrasse.

Je l'étreins, et notre baiser devient vigoureux – et c'est une bonne chose : il faut que notre baiser soit assez puissant pour que j'oublie le capitaine Ravens. Il me serre contre lui, et nous nous embrassons longtemps.

J'aimerais continuer, mais je n'ai plus de souffle ; je l'écarte lentement, et nous nous dévisageons, béats. Jared me caresse le visage, et recule.

– Pour toi, murmure-t-il, je suis prêt à tout. Bonne nuit.

Je le taquine avec un clin d'œil :

– Nous verrons cela ! Bonne nuit !

Je tourne les talons pour traverser les rues avec un large sourire euphorique aux lèvres ; j'essaie de ne pas laisser ma joie éclater en rire, je ne veux pas qu'il l'entende ! Il doit penser que ça m'indiffère, or il me séduira davantage !

Une page s'est tournée pour qu'une autre s'entame ! Et j'en suis plus que satisfaite.

Snow peut rester au large.

CHAPITRE XIII

Je suis sortie me promener juste après ma matinale collation. Je redécouvre la ville. Le temple, la fontaine, les rues, … j'y passe toute la matinée, dès l'aurore jusqu'à midi.

Jamais je n'ai trouvé Vœla aussi belle. Moi qui pensais ne jamais plus la retrouver, je suis désormais consciente que cette île a tout pour être la plus jolie du continent. Les habitants sont souriants, épanouis et sereins, l'architecture gothique change chaque foyer en petit château, et cette ville en amont donne à toutes les fenêtres un aperçu sur la mer.

J'ai voulu escalader le temple jusqu'à ma tour pour tout contempler davantage, mais ses cloches ont sonné midi.

Je suis alors rentrée manger, et j'ai passé l'après-midi chez moi. J'ai joué avec Émilie, papoté de tout et de rien avec mère et chanté avec père.

Et après le souper, au crépuscule, je me suis rendue au Coin du Rêveur.

Le Coin du Rêveur est un endroit isolé, en bord de mer. Sur les rochers contre lesquels les vagues se cognent, il y a une surface plate, là où est planté un réverbère qui ne cesse de briller. Autrefois, Vincent Lorène venait ici pour se ressourcer, se reposer, ou trouver l'inspiration ; c'était le plus grand écrivain, poète et philosophe ayant jamais vécu à Vœla.

Le réverbère a été planté là pour célébrer ses cinq années de carrière.

Il a commencé à écrire à 17 ans, jusqu'à ce qu'il meurt à 65 ans. Son décès date d'il y a un demi-siècle.

J'ai toujours aimé lire ses œuvres, comme la plupart des Vœliens. Il m'a fait rêver maintes fois, et je viens souvent lire ses écrits ici-même. Il écrivait très souvent des histoires d'amour, et sa meilleure œuvre est celle qui raconte celle de deux âmes qui se retrouvent chaque vie pour s'unir, encore et encore. Mais ma préférée est celle d'un chasseur qui rencontre une nymphe dans la forêt, la Cachette, et ensemble, ils demandent à un magicien de la défaire d'une malédiction et de lui rendre forme humaine ; ils doivent alors résoudre des énigmes et relever maints défis, afin de prouver qu'ils sont déterminés à s'aimer.

Me voilà assise, adossée contre le réverbère. Pour une fois que je n'ai pas de livre sous les yeux, j'admire la paisible mer et l'horizon dépourvu de silhouette.

Je comprends pourquoi Vincent Lorène aimait se rendre ici pour rêvasser ou s'inspirer : cette vue n'évoque que l'évasion, ainsi que la réalisation de l'impossible.

La mer est si calme, ce soir ; elle me donne envie de monter à bord d'un navire pour la sillonner pendant des mois. Mais je ne veux pas que ce soit n'importe quel navire. Je ne veux pas que ce soit avec n'importe quel équipage. Je ne veux surtout pas que ce soit sous les ordres de n'importe quel capitaine... Je veux revivre ces semaines d'aventures avec eux, avec lui.

Je me souviens du baiser que j'ai partagé avec Jared. Je me relève. Il faut absolument que je tourne la page. Jared est là pour moi. Si Snow m'aimait vraiment, il aurait tout abandonné pour vivre avec moi, comme père l'a fait pour mère.

Oui, désormais, je vais l'oublier.

Sur le chemin du retour, à quelques maisons de la mienne, j'entends la vielle résonner. Je m'approche de mon chez moi en accélérant le pas, le cœur léger, heureuse de rentrer.

C'est tellement beau de retrouver cette paisible atmosphère.

À peine le pas de la porte franchi, j'annonce mon retour et débarque dans la cuisine pour aider mère à préparer le souper (ça me fait plaisir de travailler main dans la main avec elle). Je lui ai parlé de ma balade.

Une fois les plats prêts, mère m'a demandé d'aller chercher père. J'ai obtempéré, sauf qu'en arrivant dans le salon, je me sens incapable de l'interrompre dans sa transe musicale. Je m'approche de lui avec un large sourire attendri, et parviens à déchiffrer les paroles qu'il marmonne. Cette chanson, je la connais. Nous la chantions, sur la Vittoriosa . Alors, je me suis mise à chanter avec lui. Il continue avec moi sans lever la tête, comme s'il ne m'entendait pas, comme si je n'existais pas.

Quand la chanson touche à sa fin, il décide enfin de me regarder. Nous nous sourions, lui avec fierté, et moi avec

tendresse.

– Dis donc, Cassandra ! s'écrie mère sur un ton faussement autoritaire qui nous fait sursauter. Je t'ai dit d'avertir ton père que le souper est prêt, pas de divertir le feu de cheminée !

Père et moi nous échangeons un petit rire embarrassé, avant de rejoindre mère et Émilie à la cuisine.

– Je suis allée au Coin du Rêveur, en début de soirée, dis-je à père.

Il hoche la tête.

– Quel génie c'était, ce Vincent Lorène ! Il est mort en l'année de ma naissance, et ma mère m'en a toujours parlé. Je devrais écrire, moi aussi.

– Et que voudrais-tu écrire ? s'amuse mère.

– Oh, je peux écrire des tas de choses, comme des contes, des mémoires, des histoires d'aventures ou les preuves que j'ai la meilleure femme du monde.

J'éclate de rire et mère roule des yeux.

– Bah voyons ! Si chaque mari écrivait ce genre de livres,...

– Le mien serait le plus gros.

– Pourquoi ris-tu, Cassandra ? Tu en doutes ?

Je lève les mains au-dessus de mes épaules.

– Oh non, pas du tout !

– Elle ne me croit pas à la hauteur, me taquine père.

Je réponds à son jeu de provocation avec un sourire espiègle.

– Tout à fait.

– Oh ! (Il tape sur la table.) Quelle insolence !

Mère a ri, père l'a suivie, Émilie aussi, et moi, je garde mon drôle de sourire.

Après le souper, j'ai lu à ma sœur une histoire pour l'aider à s'assoupir, avant de chanter avec mon père et sa vielle devant la cheminée, tandis que mère réparait les socquettes qu'Émilie a déchirées (ma petite sœur aime les lui montrer toutes trouées, lui prouvant à quelle point c'est une sacrée petite canaille).

Ciel… qu'est-ce que je suis contente d'avoir retrouvé ce quotidien…

Cette nuit, je n'ai pas dormi dans mon lit : j'ai préféré trouver le sommeil avec Émilie dans mes bras.

Le lendemain, dans l'après-midi, j'ai retrouvé Léiné. Nous nous baladons sur la plage, tandis que le vent fait mousser les vagues, avant qu'elles n'atteignent le rivage.

– Je nage en pleine perplexité, Léiné, lui dis-je.

– Que t'arrive-t-il ?

– Snow persiste à demeurer dans ma tête… et dans mon cœur, je le crains. Pourtant, Jared et moi avons entamé une relation.

Elle me barre le passage, le visage illuminé par l'euphorie.

– Vraiment ?

Je hoche la tête.

– Eh bien ? Comment se fait-il que tu penses encore au pirate ?

– Je l'ignore… il a ce quelque chose… que personne n'a.

– Tu sais, s'il t'aime vraiment, il va finir par te retrouver.



– Oh, je ne l’espère pas ! J’ai Jared à présent, et c’est mieux ainsi. C’est plus simple.

– Si la vie est trop simple, elle n’est pas drôle.

Je la dévisage, déboussolée.

Jared et moi ne nous sommes plus revus depuis notre baiser. Son père est un commerçant et il voyage beaucoup – en ce moment, il enseigne son métier à son fils, cela justifie ses absences.

Mais sa présence me manque autant que celle de Snow. Je me suis mise avec lui pour combler cette absence, pas pour la subir deux fois plus.

Il faut que je retombe amoureuse de lui avec le temps, cependant, j'ignore si j'y arriverai. Certes, Jared a des choses que Snow n'a pas, comme son sens de la famille, l'ambition de noblement réussir dans la vie et le sens du devoir, mais ce que Snow détient me fait tourner la tête : sa manière de faire le pitre, son courage, sa culture, son rire, son sourire et ses compétences en combat, en survie, en pêche... sa soif d'aventures et d'odyssées, ses baisers et la chaleur de sa peau. Il me manque...

Le soir tombé, j’ai escaladé la plus haute tour du temple. Je ne vois pas les reflets blancs de la lune sur les vagues, pas même la mer elle-même. J’aurais tant voulu voir les étoiles. À Landis, elles brillaient comme si elles flottaient au-dessus de ma tête. Et le ciel bleu me manque aussi. Mais à Vœla, il n'y a que des nuages.

Je veux voyager à nouveau… si seulement Jared me prenait avec lui pour ses odyssées.

Cependant, ça ne ressemblerait pas à un voyage sur la Vittoriosa , avec Snow et son équipage…

CHAPITRE XIV

Deux mois sont passés.

Deux mois ont suivi mon retour. Je devrais m'être habituée à leur absence, mais… je n'y arrive pas : je vois Jared rarement, et quand il revient de ses voyages, nos retrouvailles n'ont jamais rien d'extraordinaire. Il se montre prétentieux et impassible.

Je demeure auprès de ma famille et de mes amis, à tel point qu'au final, je me suis habituée à son absence. De plus, il ne s'est jamais vraiment occupé de moi, au contraire : il s'attend à ce que je le choie ! J'ai l'impression qu'il se paie ma tête, et ça me met hors de moi ! Toutefois, moins il se montre, moins j'y pense ; c'est seulement lorsqu'il rentre de voyage que je me remémore toutes ses mauvaises manières... J'ai l'impression que sa présence m'empoisonne : quand il est là, il me prend tant la tête que je deviens désagréable envers mes proches, et je fais preuve de moins de patience. Il essaie de me rendre jalouse pour mieux me dociliser, il est teigneux et me prive de mon temps avec ma famille pour que j'agisse selon ses caprices. Il faudrait peut-être que je me sépare de lui, comme on me l'a déjà conseillé plusieurs fois.

Mais encore, un autre problème me traque : chaque crépuscule, je m'en vais au Coin du Rêveur, ou au sommet du temple : le soleil couchant, la mer lointaine et la douce brise me font un bien fou. Grâce à eux, je retrouve cette sensation de légèreté… mais un douloureux espoir m'habite, pendant ces moments : celui de revoir ce navire.

Ce soir, Jared revient de son voyage, après trois semaines d'absence.

Je l'ai attendu au port avec un regard noir.

L'apprenti commerçant débarque. Il est frais, triomphant et bronzé, comme s'il revenait avec quinze baleines.

En me voyant, il prend un air supérieur, avec ce sourire qui veut dire que sans lui, je ne serais rien.

Il va voir si je ne suis rien sans lui !

Ses mains se posent sur mes épaules et il veut m'embrasser, mais je l'écarte.

– Qu'y a-t-il ?! s'exclame-t-il, outré.

– Il y a que je ne te veux plus !

– Quoi ?! Pourquoi ?

– Ta personnalité m'a déçue !

– Ah bon ! Ma personnalité t'a déçue !

– Parfaitement !

– Mais moi, au moins, je n'ai tué personne !

– Quoi ?!

– Au moins, je ne suis pas un voleur !

– Laisse-le en dehors de ça !

– Oui, bien sûr, je le laisse en dehors de ça ! Mais toi, tu ne penses qu'à lui ! Avoue-le, tu l'aimes plus que moi !

– Il a pris soin de moi, il m'a fait voyager ! Eh bien, pourquoi ne me prends-tu jamais avec toi, lors de tes voyages ? J'aurais tant voulu voguer à tes côtés.

– Tu sais ce qu'on dit, une femme à bord d'un navire d'hommes, ça porte malheur !

Je soupire, exaspérée.

– J'ai sauvé un équipage d'une attaque de sirènes !

– Arrête tes sottises, voyons ! Les sirènes sont dans les contes !

J'ai envie de l'étrangler.

– Tu me traites de menteuse ?!

– Tu divagues, tout simplement ! Non mais des sirènes, Cassandra, quand même !

Je croise les bras, dépitée.

– Tu as raison : je préfère Snow à toi.

– Parfait ! De toute manière, tu ne mérites pas mieux qu'un vulgaire pirate !

Sur ces mots, il s'en va.

La nuit-même, le chagrin et le manque m'ont empêché de dormir.

Jared a eu raison sur un autre point : je pense tout le temps à Snow. Moi qui pensais pouvoir trouver de quoi combler son absence... me voilà condamnée à la subir éternellement.

J'ai assisté au crépuscule et à l'aurore.

Au petit matin, alors que le Soleil n'a pas encore fini d'escalader les pins, j'ai décidé de partir chasser, pendant que ma famille était encore dans les bras de Morphée. Ça m'aidera à me vider la tête. Ça me fera du bien. Ça me défoulera.

Je me suis munie d'une arbalète, et me suis enfoncée dans la forêt. Cependant, je ne me suis pas aventurée jusqu'au centre des bois : cet endroit est jugé comme trop dangereux, à cause de quelques légendes urbaines ; je n'y crois pas trop – voire pas du tout –, mais je préfère m'abstenir.

Je suis rentrée avec deux lapins et une dinde.

À mon retour, je retrouve mère assise à la table de la cuisine, avec un tendre sourire aux lèvres.

– Ton départ m'a réveillée.

Je me pince les lèvres, peinée.

Mince.

Je ne voulais pas interrompre son repos ; je soupire en baissant la tête.

– Je suis désolée.

– Ce n'est rien, dit-elle en se levant.

Elle me prend mes lapins et ma dinde et les pose sur son plan de travail.

– Belles prises. Le souper sera copieux, ce soir.

Je souris avec fierté (elle trouve toujours les bons mots pour me réconforter). Mais mère se tourne vers moi et semble préoccupée.

– Je sais que tu n'as pas dormi, cette nuit. Tu m'as l'air tourmentée, ces derniers temps… qu'est-ce qui ne va pas ?

Je me mets à pleurer, et ça m'agace : j'aurais pu retenir mes larmes ; mes mains cachent mon visage.

J'entends mère venir vers moi, et elle me me prend dans ses bras pour fortement m'étreindre.

– J'ai quitté Jared… et Snow me manque, mère…

– Je comprends. Tu es tombée de très haut, et tu te retrouves au fond du puits. Tu es déboussolée et tout te tombe dessus. C'est terrible, tout ce qui t'arrive.

Elle m'écarte et me regarde ; j'imagine mon visage rouge, mes yeux enfles et mes joues humides.

Je dois être pitoyable.

– Mais ce que tu vis est magnifique, car dans un proche avenir, tu te relèveras plus forte que jamais.

J'aime ces mots : ils me rassurent et me redonnent espoir.

Mère me reprend dans ses bras et m'embrasse la joue.

– Je te suggère de dormir, cet après-midi.

J'ai obtempéré : après le repas de midi, j'ai dormi jusqu'au crépuscule.

Assise sur mon lit, j'hésite à monter au sommet du temple. Je sais que la mer sera la même que d'habitude : vide.

Mais je dois avouer que la vue est imprenable, de là-haut. Ça m'apaisera certainement.

Bon, j'y vais.

J'embrasse ma famille et leur dis que je m'en vais accomplir mon rituel journalier, sous leurs sourires, avant de sortir. Je traverse quelques rues, réjouie : le ciel a déjà l'air magnifique ; il me tarde de voir ce que ça donne sur la mer et sur le reste de la ville !

Il me revient que la hauteur du temple avait pour habitude de m'impressionner ; quand je l'ai escaladé pour la première fois, à mes sept ans, c'est là que j'ai su qu'il ne touchait pas le ciel.

Ma robe ne me gêne pas. Je m'accroche aux fenêtres et aux tuiles, avant d'atteindre la plus haute tour.

J'allais me délecter du vaste paysage, mais au loin, il y a un navire amarré au port.

Je crispe les yeux.

Je dois certainement rêver.

Ça me semble pourtant si réel.

Mon cœur s'affole, je suis coupée de mon souffle, et mes mains agrippent ma robe.

J'ouvre les yeux : il est toujours là, ce navire.

C'est impossible.

Ou alors, c'est possible !

Je descends du temple en quelques sauts, avant de courir le long de la rue principale.

Il faut que j'en aie le cœur net.

J'accélère.

Sur le port, une silhouette descend du navire et rejoint la terre ferme.

Cette ombre a de longs cheveux, un manteau noir et de massives bottes.

Je sais à qui appartient cette silhouette.

J'y suis presque arrivée !

Il a le manteau ouvert sur son torse nu et un beau visage fin.

Je m'arrête à quelques pas de lui.

Ciel, je ne veux pas que ce soit une illusion.

Il est là.

Devant moi.

Je n'arrive pas à y croire.

Des larmes coulent et se perdent dans mon sourire. Ma gorge se serre et mon corps se fige. Mes lèvres miment des mots inaudibles : je veux lui dire à quel point il m'a manqué, à quel point je suis désolée, à quel point je l'aime, mais il lève sa main. Je m'immobilise.

– Non, Cassandra, murmure-t-il.

Il s'approche de moi et pose ses mains sur mes joues.

– Ne dis rien.

Ses lèvres embrassent les miennes.

En moi, tout explose comme mille feux d'artifices ! L'euphorie s'empare de moi, et je me jette dans ses bras.

Je l'embrasse avec vigueur, avec amour, avec joie, avec tout !

Je le veux pour moi, je ne veux plus qu'il parte ! Je ne veux pas qu'il reparte !

Il me dévisage avec un beau petit sourire d'émoi.

– Ta lettre m'a tant hanté…

Je reprends mon souffle, malgré les émotions qui me rendent folle.

– Si tu savais comme tu m'as manqué…, soupire-je.

– Autant que toi tu m'as manqué.

Je l'embrasse à nouveau.

Enfin !

Snow est de retour !

Je me sépare lentement de lui et garde nos visages proches l'un de l'autre.

– Où est l'équipage ?

– L'équipage ? me demande-t-il avec embarras.

J'entends des bavardages arriver sur le pont du navire et venir sur le port.

Puis, le silence.

Dans les bras de Snow, je regarde mes brutes préférées qui nous dévisagent, ahuries.

Ils rugissent soudainement de joie – ça m'a fait sursauter – et se ruent vers moi ; ils sont fous ! Ils m'arrachent de Snow et m'enlacent fortement à tour de rôle – mes pieds ne touchent même plus le sol. Des mains frottent mes cheveux et des braillées de gaillards me hurlent à quel point ils sont heureux de me revoir.

Moi, je ris à gorge déployée.

À peine leur euphorie atténuée, ils me demandent directement de les emmener à une bonne taverne.

J'obtempère avec plaisir.

Je me retrouve entourée de ceux que je pensais ne plus jamais revoir. Ils sont tous là, autour d'un verre, avec moi.

Ils me parlent de leurs voyages, de leurs plaisanteries et du vide que j'ai laissé sur le pont de la Vittoriosa .

Je ne pensais pas que j'allais autant leur manquer.

Là encore, et comme toujours quand je suis avec eux, je ris énormément, et agis comme l'aurait fait une fille au milieu de ses frères ou de ses cousins : je m'amuse, les taquine, les câline et suis leurs jeux de brutes et de blagueurs salaces.

Dans la soirée, j'ai dû les quitter pour souper avec ma famille. Beaucoup ont déjà bu avec excès ; certains se provoquent sans pour autant aller trop loin, sous le fou rire des autres.

Je suis partie en riant aux éclats : Baptiste – à qui j'ai beaucoup remis en question la virilité pour plaisanter – m'a crié devant tout le monde :

– Cassandra ! Eh, Cassandra ! Regarde comme je suis belle ! Cassandra !

J'ai eu de la peine à m'en aller.

Snow me raccompagne chez moi, sa main tenant la mienne.

Sur le pas de la porte, il se poste devant moi et esquisse un large sourire.

– Enfin je te revois…

– Je t'ai tant attendu, si tu savais… tous les soirs je surveillais l'horizon, à la recherche de ton navire.

Il pouffe de rire.

– Pourtant, j'ai essayé de t'oublier, lui dis-je.

– Moi aussi… mais je crois que nous ne sommes pas censés nous séparer.

Il me caresse la joue.

– Je t'aime, Cassandra.

Je fonds littéralement.

– Moi aussi je t'aime, Snow.

Ses lèvres se posent sur les miennes et nous nous embrassons longuement.

– Bonne soirée, sourit-il.

– À toi aussi.

Il me lance un dernier et beau sourire, avant de tourner les talons et s'éloigner lentement.

Chez moi, je poursuis cette soirée comme si de rien n'était. Mes parents se sont montrés curieux, face à ma subite joie de vivre : je leur ai expliqué que Léiné a su me remonter le moral.

Soulagés, ils m'ont souri, avant d'entamer un différent sujet de conversation.

Je ne sais pas s'ils sont prêts à savoir que l'équipage de la Vittoriosa est venu pour me retrouver. J'ai peur de les voir choqués ou en colère en me surprenant entre eux, ou dans les bras de Snow.

J'imagine que le mieux est de leur en parler dès que je me sentirai prête.

Cette nuit, l'euphorie m'empêche de dormir. Mes yeux sont autant accrochés au plafond que mon sourire est gravé sur mon visage.

Maintenant que Snow est revenu, j'ai davantage besoin de lui. Il y a tant de choses que je ne lui ai pas dites ou faites, et je l'ai amèrement regretté lors de notre séparation.

Le moment est venu de lui faire part de tout ça.

Je me lève en catimini (je sais que toute ma famille dort.) J'espère qu'Émilie ne se réveillera pas : je troque discrètement ma robe de chambre avec une entièrement faite en dentelle.

Jamais je n'ai osé l'endosser : elle montre l'intégralité de mon corps.

Je me couvre avec un manteau, avant de quitter la maison sur la pointe des pieds.

Heureusement, je n'ai réveillé personne.

La cité est vide.

Il n'y a pas même un chat noir.

Mon ombre traverse les rues jusqu'au port.

Arrivée au navire, j'entre dans les appartements et toque à la porte de la cabine du capitaine.

Le battant s'ouvre d'abord étroitement ; un œil plissé guigne et me découvre. Snow m'ouvre grandement.

Il est fatigué, et ça le rend attendrissant.

– Très chère, murmure-t-il.

– Bonsoir. Puis-je ?



Il se met sur le côté et m'invite élégamment à entrer. Je pénètre la pièce jusqu'au lit, et profite qu'il ait le dos tourné pour me débarrasser de mon manteau.

– Que me vaut une telle vis-

Il s'interrompt, quand il me voit presque nue.

Nos yeux brûlent de désir.

Sans dire un mot, Snow vient à moi, me saisit le visage et m'embrasse. Je sers son torse nu et chaud contre moi, alors qu'il me colle contre le mur le plus proche.

Je m'empare de son pantalon et le baisse, avant de l'asseoir sur le lit. Je suis à califourchon sur lui, et Snow est adossé contre la tête du lit.

Je sens ses mains saisir l'arrière du col de ma robe. Un geste brusque de sa part provoque un craquement : ses bras s'écartent, et je sens ma robe en dentelle se déchirer le long de mon dos.

Il me débarrasse de mon vêtement, et nous sommes tous les deux nus.

Je l'embrasse encore, jusqu'à ce que j'unisse nos corps.

Nos souffles se saccadent et je fais à Snow ce que j'ai tant rêvé de lui faire : l'amour.

Ses mains caressent mon corps, et je m'agrippe à ses épaules pour aller plus vite. Snow resserre son étreinte sur moi et mes soupirs se changent en gémissements de plaisir.

Nos lèvres s'embrassent encore et encore entre deux souffles. Mon capitaine agripe une poignée de mes cheveux, alors que son autre main demeure accrochée à ma taille.

Je bascule sur le côté et il se retrouve sur moi. Sa cadence augmente, mes gémissements deviennent des cris, et mes ongles se plantent dans son dos. Nous ne nous quittons pas des yeux. Je sens ses mains s'unir aux miennes et ses lèvres embrasser mon cou – il fait usage de sa langue !

C'est si bon !

– Oh, je t'aime ! lui lance-je.

Ses lèvres frôlent les miennes.

– Dis-le encore, souffle-t-il après un grognement de plaisir.

– Je t'aime !

Il va de plus en plus fort !

– Encore !

– JE T'AIME !!

Autour de nous, tout s'est mis à exploser. Nous sommes devenus fous.

Nos ébats ont continué pendant longtemps, jusqu'à ce que, essoufflés, humides de sueurs et ivres d'euphorie, nous nous allongeons côtes à côtes.

Ma tête est posée sur son bras, et je le regarde. Nous nous dévisageons, heureux et amoureux, et nous embrassons avec douceur.

La paume de sa main se pose délicatement sur ma joue, et il sourit davantage.

– Je t'aime, Cassandra, murmure-t-il.

– Je t'aime aussi, Snow. Plus que tu ne puisses l'imaginer.

Il me garde serrée dans ses bras, et je me suis rapidement endormie.

CHAPITRE XV

Ses épaules sont rondes et douces, comme celles d'une femme. Sur son dos s'étendent des cicatrices qui ressemblent à des veines qui ressortent au moindre effort. Ses muscles ne sont pas massifs : ils sont discrets et intimidants. Il a de longues jambes qui s'entrelacent aux miennes, et des pieds chauds et doux, contrairement à ses mains qui ont la peau dure et sèche.

Et son visage endormi ne m'évoque que la tendresse qui est rassurante à voir en un homme aussi dur, impitoyable, intrépide, autoritaire et sadique à ses temps perdus.

Il s'est retrouvé dans mes bras, comme si je le protégeais, et son nez souffle un air léger et rafraîchissant contre le creux de mon cou.

Mes lèvres déposent un tendre baiser sur la tempe de Snow, et il papillonne des yeux en se réveillant.

– Bonjour, très cher.

– Bonjour, ma douce, sourit-il.

Je le repousse délicatement et sors du lit.

– Que fais-tu ?

– Il faut que je retourne chez moi avant que ma famille ne se réveille. Ils ne savent pas que tu es là. Ni que je suis là.

Il me sourit davantage.

– Petite cachottière.

Je m’empare de mon manteau et reviens vers lui pour l’embrasser.

– Rejoins-moi à la fontaine, au centre de la cité, cet après-midi. Je veux te revoir, lui dis-je.

– Je serai là.

Et je m’en vais comme un voleur.

J'arrive chez moi, et ne trouve que le vide et le silence ; je soupire, rassurée : heureusement, personne ne s'est réveillé.

Dans ma chambre, j’enfile ma robe de nuit et m’allonge dans mon lit.

J'espère que je trouverai le sommeil sans peine.

***

C'est Émilie qui m'a fait réaliser que je suis parvenue à me rendormir en me réveillant pour prendre le petit-déjeuner (son ventre gargouillait, la pauvre !), et j'avoue que je n'en ai pas été peu fière.

J'ai passé la matinée avec ma famille, dans le meilleur des mondes, avant de partir cet après-midi pour, comme prévu, retrouver mes amis, à la fontaine. Nous sommes tous assis comme d’habitude, et nous bavardons.

Toutefois, un chahut nous interrompt.

En regardant au loin, je vois mon équipage arriver ; je souris : ces prochaines heures s'annoncent mouvementées.

Snow lance un mouvement du menton en ma direction ; les gars arrêtent de parler et tournent la tête vers moi. En me reconnaissant, ils braillent davantage et se ruent vers moi.

– Cassandra ! m’appellent-ils.

Ils arrivent en un éclair. On dirait un troupeau d'éléphants !

Ils m’enlacent et me taquinent, comme ils le font si souvent.



– Quelle joie de vous revoir, messieurs ! leur lance-je.

En me retournant, je vois les yeux écarquillés de mes amis ahuris me dévisager.

– Je vous présente l'équipage de la Vittoriosa .

Les forbans s'approchent de mes amis et se présentent avec élégance ou extravagance.

Seuls Baptiste, Mickaël, Kaméï, Naïd et Snow demeurent avec moi.

Baptiste me tapote l'épaule et Mickaël m'ébouriffe les cheveux.

– Ça fait plaisir, Cassandra ! s'écrie Kaméï.

Et Naïd ne fait qu'esquisser un léger sourire, sous le regard satisfait de Snow.

L'hilarité me gagne en remarquant que mes amis et l'équipage sont soudainement devenus complices. Ils sont tous nonchalamment installés sur la fontaine, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Les pirates ont mis mes amis à l'aise avec facilité : après tout le bien que j'ai dit d'eux, ces derniers se sont ouverts à eux. Ils discutent et rient aux éclats.

C'est peut-être la plus belle image que j'aie jamais vu.

Cela dit, je suis aussi soulagée que les forbans ne jouent pas les coureurs de jupons avec mes amies, et que celles-ci ne soient pas mal à l'aise avec eux. Au contraire, ils sont bras dessus bras dessous, souriants et enchantés de faire connaissance.

– Eh !

Nous nous retournons tous comme un seul homme vers cette voix. Jared arrive sur ses airs de malfrat, et ça me gêne.

– Le groupe s'est agrandi, on dirait… vous faites la fête sans moi ! Et avec ce navire au port, je devine que ce sont tes amis les pirates ! me crache-t-il.

– Que veux-tu ?

Jared se tourne vers Naïd ; le second le dépasse de deux têtes.

– Je veux que ces gredins s'en aillent.

L'homme-requin demeure impassible.

– La Vittoriosa ne s'en va que si son capitaine le décide, dit Snow.

– Je vois. Le fameux capitaine Snow Ravens. Paraît-il qu'il y a eu un semblant de romance entre lui et ma dulcinée.

– Je ne suis pas ta dulcinée ! lui aboie-je.

– Je ne t'ai pas adressé la parole. Où est-il ? J'ai quelques mots à lui dire.

Snow écarte les bras en levant le menton.

– Il est devant toi.

– Hm. Très bien.

Jared se met en position de combat.

– Si tu veux ce qui m'appartient, il va falloir me passer sur le corps.

– Ne sois pas ridicule, petit. (Ils ont le même âge.) Si tu ne peux combler une demoiselle, ce n'est pas moi le responsable. Je te suggère d'y travailler.

Les pirates s'esclaffent, et moi je me retiens de rire, tout comme mes amis (j'espère que ça ne se voit pas autant sur moi que sur eux.)

Jared lève les poings vers Snow. Celui-ci, décontracté, fait passer le bras de Jared par-dessus son épaule et le bloque, puis soulève son adversaire pour le jeter derrière lui.



Les pirates se moquent de Jared, ou feignent de la compassion à sa douleur.

Loin de vouloir abandonner, mon ancien amour recommence : il tente un coup dans le ventre, mais le capitaine saisit son poing, se poste sur le côté, et tord son bras ; Jared hurle de douleur.

Je grimace, tant j'ai mal pour lui.

Snow le relâche et le repousse avec son pied.

L’hilarité des pirates revient, et mes amis cèdent à la leur.

Jared se ressaisit après avoir titubé ; il court vers son ennemi en rugissant de rage et élance son pied vers la mâchoire de Snow.

J'appréhende ce qui va lui arriver.

Le capitaine saisit sa cheville et tourne sur lui-même ; il fait voltiger Jared autour de lui.

Nous éclatons tous de rire, sans exception.

Je vois le sourire de Snow, pendant qu’il tourne comme une toupille.

Peu à peu, il s’éloigne de la fontaine, non sans s’arrêter. Jared le supplie de cesser, quand Snow prévient mes amis :

– Écartez-vous, ça va gicler !

Mon équipe obtempère.

Snow accélère un coup, avant de lancer Jared comme on lance une assiette. Le pauvre atterrit dans le bassin de la fontaine, humide jusqu’à la moelle des os.

Il grimace de dégout et de colère. Snow s’avance vers lui en dégainant son épée, et la pointe sous sa gorge.

– Remercie la présence de Cassandra et des autres. Car sans eux, je t’aurais tué. Comment oses-tu affronter un pirate, hein ?! Viens seulement nous provoquer à nouveau, et je te montrerai quelle est ma vraie force.

Le capitaine range son épée et lance à Baptiste, le plus costaud, un signe de tête. Celui-ci acquiesce, avant de soulever Jared et le poser sur ses pieds.

– Maintenant, va, dit Snow.

En lui lançant un regard haineux, le perdant croise les bras et me toise.

– Petite catin, la dignité t’est étrangère !

– Va-t’en ! aboie le capitaine.

Il sort la moitié de son épée pour menace, et Jared s’en va, la queue entre les jambes.

Dès son départ, l’ambiance initiale s’est à nouveau installée… comme s’il n’était jamais venu.

En fin de journée, comme hier, j’ai quitté tout le monde pour retrouver ma famille, et Snow m'accompagne à nouveau.

Arrivés à ma porte, nous nous dévisageons un instant avec rêverie.

– J’ai adoré hier soir, me souffle-t-il.

– Moi aussi, c’était… vivifiant.

Snow pouffe de rire ; j'avoue, ce terme est étrange, mais je n'ai pas trouvé un meilleur mot (je me sens rougir.)

– Oui, vivifiant, conclut-il.

Je soupire, et nous gardons le silence en plongeant dans nos regards.

C’est si noir, dans ses yeux…

Peut-être cache-t-il des secrets qu’il me révèlera un jour… mais dans ce noir total, je me sens en sécurité, à l’écart de tout.



Lentement, il se penche vers moi. Je ferme les yeux et attends son baiser.

À côté de moi, la porte s’ouvre.

Snow et moi nous écartons l’un de l’autre en un bond. Nos six yeux s'ouvrent grand.

L’embarras me fait rougir, et je souris bêtement.

– Ah, bonsoir, mère !

Elle nous observe un à un.

– Bon… bonsoir…

– Bon, eh bien… je te présente euh… ne le reconnais-tu pas ? Bien sûr que non, tu ne l’as… jamais vu.

– Effectivement.

– Euh…

Snow se poste entre elle et moi.

– Bien le bonsoir, chère Madame Crows ! (Il fait une révérence, élégant comme un cygne qui étend ses ailes.) Permettez-moi de me présenter à vous. Je suis le capitaine Snow Ravens. Enchanté.

Il lui fait un baisemain, avant de lui sourire avec charme. Mère esquisse un rictus hésitant.

– Depuis quand êtes-vous là ?

Derrière elle, père arrive avec sa canne. Il ne boite presque plus – voire plus du tout –, et me regarde en souriant.

– Bonsoir, Cassandre.

– Bonsoir, père.

Et il toise Snow, aux aguets.

– Qui est ce jeune homme ?

– Je suis le capitaine Snow Ravens, Monsieur Crows, prononce-t-il en s’inclinant. Si je ne m'abuse, vous gagniez votre vie comme je le fais aujourd’hui. Malgré le fait que cela ne soit plus que du passé, vous et moi, nous sommes encore comme deux frères, sauf erreur.

– Très juste. Et il serait peu convenable de chasser un frère de ma demeure, n'est-ce pas ?

– Ma foi, je suis tout à fait d'accord avec vous.

– Entrez, je vous prie.

Mon cher et tendre obtempère et devient mon invité sous le regard incertain de ma mère ; je lui adresse donc un hochement de tête pour qu’elle me fasse confiance. (J'espère que cela a été efficace.)

Ça me fait tellement étrange de voir Snow dans ma maison, et siégeant à ma table.

Nous sommes tous assis autour de beaux petits plats.

Mais je déteste ce silence. Ça sent l'embarras et la gêne.

Personne ne mange – ou n'ose manger –, sauf Émilie et Snow.

Père se racle la gorge.

– Comment êtes-vous devenu un pirate ?

– Puis-je vous demander que nous nous tutoyions ? Entre frères, nous pouvons nous permettre un brin de familiarité, sourit Snow.

– Si c’est ce que tu souhaites, c’est d’accord.

– Mon père nous a abandonnés, ma mère et moi, quand j’étais enfant. Je devais être à peine plus jeune que votre



dernière fille. J'ai dû prendre soin d'elle seul, jusqu'à ce qu'elle ne meurt à mes dix-sept ans.

Comment Diable parvient-il à parler d'une douleur telle que celle-ci avec indifférence ?! Moi-même, j'ai le cœur brisé en écoutant ses dires.

– Et quand un orphelinat a voulu m'interner, j'ai pris la fuite. Je me suis perdu au milieu de l'océan, en pleine tempête, dans une chaloupe. Un navire m'a trouvé puis intégré, et ce navire s'est avéré être la Vittoriosa . Les années ont passé, et le capitaine, cette vieille peau de Leonard Pelliard, a trépassé, après m'avoir légué son gréement et son équipage. Après tout, j'ai été comme un fils, à ses yeux. Et il a été comme un père aux miens. Alors, je l'ai succédé.

– Mais n'as-tu jamais eu d'ambition ? demande mère.

Je la toise.

– Je n'avais qu'un seul désire : la liberté. Je ne voulais pas m'engager dans quoi que ce soit. Je ne voulais pas dépendre d'un vieillard qui me réduira en esclave avec, en prime, une pincée de petites pièces. Non, ce que j'ai voulu, je l'ai obtenu : la liberté de faire ce que je veux de ma vie.

– Donc ce que tu veux faire de ta vie, c'est piller, tuer et ravager.

– Je voyage, aussi. Je vais où je veux quand je veux, sans dépendre de personne.

– Mais tes matelots travaillent pour toi.

– Ils ont choisi ce destin-là, je ne peux leur en vouloir. Mais je les considère comme des frères, et je les traite en tant que tels, si cela peut vous rassurer.

– Et comment se fait-il que Cassandre soit tombée amoureuse de toi ? demande père.

– J'avoue que je me suis montré très rude, envers ta fille. Je lui ai fait nettoyer le pont plusieurs fois, j'ai laissé mes hommes se moquer d'elle, je l'ai enfermée dans la cale à deux reprises. Mais la première fois que nous avons mouillé dans une île, elle s'est échappée avec succès. Et je l'ai retrouvée par pur hasard, en danger. Je l'ai sauvée, mais j'ai été fort impressionné par son courage. J'ai alors fait preuve de clémence, et en faisant connaissance, eh bien… (Il me regarde du coin de l'œil, avant de sourire davantage.) Nous avons tous les deux succombé.

– As-tu pris soin d'elle, par la suite ?

– Je suis devenu son ange gardien.

– Il ne m'a plus quittée d'une semelle, ris-je.

Père plisse les yeux.

– Et pourquoi l'as-tu ramenée pour ensuite disparaître ?

– Parce que je ne me sentais pas digne de ta fille. Elle mérite bien mieux qu'un assassin ou un forban. Mais alors que je tentais de l'oublier, j'ai trouvé une lettre qu'elle a écrite pour moi… elle ne me l'a jamais adressée, mais elle l'avait laissée dans mes appartements. Ce mot a fini par me hanter. Je ne pouvais plus dormir une nuit de plus sans la revoir et lui adresser ma gratitude. Elle m'a... elle m'a donné envie de devenir un homme meilleur.

Plus de réponse.

Ses mots sont beaux. J'aimerais le prendre dans mes bras et l'embrasser.

Je regarde mes parents pour connaître leur opinion, et les vois muets et éberlués ; à mon avis, c'est bon signe.

– Votre fille a quelque chose de spécial qu'aucune autre ne possède, reprend mon capitaine. J'espère que vous me jugerez digne d'elle.

Père frappe du poing sur la table, faisant sursauter tout le monde.

– Toi, je t'adore !

Oh, joie !

– Ma foi, sourit mère, un jeune homme comme toi n'est pas facilement trouvable, même si tu es un pirate. J'en suis soulagée. Tu es ici chez toi.

Quel bonheur !

Émilie et moi sourions à nos parents.

Ciel, qu'est-ce que je les aime !

Après le souper, après de longues conversations, après maintes anecdotes, après plusieurs rires, Snow se lève et s'incline.

– Je me dois de vous remercier pour ce fabuleux repas et votre hospitalité. Mais il faut que je m'en aille. Mes hommes m'attendent.

– Reviens nous revoir quand tu veux ! ordonne père.

Émilie se lève et s'accroche à son manteau ; elle se met à jouer avec le vêtement.

– C'est joli, dit-elle.

Mon capitaine lui caresse tendrement la tête, avant de s'accroupir devant elle.

– Ton nom est Émilie, n'est-ce pas ?

– Oui !

– Je peux te dire un secret, très chère ?

Ma petite sœur hoche rapidement la tête, et il lui chuchote quelque chose dans l'oreille.

Mon cœur fond.

Elle rougit et sourit à belles dents.

– Ça te convient ?

Émilie acquiesce à nouveau avec euphorie. Snow se relève, et je l'accompagne vers la sortie.

– Félicitations, lui dis-je. Mes parents t'ont adopté.

– Te reverrai-je demain ?

– Assurément.

– Je frapperai à ta porte en début d'après-midi.

Il m'embrasse brièvement, avant de prendre la porte en lançant une dernière salutation à ma famille.

Le battant se referme, et mes parents se ruent vers moi.

– Tu as trouvé celui que je t'espérais ! s'écrie père. Un vrai bonhomme, celui-là !

– Il est humble, sincère et tendre ! Tu as vraiment trouvé celui qui te correspond, me sourit mère.

– Même si c'est un pirate ?

– Personne n'est entièrement mauvais.

Exactement !

C'est cette pensée-là qui m'a fait tomber amoureuse de Snow !

Je suis tellement folle de joie que je me jette dans leurs bras.

– Bravo Cassandre, me chuchote père.

– C'est formidable que vous ne vous soyez pas focalisés sur son statut de pirate… Merci.

Émilie attire mon attention.

Quand je regarde cette poupée aux grands yeux bleus, elle s'écrie, euphorique :

– Il m’a dit qu’il sait où on peut trouver des fées et qu’il m’en apportera une !

Je la serre dans mes bras et l’embrasse.

Jamais je n'aurais pu espérer avoir une famille meilleure que la mienne.

J’adore cette vie !

J’espère pouvoir vivre ainsi pour toujours, et qu’absolument rien ne changera !

CHAPITRE XVI

D'un pas serein, Snow et moi marchons entre les maisons de Vœla : je lui fais visiter mon île natale. Ses yeux vifs observent tout partout autour de lui, pendant que nous nous baladons tranquillement, en ce calme après-midi.

Notre promenade s'achève là où commence la forêt ; le crépuscule rosit les nuages.

La forêt de Vœla couvre plus de la moitié de l'île. Jamais nous n'avons osé couper beaucoup d'arbres, à cause d'une absurde légende urbaine.

Snow lève la tête vers le sommet des arbres, le sourire en coin.

– J'ai entendu parler de cette forêt.

Je roule des yeux.

– On aurait pu t'épargner ces sottises…

– Je suis friand des potins et des rumeurs… car par la suite, je cherche leur vérité.

– Tu dois souvent être déçu.

– J'en ressors souvent davantage cultivé.

Je le dévisage, abasourdie, et il me sourit.

– La forêt de Vœla… aussi connue sous le nom de la Cachette.

– Oui, c'est comme cela que nous l'appelons. Le bois est si dense qu'il est facile de s'y cacher.

– Ce n'est pas pour ça qu'on l'a baptisée ainsi.

Je soupire, exaspérée.

– Il n'y a pas de monstre caché en son cœur.

– Et pourquoi pas ? Nous avons admiré un demi-globe d'eau abritant des poissons, des fées et des animaux invraisemblables, et nous nous sommes confrontés à des sirènes et presque à un monstre marin. Ton incrédulité m'étonne.

– Quoi qu'il en soit, je ne veux pas m'aventurer là-dedans.

Snow éclate de rire, j'écarquille les yeux et fronce les sourcils : se moque-t-il de moi ?

– Tu vois ? Tu crois en ces « sottises » !

– Pas du tout ! C'est juste qu'il y fait très sombre, et c'est un lugubre endroit ! Le reste de Vœla ne peut-il pas te satisfaire ?

Il secoue la tête, et ça m'énerve.

– J'ai envie d'y aller. Après tout, peut-être que tu as raison. Il se pourrait que cette légende de monstre ne soit qu'une histoire qu'on raconte aux petits pour qu'ils demeurent sages.

Il tourne les talons et se dirige vers une ferme.

– Je vais chevaucher. Libre à toi de me suivre.

– Tu te perdras !

– Je ne me suis jamais perdu en mer, pourquoi devrais-je me perdre dans une forêt ?

Mon corps gigote sous l'hésitation : j'aimerais le suivre, mais ce bois me fait peur. Cependant, je l'aurai à mes côtés. Et je ne veux pas le laisser tout seul. Il visite une partie de mon île, il faut que je sois à ses côtés. Et qui sait ? Ce sera peut-être amusant (vu le pitre qu'il peut être.)

Je soupire et le rattrape au pas de course pour marcher à ses côtés, ma main dans la sienne. Il me sourit, et son sourire est si doux que je risque de fondre.

– Tu as changé d'avis ?

– Seuls les idiots ne changent jamais d'avis.

Il passe son bras autour de ma taille et me serre contre lui.

– Ah, je t'aime ! (Il m'embrasse sur la tempe.) Tu es la meilleure.

Je souris victorieusement.

Nous arrivons à une humble ferme, quand le paysan vient à nous.

– Bonjour, vous avez besoin de quelque chose ?

– Avez-vous des chevaux que nous pourrions vous emprunter, mon brave ? demande Snow.

Le fermier se montre subitement méfiant.

– Pourquoi voudriez-vous mes chevaux ?

– Pour se balader et revenir vous les rapporter.

Le vieillard bossu plisse les yeux. Je vais essayer de le convaincre :

– Je suis Cassandra Crows et ma maison se situe non loin du port, à quelques pas du temple. Beaucoup me connaissent dans les environs, donc en cas de problème, vous pourrez me chercher.

– Et comment être sûr que vous ne me mentez pas ?

– Regardez-moi… je n'ai pas l'étoffe d'une gredine.

Il m'observe de haut en bas et soupire.

– L'écurie est de l'autre côté. Suivez-moi.

Mon capitaine me dévisage, impressionné et euphorique (j'aime ce regard), et m'étreint davantage.

À l'écurie, le fermier nous montre ses nombreux chevaux.

– Servez-vous. Après tout, il m'en restera encore plus d'une quinzaine. Et à mon âge, je n'ai plus grand-chose à perdre.

Snow lui tapote le dos.

– Merci pour votre confiance, mon brave. (Il fouille dans sa poche et sort un petit sac qui cliquette.) Pour vous.

Je suis le pirate qui s'avance dans l'écurie.

Nous sortons, chacun sur son cheval.

Je regarde Snow : en chevauchant, il se tient droit et sourit un peu (on dirait un roi.)

À l'entrée de la Cachette, mon cheval s'arrête : j'hésite.

Mon capitaine se tourne vers moi.

– Avons-nous encore changé d'avis, Mademoiselle Crows ?

Je veux acquiescer, mais je dois me ressaisir : les légendes urbaines ne demeurent que rumeurs. Surtout, je ne veux pas me faire passer pour une couarde, si je sais que sa présence suffira pour me rassurer.

– Loin de là, Capitaine Ravens.

– Merveilleux !

Et nous nous enfonçons ensemble dans la forêt.



Plus nous avançons, moins le jour est percevable. Il y a autant de lumière qu'à minuit. Seuls les sabots de nos chevaux sont audibles. C'est le silence total.

J'ai l'impression d'être enfermée dans une boîte. Mes doigts caressent la crinière du cheval : je me rassure comme je peux.

Je sens que Snow me regarde continuellement ; je tourne les yeux vers lui, et le vois me dévisager avec préoccupation.

– Si tu veux, nous pouvons faire demi-tour.

Hors de question !

Je me suis forcée de l'accompagner, maintenant on y va ! Et après tout ce que j'ai affronté, ce n'est pas la forêt de ma propre île qui devrait me faire peur, malgré son aspect lugubre !

– Non, ne t'en fais pas. C'est juste que… il fait drôlement sombre.

– N'es-tu donc jamais venue dans ces bois ?

Je lève les yeux vers les arbres qui couvrent le ciel.

– Ils ne m'ont jamais invitée…

– Sois sereine. Quoi qu'il arrive, je suis là.

Le soulagement détend mon sourire crispé.

Nous explorons la Cachette depuis quelques minutes, et nous nous arrêtons brusquement : un lourd bourdonnement nous immobilise.

Mon corps se fige.

Ça ressemble à une respiration rauque et régulière ; on dirait l'écho d'un puissant ronflement.

Je sais de quoi il s'agit.

Mais je ne veux pas que ce soit réel.

– Tu parles d'une surprise ! chuchote Snow.

J'entends son cheval avancer en trottant.

– Non, Snow ! Reviens !

– Attends-moi ici, je veux le voir !

– Ne fais pas le sot !

Mais le ronflement continue de l'appâter.

– Je reviens !

– Non !

Il fait la sourde-oreille, et son cheval trotte encore vers le son.

Je ne veux pas rester là toute seule ; la présence de Snow me rassure, même si c'est un inconscient !

Je le suis à contrecœur.

Je suis vraiment la dernière des imbéciles !

Je l'entends ricaner :

– Tu n'es toujours pas devenue une idiote ?!

Très drôle !

Le ronflement devient de plus en plus lourd. J'ai l'impression que la terre tremble, sous mon cheval.



Je ne veux vraiment pas continuer, mais je ne veux pas rester toute seule ! Mon souffle se coupe et je sens l'angoisse serrer mon cœur d'une ferme poigne ; plus nous nous approchons, moins il m'est possible de respirer.

Snow et moi nous arrêtons : entre les arbres, il y a une immense ombre qui gonfle régulièrement, au rythme des ronflements.

– Snow, souffle-je. Allons-nous-en.

Il plisse les yeux.

– Qu’est-ce que c’est que cette créature…?

– Assez, Snow ! le supplie-je au désespoir. C’est une bêtise, ce que tu fais là ! Partons d’ici !

– Je ne pourrai dormir sans savoir à quoi ressemble cette chose.

La détresse me prend et les larmes me montent aux yeux : je ne veux pas savoir ce que c'est, moi ! Je veux rentrer chez moi, mais pas sans Snow !

Mon cheval trotte et barre la route du sien.

– Arrête ça, Snow ! Je t’aime et je ne veux pas que du mal ne nous arrive ! Sois consciencieux, bon sang ! Pourquoi cherches-tu tant à mourir ?!

Il m’observe, calme et serein.

– Si mon heure n’est pas encore arrivée, je ne mourrai pas.

– Ne dis pas ça ! Pas à moi !

Son regard change : je devine qu’il voit les larmes perler au bord de mes yeux.

– Je suis désolé, Cassandra. Je suis allé trop loin, tu as raison. Partons de cette cachette.

Je soupire longuement, soulagée.

Enfin il a compris que c'était une mauvaise idée !

Nos deux chevaux s’alignent, et nous revenons sur nos pas. Ma tête demeure baissée : qu'est-ce que j'ai eu peur ! J'ai cru que notre heure était arrivée.

Mais tout va bien, maintenant.

Nous rentrons.

Je lève la tête et aperçois une ombre que je n’ai pas remarquée en arrivant ; mon corps se fige soudainement : c'est une biche à moitié dévorée qui pourrit au pied d’un arbre ! Entre les bois, il y a des cadavres d’animaux qui n’ont la fourrure plus que sur leur tête et leurs pattes. Le reste n’est qu’os, chair rouge et boyaux !

Je me mets à crier ; j'ai tant crié que ma gorge me brûle !

Je n'aurais pas dû !

– Cassandra ! siffle Snow.

Je veux lui dire que je suis désolée, je veux lui montrer les carcasses d'animaux, mais je n'y arrive pas. À la place, je me fige complètement : il se passe quelque chose derrière nous.

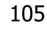
Les ronflements ont cessé, et il y a des mouvements qui écrasent la terre.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et vois l’immense ombre grandir, se redresser, se réveiller. Et deux yeux brillants me regardent.

Je n'arrive pas à bouger.

Un grognement fait trembler les arbres, une gueule s’ouvre grandement, et un rugissement assourdissant me balaie.

Nos chevaux se retournent vivement et éperonnent.



Je ne parviens pas à hurler. Mon souffle et ma voix restent coincés au fond de ma gorge serrée.

La lointaine sortie nous montrant la lumière nous fait accélérer. Notre échappatoire se rapproche, mais elle semble encore si distante.

Derrière nous, des pas faisant trembler le sol nous poursuivent. Cette créature fracasse le sol et court vers nous : j'entends son lourd souffle saccadé se rapprocher.

Des larmes coulent de mes yeux.

Je ne veux pas mourir ici ! Pas ainsi !

Le monstre souffle longuement, et une ardente chaleur me brûle le dos ; je pousse un cri de douleur et mes yeux s'écarquillent : la légende de la Cachette est un dragon ! Un dragon vivait sur mon île, en même temps que moi, depuis tout ce temps !

Je fais accélérer mon cheval, et enfin, je sors de cette forêt ! La lumière du crépuscule m'enveloppe chaudement, et l'air frais me réapprend à respirer.

Le dragon rugit, encore dans la forêt : il ne sort pas de sa Cachette, comme s'il craignait d'être vu par les Vœliens.

Mes larmes de désespoir deviennent des larmes de joie, et je souris à belles dents : je m'en suis sortie vivante !

– Oui ! crie-je sous l'euphorie. Oh, oui ! On a réussi !

Je me retourne pour voir Snow. Mais je ne le vois pas.

Où est-il passé ?

– Snow ?

Je le cherche encore en balayant les alentours du regard, mais je suis seule au monde.

– Snow !

J'observe la forêt : de la fumée s'en échappe. L'épouvante m'empoigne le cœur, et mon cheval éperonne de nouveau vers la Cachette.

– Snow !

Je m'approche de l'entrée de la forêt, et le dragon pousse un puissant rugissement qui fait cabrer mon cheval. Je tombe et l'animal s'enfuit.

Je me retrouve assise au milieu de l'herbe, seule, emprisonnée par le doute.

– Snow ?

Je l'appelle encore, de plus en plus fort, dans l'espoir d'entendre sa réponse.

Des mains se posent sur moi ; je me retourne vivement, les yeux écarquillés.

C'est un homme que je ne connais pas.

Il m'aide à me relever, mort d'inquiétude.

– Éloignez-vous de là ! Il s'est réveillé !

Je regarde encore la forêt, mais rien n'en sort.

– Snow ! hurle-je. Non !

J'explose en sanglots.

J'essaie de me défaire des mains qui me retirent, mais l'inconnu tient bon.

Je veux le retrouver !

Je veux le rejoindre !

Autour de moi, des voix s'approchent et se posent des questions. Elles viennent vers moi et m'étouffent.



– Elle a vu la bête !

– Vous avez vu la bête ?

– À quoi ressemble-t-elle ?

– Quel est ce monstre ?

– Comment avez-vous survécu ?

– Alors, elle existe vraiment ? Hein ?

– Dîtes quelque chose, bon sang !

Ensevelie par ces voix qui se mélangent autour de moi, j'attend que la mort m'enlève. Et j'espère qu'elle ne tardera pas.

Quelqu'un se fraie un chemin entre les voix, les interrompt et les écarte ; elle arrive vers moi.

– Allez-vous-en, laissez-la tranquille !

L’arrivante m’attrape, et je la reconnais à sa façon de me toucher et à son parfum : mère est venue me sauver.

– Cassandra ! Ma chérie !

Je lève la tête vers elle, le visage déformé par la tristesse et la douleur.

– Snow est mort ! Il est mort !

Elle me serre fermement dans ses bras et m’éloigne du groupe de curieux.

– Ma chérie…

– Maman !

Mon chagrin me menace de m’effondrer : je n’ai plus aucune force. Je ne pourrais marcher sans le soutien de ma mère.

Je suis anéantie, et je ne cesse de pleurer.

J’ai perdu Snow.

J’ai perdu mon capitaine…

CHAPITRE XVII

Trois semaines sont passées.

Je suis seule dans ma chambre plongée dans le noir. Recroquevillée sur moi-même, je pleure sur mes genoux.

Lors des heures suivant le décès de mon bien-aimé, les citadins sont venus à ma porte et à la fenêtre de ma chambre pour me poser des questions sur le dragon de la Cachette.

Dès lors, père a verrouillé la porte, et mère a fermé les volets de ma chambre.

J'ai perdu l'envie de vivre.

Mais je n'arrive pas à abandonner ma famille pour rejoindre Snow. Je refuse qu'ils vivent la souffrance que j'endure.

On m'a rarement vue hors de ma chambre, et on vient rarement me voir : je les chasse tous. Même Émilie. Ma petite sœur ne dort plus qu'avec mes parents.

Ma famille ne sort presque plus de la maison. Ils n'arrivent pas à me laisser seule. Peut-être est-ce pour être là lorsque je voudrai parler à nouveau, ou peut-être ont-ils peur que je ne mette fin à mes jours.

Toutefois, depuis trois semaines, je n'ai fait que pleurer.

Ils ont trouvé le corps brûlé de Snow ; le dragon n'avait pas faim, il a seulement voulu nous punir pour être entrés dans sa propriété. L'enterrement s'est déroulé le lendemain de sa mort. C'est la dernière fois que j'ai quitté la maison. Ce jour-là, l'équipage de la Vittoriosa ne m'a pas quittée d'une semelle. Naïd est venu vers moi, et m'a murmuré :

– Nous sommes autant anéantis que toi, Cassandra. Alors nous ne lèverons pas l'ancre avant que ton chagrin ne soit plus qu'un souvenir.

Je n'ai perçu aucune émotion sur le visage de l'homme-requin. Cependant, j'ai entendu sa souffrance dans sa voix grave.

Les autres pirates m'ont serrée dans leurs bras et ont tenté de sécher mes larmes, alors qu'ils retenaient les leurs. Robald, le cuistot qui est connu pour étinceler comme une torche et gigoter partout, ne bougeait plus ; il n'étincelait plus, il ressemblait à un feu mort dans la cendre.

Je les ai toujours vus vifs, heureux, sereins et optimistes, et ce jour-là, tout comme moi, ils étaient au plus bas. Même Émilie pleurait dans les bras de mère ; mes parents se sont montrés compatissants et compréhensifs, en me laissant pleurer au milieu des pirates.

Mes amis étaient présents, aussi. Ils regrettent la mort de mon capitaine, puisqu'en l'espace d'un après-midi, Snow était devenu leur idole. Seul Jared n'était pas venu.

À la fin de l'enterrement, Léiné m'a prise dans ses bras et s'est mise à pleurer ; j'ai sangloté avec elle pendant de longues minutes, avant de me résigner à m'enfermer chez moi.

Pendant les premiers jours de mon deuil, mère déposait trois repas par jour au pied de ma porte.

– Mange, ma chérie, je t'en prie, qu'elle me disait.

Mais je n'osais pas ouvrir la porte en leur présence. Alors, elle jetait le petit-déjeuner et le déjeuner, mais elle laissait le dîner toute la nuit : c'est le seul repas que je mangeais, puisque j'ouvrais la porte seulement quand ils s'étaient endormis. Depuis, elle ne me sert que le dîner, qui s'avère riche et copieux, mais je n'arrive jamais à le finir. Je laisse alors les restes là où mère me dépose ses plats : derrière ma porte que je verrouille toujours à double tours.

Des petits coups contre mes volets me font sursauter. Je lève subitement la tête et vois une silhouette derrière la fenêtre.

J'allais lui hurler mon amertume au visage, mais cette petite voix m'appelle :

– Cassandra ?



C’est Léiné. Ma meilleure amie.

Ma douce et tendre meilleure amie.

Mais je n’ai pas la force de lui répondre, ni l’envie de parler. Ma voix demeure coincée au fond de ma gorge.

– Cassandra, je sais que tu es là. Réponds-moi, je t’en prie.

Je secoue la tête, incapable de prononcer le moindre mot.

Elle soupire.

– Tout Vœla connaît ton chagrin. Alors l’on m’a murmuré une rumeur, celle d’une sorcière qui vit sur la colline. C'est la dernière, sur cette île. Il paraît qu’elle peut ressusciter les morts. (Léiné ricane tristement.) Foutaises, me diras-tu… mais au point où tu en es, ne veux-tu pas tenter une dernière chose ? Après tout, qu’as-tu à perdre…?

Elle sursaute quand j’ouvre brusquement les volets. Peu à peu, ses yeux s’embuent de larmes et elle secoue la tête.

– Oh, Cassandra… mais qu’es-tu devenue…?

Malgré les nuages gris couvrant éternellement le ciel, je suis éblouie par la lumière du jour.

– Je toquerai à la porte de la sorcière après le crépuscule, lui chuchote-je d'une voix cassée. (Je souris faiblement.) Merci, ma chère amie.

Je ferme les volets. Juste avant que ces battants de bois ne nous séparent, elle me recommande :

– Sois prudente, je t’en supplie.

Pendant ces trois semaines passées dans ma chambre, je ne me suis jamais regardée dans le miroir.

Je le fais, et je baisse les épaules, chagrinée par ma propre image : mes cheveux sont gras et emmêlés. Mes paupières tombent, le tour de mes yeux est violet. Ma peau est transparente. Et j'ai la peau sur les os. Et mon visage meurtri n’arrange rien.

D’un pas lourd, j'ouvre ma porte. Ma famille accourt rapidement vers moi et me dévisage, les yeux écarquillés ; c’est au tour de ma mère d’avoir les larmes aux yeux. Elle se cache le bas du visage, pendant que père, peiné, me serre dans ses bras. Je sens aussi les petits bras d’Émilie m’entourer la taille.

Cet enlacement me fait du bien.

Je me laisse fondre entre les bras de mon père, la tête enfouie au creux de son cou.

Mère nous rejoint et m'étreint. Je sens ses larmes humidifier ma robe de chambre.

Ça me fait de la peine de les attrister ainsi.

Mais ciel, ce geste d’amour me redonne vie.

L’heure du dîner a sonné, et j’ai dévoré mon plat sous le regard soulagé de mes parents. Maintenant qu'un nouvel espoir m'habite, je me suis enfin permise de manger : je n’ai pas laissé une miette – j’ai même léché l’assiette.

Durant toute la soirée, père m'a joué de la vielle, afin de m'apaiser, devant la cheminée, alors que je venais de sortir de mon bain ; le sourire aux lèvres, les yeux fermés et ma petite Émilie dans les bras, je me suis retrouvée dans le meilleur des mondes. Mère a même cuisiné un gâteau au chocolat que nous avons tous dégusté au salon.

Ils ne me disaient pas grand-chose, peut-être ne savaient-ils pas quoi me raconter. Mais le plus beau, c'est que ça ne les a pas empêchés de me montrer leur amour.

Cependant, dans la nuit, quand ma famille s’est endormie, je me suis faufilée en douce à l’extérieur.

J’ai longé la plage, jusqu’à monter une pente raide qui me mène vers le sommet de la colline.

Et puis, je la vois.

Perchée au bord du gouffre, la petite maison de bois envahie par les branches et les algues cache en elle une faible lumière. Certaines lianes accrochées à ses parois se balancent dans le vide au rythme du vent, au-dessus de la mer. De là, j’entends son bois toquer ; ce son me rappelle la Vittoriosa et accroît ma détermination.



J’arrive devant cette porte abîmée et moisie. Cette apparence vieille et abandonnée me fait froid dans le dos : j’ai peur que cette sorcière soit aussi laide que la femme du Diable.

Mais je ne dois pas abandonner.

Je dois le faire pour Snow.

Mon poing se lève alors avec hésitation, et mon corps se fige toujours davantage.

Mais avant que je ne frappe, le battant s’ouvre vivement. Un cri de sursaut jaillit de ma gorge et je bondis en arrière.

La vieille dame me regarde de haut, et semble déconcertée par ma réaction.

Elle n’est pas du tout comme je l’ai imaginée : je m’attendais à une naine bossue au visage déformé et à l’œil de verre, mais elle est grande, mince, à peine ridée et semble se tenir fièrement, comme si elle était l’espoir de ce monde.

En attendant, elle est mon espoir.

– Qui es-tu ? me demande-t-elle froidement.

– Cassandra Crows, souffle-je.

– Et que veux-tu ?

– Je… j’ai perdu l’homme que j’aimais… et…

– Tu veux le ramener à la vie ?

Je hoche vivement la tête. Elle a tout compris, c'est incroyable ! Elle en est donc vraiment capable !

La dame lève les yeux, l’air de réfléchir, avant de baisser la tête vers moi.

– J’aimerais te dire non et te claquer la porte au nez. Mais comme tu m’as l’air fatiguée et désespérée, je veux bien faire une exception. (Elle désigne son intérieur.) Entre.

J’obtempère sans hésiter.

Chez elle, c’est pauvre et vieux. Elle a presque le nécessaire, mais il semble que son mobilier est vieux de quelques siècles.

Au milieu du salon, il y a une petite table ronde avec deux chaises ; elle m’en désigne une.

– Je t’en prie.

Je m’installe, quand elle s’absente.

– Attend-moi un instant.

Son manque de présence me laisse le temps de me demander si ce que je fais est bon. Cet endroit qui m’est point familier me déboussole et j’hésite si je dois rester, ou partir par prudence. Peut-être que j’ai pris la bonne décision d’essayer de ramener Snow. Et je n’ai rien dit à mes parents, parce que je sais qu’ils m’auraient interdit d’y aller.

Justement, c’est cette pensée qui me fait douter. S'il me l'auraient interdit, ce serait pour une raison. Peut-être que c'est dangereux, mais quoi qu'il en soit, je suis prête à courir n'importe quel risque pour Snow. Et de toute manière, il n'est plus possible de revenir en arrière.

La réalité me rattrape subitement, quand la sorcière pose devant moi un bocal contenant deux papillons noirs. Ils volent dans tous les sens, ignorant où ils sont, et désireux de sortir de cet étroit espace. Je fronce les sourcils, déconcertée.

– Des papillons ?

Le visage de la sorcière se fait tout proche du mien, à tel point que nos nez se frôlent (et c'est quelque peu gênant.)

– Symboles de renaissance. Deux, pour deux chances. Si tu veux ramener le corps, libère un papillon là où il repose : il reviendra à la prochaine pleine lune, à minuit. Mais si tu veux retrouver l’esprit, libère un papillon en te



souvenant de lui et il reviendra peut-être.

Je fronce à nouveau les sourcils et retiens un rire ironique.

– Mais… que ferai-je de son esprit ? J’ai autant besoin de son esprit que de son corps !

– Cela est à toi de voir. Tu as deux chances pour trouver la réponse.

J'ignore où elle veut en venir, dans son histoire. La vieillesse et la solitude n'ont pas dû lui laisser les idées claires. J'ai compris comment faire pour retrouver son corps, donc à mon avis, son histoire d'esprit s'avère inutile.

Je souris, plus que reconnaissante.

– Merci infiniment ! Si vous saviez à quel point vous me rendez heureuse.

– Tu ne me remercieras que quand tu auras ce que tu es venue chercher ici.

– Combien vous dois-je ?

– Je n’ai pas besoin d’argent. Mais mes papillons se reproduisent vite et ils envahissent ma maison. Alors tu peux en parler à ton village, si tu veux vraiment me remercier. Parle de mes papillons et de leur pouvoir. Dis-leur que Shéïkalé les offre en échange d’aucune pièce.

Je hoche la tête en serrant le bocal aux papillons contre moi.

– Je le ferai. Promis.

– Va, maintenant. Vite, avant que je ne change d’avis.

Sans attendre, je me lève et passe par la porte. Shéïkalé ne m’a pas raccompagnée, elle sait que ce n'est pas nécessaire, vu la petite taille de sa maison.

Je dévale la colline le cœur léger et empli de joie. En moi, tout explose comme des feux d’artifice.

Dès le lendemain, j’en ai parlé à mes amis, et ils ont fait passer le message. Ça a été rapide, et les incrédules ont été minoritaires.

La rumeur s'est tant propagée qu'elle a fini par atteindre les oreilles de mes parents. Plus que dubitatifs, ils m’ont demandé des preuves. Alors je suis allée au cimetière avec eux, et ai relâché un seul papillon sur la tombe de Snow. L’insecte s’est évaporé et s’est infiltré dans la terre.

Je leur ai alors proposé de ramener tante Valopée (une fièvre l’a tuée bien trop tôt et père en a tant souffert) mais il n’a pas été d’accord : il m’a dit que premièrement, il ne croyait pas en ces « balivernes », et que deuxièmement, si le ciel a tant voulu la reprendre, nous devons accepter ce destin.

Mais moi, je ne pourrai jamais accepter le départ de Snow. Voilà pourquoi je suis là.

Voilà pourquoi j’ai amené un nouveau rêve à Vœla.

Sept nuits plus tard, nous sommes tous là, à minuit, au cimetière, attendant le retour de nos bien-aimés. Tout le monde a, visiblement, usé de leurs deux papillons. Moi, j’ai toujours mon petit dernier.

La pleine lune brille au-dessus des nuages, et tout le monde parle avec réjouissance de leurs retrouvailles avec leurs proches disparus. Je souris, plus que ravie de leur avoir donné cet espoir.

On a apporté des lanternes, de belles lanternes, et de jolies guirlandes pour les accueillir à nouveau parmi nous.

Moi, je suis venue seule : mes parents incrédules ont trouvé mieux à faire que d'attendre l'inexistant. Ce n'est pas grave, ils reverront Snow quand je rentrerai à ses bras. Et s'ils veulent rater un tel événement, si tel est leur souhait, c'est tant pis pour eux.

Minuit sonne.

Les cœurs présents ont cessé de battre tandis que, j'en suis sûre, ceux des citoyens vivant sous terre reprennent leur travail, après leur long repos.

Nous sommes tous immobiles, à fixer nos tombes, espérant revoir nos défunts proches.

L'impatience me gagne : je sers mes mains contre ma poitrine et mes jambes tressautent.



Mais ils prennent leur temps.

Ils prennent beaucoup de temps…

Je sens des regards douteux se tourner vers moi. J'espère que ça va marcher. Ça doit marcher ! De quoi aurai-je l'air si tout ceci n'était qu'un vulgaire canular ? Je vais crouler sous les insultes. Ça ne va pas tarder, je le sens. Je vais être la risée de Vœla.

Mais je soupire, soulagée : la terre se met à remuer.

– Partie 3 –

L’invasio n

CHAPITRE XVIII

Ça y est… ils reviennent.

Mes yeux s'écarquillent toujours davantage, tout comme ma mâchoire se pend : je ne pensais pas une telle chose possible...

Des mains écartent péniblement la terre ; mais elles ont la peau sur les os.

Mon corps se crispe : ils se dévoilent en même temps qu'ils se déterrent. Je suis incapable de bouger, ou de respirer.

Mais l'état des ressuscités me chagrine : rien ne s'est amélioré, ils ne sont pas comme nous autres. Ils sont complètement maigres, épuisés, faibles et déboussolés. Ils ont l'air à moitié conscients, et… leur apparence est tant effrayante que personne n'ose enlacer, embrasser, voire approcher les revenus.

Ils n'ont absolument aucune guérison.

Leur chair est pourrie, leurs blessures saignent à nouveau,… finalement, les Vœliens se sentent coupables, moi comprise : nous avons fait revenir ceux qui ne méritaient plus que du repos.

Mais je pense que maintenant que nous avons l'occasion de les chérir à nouveau, nous devrions en profiter.

À cette pensée, j'entends certains appeler leurs proches, mais les concernés réagissent à peine : ils titubent et gémissent péniblement, comme s'ils essayaient vainement de nous dire quelque chose.

Puis, une jeune fille de mon âge fait le premier pas : elle accourt vers un revenu plus ou moins âgé.

– Père ! Père ! C'est moi, père ! Te souviens-tu de moi ?

J'entends dans sa voix tremblante une inondation d'émotions positives.

Un homme – qui a l'air inspiré par l'initiative de la jeune fille – rejoint à son tour une ressuscitée presque dépourvue de chair et de cheveux, et à la robe en lambeaux.

– Grand-mère… tu m'as tant manqué…

Au milieu de cette foule de revenus, je remarque une ombre qui ne bouge pas.

Et je l'ai tout de suite reconnue.

C'est lui.

Ciel, c'est lui ! Mon cœur se met à battre la chamade, et beaucoup d'émotions me coupent le souffle. Je veux l'appeler, mais le son étrange d'un éternuement m'interrompt : la vieille dame crache au visage de son petit-fils, et le liquide sur son visage se met à fumer, comme s'il lui brûlait la peau ; il se met à hurler et à agoniser, jusqu'à ce qu'il se tourne vers nous.

Tout autour de moi s'est arrêté.

Il semble aussi inconscient que les revenus. Sa chair se décompose et son corps ne se tient plus droit. Et il s'approche de nous en titubant et en gémissant comme les revenus.

Mes yeux s'écarquillent sous l'épouvante et je recule : je refuse qu'il m'arrive la même chose !

Quelle horreur !

La fille qui pensait avoir retrouvé son père se fait dévorer le visage par celui-ci ! Elle n'a crié que très peu, avant de se faire briser l'échine !

La terreur me saisit de plein fouet.

Il faut que je fuie !

Je me suis mise à courir, comme tout le monde autour de moi ; et d'horribles rugissements me font croire qu'ils nous poursuivent... et qu'ils courent vite !

Je me noies au milieu des hurlements des hommes, des femmes et des enfants ; nous prenons nos jambes à notre

cou, et nous sommes comme un raz-de-marée qui se déferle sur la ville.

Je suis incapable de crier.

Il y a tant de gens que je peine à reconnaître les rues.

Quelques adolescents grimpent sur les toits et fuient ; ils sautent de toits en toits, mais certains d'entre eux ne sautent pas assez loin : ils s'écrasent au milieu du torrent déchainé et se font piétiner. Ceux-là, je ne les vois plus se relever.

Les revenants nous pourchassent d'une rapidité affolante, parvenant même à atteindre beaucoup de gens pour les contaminer ou pour les dévorer.

Pendant que mes pieds me propulsent vers l'avant, je me demande ce qui m'a pris d'avoir fait une telle erreur. Tout cela est de ma faute.

Mais je dois me ressaisir : je reconnais ma maison. Je me fais alors bousculer en me frayant un chemin vers ma porte. J'ai maintes fois failli m'écrouler. Il ne faut pas que je m'écroule, ou je mourrai piétinée (même si c'est la mort la plus clémente, en ce moment.)

J'atteins enfin mon chez moi, et ouvre la porte si fortement que j'ai risqué de l'arracher du mur. Je me retrouve nez à nez avec mes parents, et mère me prend dans ses bras.

– Cassandra ! On a failli venir te chercher !

– Par tous les diables, que se passe-t-il ?! demande père.

– Vite ! Dans la cave ! leur souffle-je.

– Quoi ? Quoi ! s'écrie ma mère.

Je halète, tentant péniblement de reprendre mon souffle, pendant que la panique qui balaie les rues se fait entendre autour de nos murs.

– Il se passe quelque chose d'horrible !

Mère m'attrape par les épaules, morte d'inquiétude.

– Qu'y a-t-il ?

– Ils sont revenus pour nous emmener en Enfer, avec eux !

Elle s'immobilise, horrifiée, et père part ouvrir la trappe de la cave, en marchant avec sa canne.

– Va vite réveiller ta sœur. Chérie. Dans l'armoire. Mon fusil.

Je hoche la tête, et mère court chercher l'arme.

Émilie se lève en un bond, quand je l'ai réveillée en lui sommant de me suivre. Sa confusion me fait de la peine : elle semble si déboussolée, elle ne comprend pas ce qu'il se passe, mais malgré cela, elle obtempère.

Nous nous réfugions dans la cave, dont la trappe est habituellement cachée sous le tapis du salon. Et nous nous retrouvons dans le noir total.

Les hurlements audibles me crispent le corps. J'arrache l'arme des mains de mon père, et attend juste en-dessous de la trappe.

– Que fais-tu ?

– J'attends nos invités.

Notre porte se fait soudainement défoncer ; l'horreur me coupe le souffle quand je reconnais les rugissements d'un revenant. Il semble seul, mais aussi fort que trois hommes. Il saccage tout dans notre demeure : il détruit les meubles, balance les vases et lance des objets dans tous les sens.

Même s'il est seul, et même si j'ai une arme entre les mains, je prie pour qu'il ne nous trouve pas. Mais au lieu de l'éloigner, mes prières n'ont fait que l'attirer : je l'entends approcher en titubant violemment et en martelant le sol ; je sers mon emprise sur le fusil et pince mes lèvres.



La trappe s'ouvre, voire s'envole. Et au-dessus de ma tête, la laideur incarnée nous découvre et me dégoute tant que je tire en criant de sursauts. La puissance du coup est telle que j'ai reculé d'un pas et que la tête du mort-vivant a explosé.

Émilie se met à pleurer.

Mère s'occupe d'elle et père me tourne vers lui. Son visage est brisé par la colère.

– Qu'as-tu fait, Cassandra !? (Il me secoue violemment.) Qu'as-tu fait ?!

Les larmes me montent aux yeux, tant j'ai honte de moi.

– Je voulais le retrouver…

– Eh bien tu as réussi ton coup ! Tu as voulu le retrouver, eh bien maintenant, il veut retourner en Enfer avec toi sous le bras ! (Il baisse la voix :) Alors écoute-moi bien : tu vas m'éradiquer toutes ces coprolithes, tu m'entends ? Si tu ne veux pas que ton idée te détruise, c'est à toi de détruire ton idée.

– Je te le promets, père.

– Oui, t'as intérêt à la tenir, ta promesse ! Mais pour l'instant, nous devons disparaître.

Nous sommes sortis de la maison en courant. Cette escapade m'évoque celle datant de la nuit où Snow m'a enlevée. Ce qui me bouleverse, c'est que je ne savais pas que cet enlèvement allait prendre une telle tournure.

Mère aide père, alors qu'Émilie est attachée à mon dos à l'aide d'un foulard. Car mes mains tiennent le fusil.

Les gens courent vers le palais. J'entends des hurlements d'agonie et des rugissements éraillés. Émilie pleure dans mes oreilles, et je tire sur tous les revenants qui croisent mon chemin. Mes jambes supportent mon poids et celui de ma sœur, pendant que je tourne en rond pour protéger ma famille ; le canon de mon arme pointe partout où mes yeux regardent. Les balles que je tire explosent des têtes de revenants, ou les transpercent. Il faut que je vise les têtes, parce qu'ils sont difficiles à tuer. La Mort les a déjà pris une fois. Et apparemment, ils ne veulent pas se faire prendre une deuxième fois…

Tout autour de nous, il pleut des flèches enflammées tirées du sommet du palais.

Ma famille et moi courons au milieu d'un chaos que personne n'aurait osé s'imaginer.

Quand par chance nous atteignons enfin l'intérieur du château, nous reculons, afin de demeurer le plus loin possible du danger. Le hall se remplit toujours davantage.

– Nous n'avons plus de munitions ! s'écrie une voix.

– Fermons le pont levis ! ordonne une autre.

L'horreur me déchire le cœur, quand je réalise qu'il reste encore les trois quarts de Vœla, là-dehors. Mais le pont se soulève, au grand désespoir de la foule. Beaucoup s'y accrochent, des chanceux tombent à l'intérieur, mais certains font une mauvaise chute et meurent sur le coup ; d'autres tentent de grimper le pont pour passer de l'autre côté ; là encore, certains réussissent et d'autres se font broyer entre le pont et le mur. J'entends des gens frapper le pont, là-dehors, et qui, de leurs voix désespérées, supplient de les laisser entrer : il y a des femmes qui ont des enfants et des gens qui ont une famille qui les attend à l'intérieur ; les plus durs à entendre sont les enfants qui appellent leurs parents. Beaucoup de sauvés se collent contre le pont et hurlent en pleurant. Ils somment aux gardes d'abaisser le pont pour laisser leurs êtres chers entrer, d'autres demandent pardon à ceux qu'ils n'ont pas pu sauver.

Les gardes peinent à écarter tout ce monde, mais quand ils y parviennent, les portes se verrouillent et une barricade est montée, assurant que nous restions hors de danger.

Les voix de dehors ne sont plus audibles. Il n'y a plus que celles des rescapés qui pleurent, qui gémissent, qui souffrent, qui culpabilisent et qui s'enragent.

Recroquevillées sur nous-mêmes, ma famille et moi attendons que ce cauchemar se termine. Je sers ma petite sœur dans mes bras et baisse la tête en crispant les yeux.

Des heures passent, avant que le calme ne revienne. Le monde se ressaisit, réalise sa chance d'être en vie, déprime en silence, ou attend la suite des événements.

Je sursaute : plusieurs mains me soulèvent et m'arrachent de ma sœur, sous son cri et sous les yeux horrifiés de mes parents. J'ai l'impression de m'être à peine réveillée : ma seule réaction est de dévisager ma famille de laquelle on m'éloigne ; je ne sais pas du tout ce qui se passe.



Tout le monde me regarde.

Un cercle se forme au milieu de la foule, et on me jette en son centre.

– Voici la responsable ! s'écrie une voix.

Ils me mettent à genoux, et je suis à leur merci. Je comprends leur geste. C'est moi qui ai fait circuler la rumeur de la sorcière. Alors, je me laisse faire. Cependant, mon cœur bat sous la peur de trépasser.

Mes parents et ma sœur se font retenir, alors qu'ils se débattent en sommant mes accusateurs de me relâcher et de ne pas me faire de mal.

– C'est Cassandra Crows qui nous a fait avaler cette bêtise ! Regardez le résultat ! Elle nous a aveuglés !

– Non ! s'écrie une voix au milieu de la foule.

Quand je vois qui entre dans le cercle, mes yeux s'embuent de larmes, tant je suis heureuse de la revoir saine et sauve…

Léiné se poste entre moi et mes ravisseurs.

– C'est moi qui lui en ai parlé. Et citez-moi une seule personne qui ignorait que la sorcière a des dons soi-disant miraculeux !

Personne ne répond.

Mon cœur fond sous le soulagement.

Puis, une autre personne entre dans le cercle, suivi de plusieurs hommes.

L'équipage de la Vittoriosa se dresse derrière Léiné, le regard menaçant.

– Relâchez-la, murmure Naïd.

– Sinon quoi ? aboie un de ceux qui me retiennent.

– Sinon vous finirez aux fers !

Toutes les têtes se tournent vers celui qui vient de répondre, au sommet des escaliers.

Mes yeux s'écarquillent et ma mâchoire se laisse tomber : c'est la première fois de ma vie que je vois le gouverneur (je ne l'ai vu qu'en sculpture ou en tableau.)

Jumon Lemastre descend les escaliers.

Coiffé d'une imposante perruque grise, il est plutôt enrobé, grand et vêtu avec autant d'élégance qu'extravagance.

Son allure victorieuse et dominante m'impressionne. Rien que sa présence me délivre de mes accusateurs.

Jumon s'approche de moi. Je suis tellement honorée de le voir devant moi, de savoir qu'il me regarde et qu'il veut s'adresser à moi.

– Relève-toi, jeune fille. Et rejoins ta famille.

Dans la salle, c'est le silence complet ; la voix claire du gouverneur résonne dans tout le hall, voire dans tout le palais.

J'obtempère : j'accours retrouver les miens pour serrer ma sœur dans mes bras et embrasser mes parents.

– Notre île se fait envahir par des revenants. Et notre armée est insuffisante. Nous aurons alors besoin de volontaires à entraîner, afin d'acquérir des renforts.

Sans hésiter, je lève la main.

– Je me porte volontaire ! C'est moi qui ai communiqué la rumeur !

En regardant par-dessus mon épaule, je vois l'épouvante immobiliser ma famille.

– Je vous ai fait la promesse d'éradiquer toutes ces coprolithes. J'honorerai ma parole.



– Si elle y va, j'y vais aussi, s'écrie Léiné.

– Non ! lui hurle-je.

Sa mère la serre contre elle et semble tenter de la raisonner, mais ma meilleure amie se défait d'elle.

– Ma décision est irrévocable !

D'autres se désignent, dont le reste de ma bande d'amis et les pirates… ce qui m'horrifie.

Ils n'ont pas à mourir à cause de moi !

Je ne les veux pas à mes côtés ! Je dois payer pour mes erreurs, ils n'ont pas à payer avec moi !

– Mon armée se chargera donc de votre formation. Nous avons assez de vivres pour plusieurs semaines, annonce Jumon. Je vous suggère alors de ne pas perdre de temps.

Et il s'en va.

Dès son absence, la salle se remplit de voix scandalisées. Entre elles, il y a la mienne.

Je rejoins tous mes amis et les gronde :

– Vous êtes tous devenus fous ! Pourquoi me rejoindre ?!

– Tu n'y arriveras pas seule, avoue Kaméï, le garçon de vigie.

– Snow est revenu sous forme d'abomination, murmure sombrement Naïd. Nous devons le sauver.

– Il marche entre ces monstres ! Pourras-tu l'abattre avec ta propre arme ?! m'interroge Robald.

– Si son âme pouvait parler, il nous demanderait de le faire, dit Baptiste. De plus, nous allons t'aider à sauver ton île.

– Ouais, ajoute Logrim. C'est notre cité, plus la leur ! Je veux protéger mon chez moi.

– Nous sommes tous avec toi, me sourit Léiné.

Beldin dépose sur mon épaule une main rassurante et Maurianne me dévisage, prête à relever le défi.

– Si on retrouve ce Snow…

Tout le monde se tourne vers Jared.

– Laissez-le-moi.

À contrecœur et avec amertume, nous hochons la tête.

Mickaël, Baptiste, et tous les autres pirates semblent plus que déterminés. Et je suis sûre que Nicolin nous aurait rejoints sans hésiter.

Leur soutient me bouleverse au plus profond de mon être. J'aimerais les enlacer et les embrasser. Ce sont de véritables amis, les meilleurs des alliés.

Désormais, avec eux, je me sens plus forte que jamais. En moi s'éveille la persuasion que nous allons sauver Vœla.

Un soldat vient à nous, droit et solennel.

– Allons nous entraîner dans la salle de bal.

Nous le suivons.

Le plafond et les murs de la salle sont couverts de peintures et d'ornements dorés. Nos pas résonnent dans la salle. C'est magnifique, grand et majestueux, mais je n'ai pas le temps de lui accorder ma concentration. Un autre soldat nous attend au centre de la salle avec, à ses pieds, un massif coffre grand ouvert.

Et de magnifiques jouets nous font sourire.



CHAPITRE XIX

J’ai de la peine à croire que nous ayons vécu deux mois dans le palais, serrés les uns contre les autres. Nous aurions même pu continuer ce mode de vie indéfiniment, mais les ravitaillements et les vivres s’amoindrissent, et il faudra bien que nous mettions un terme au chaos qui habite Vœla un jour.

Pendant ce séjour, les volontaires et moi nous sommes entraînés à tirer, combattre, courir et assassiner. Notre agilité et vivacité ont augmenté. Nos réflexes se sont améliorés.

Entraînés par les soldats, nous sommes devenus une troupe de plus d’une centaine de personnes surnommée les Éclaireurs.

Nous avons en notre possession de nouvelles armes dont nous serons les premiers à en faire usage. L’une d’elles est énorme et a une roulette à plusieurs canons qui tourne et tire des rafales – on l’a surnommée la roulette du diable. L’autre est un cracheur de flammes, et il y a aussi des bombes à sept piques attachés à des fils : il ne suffit que d'en lancer une au milieu d'un groupe de revenants ; puis, des piques fins comme des aiguilles s'élancent autour de la bombe pour transpercer nos ennemis (la propulsion est si forte que les aiguilles traversent les corps sans peine). Les aiguilles se déploient en crochets et les fils se rétractent, afin d'attirer les sept victimes autour de la bombe, avant qu'elle n'explose ; ainsi, il n'y aura pas moins de sept ennemis supprimés par bombe. Entre autres, il y a une lame de faux attachée au bout d'une chaîne, et plusieurs fusils.

Ces merveilles sont devenues nos seuls espoirs.

Après ces deux mois à suer, tirer et s’exercer jours et nuits, nous sommes enfin prêts.

Nous voilà désormais réunis derrière les portes de l’Enfer. Je sers mon emprise son mon fusil, entourée de mes amis, derrière les soldats armés de leurs mousquets.

Je déglutis péniblement et tente de calmer mes tremblements.

Un air glacial virevolte dans le silence : la Mort nous guette. De son sourire diabolique et de ses doigts crochus, elle est prête à nous saisir. Je sais que nous voulons tous faire demi-tour. Quand nous sortirons, nous ne rentrerons peut-être jamais (c'est d'ailleurs pour cela que j'ai fortement serré ma famille dans mes bras en la remerciant pour la meilleure des vies, pendant que nous quatre pleurions.)

Mais ce sont nos terres.

Si ces monstres appartiennent au passé, il est temps pour eux d’y retourner.

Mon cœur panique : j'entends le pont levis s’abaisser. Le commodore se poste devant nous tous.

– Jamais nous ne laisserons Vœla sombrer ! Ces créatures retourneront dans leur tombe ce soir ! Si c’est là-dehors que nous devrons mourir, ils mourront avec nous !

Une fois le passage préparé, un silence morbide alourdit l’air du hall. Tout le monde se tourne vers les portes, sans dire le moindre mot.

– Pour Vœla ! s'écrie le commodore.

Et nous rugissons comme un seul homme :

– Pour Vœla !

Les portes s’ouvrent vivement, et nous sortons en courant, comme si le Diable nous jetait hors de notre sanctuaire.

L’air m’étouffe : ça pue le cadavre.

Je suis la troupe, mais le chagrin m’empoigne le cœur, quand je redécouvre ma cité natale : les maisons sont pourries et la ville est saccagée.

En deux mois, Vœla est devenue pire qu’une débâcle : ce n’est plus qu’un déchet, une pourriture aux rues tapissées de copeaux de meubles broyés, et infestées de ressuscités.

Ces revenants, justement... ils sont partout.

Absolument.

Partout.

En nous voyant, ils se ruent vers nous.

Ma panique laisse sa place à la rage : je leur tire dessus sans pitié, les dents serrées. Chaque soubresaut que fait mon fusil quand il crache une balle me fait du bien. Chaque chute que fait un revenant sous mes tirs me fait du bien.

Autour de moi, j’entends les pirates rugir, avant de se déchaîner. Tant qu’ils ont leurs armes entre leurs mains, leur humanité n’existe plus : en eux, il n’y a plus que la barbarie. Ils massacrent des revenants en gueulant et en lançant des insultes.

Maurianne a pris la chaîne à la lame de faux. Elle le fait tourner autour d’elle et découpe ses ennemis comme des fruits en riant hystériquement (son rire me fait peur.)

Jared s’est emparé de la roulette du diable : le sourire dément, il change les morts-vivants de ses alentours en gruyères.

Le cracheur de flammes est entre les mains de Logrim qui semble prendre du plaisir à écouter les revenus brûler dans l’agonie.

Quant à Beldin, malgré son effroi, il se débrouille bien, avec les bombes aux crochets. À lui tout seul, il fait exploser ses ennemis sept par sept. Beldin soupire à chaque fois que son coup réussit, soulagé.

Leur hargne m’encourage : je suis fière de me battre avec eux. Ma détermination me propulse vers l'avant. Le canon de mon fusil crache des balles qui réduisent le crâne de mes ennemis en miettes. J’ai tant maîtrisé ma précision que je me surprends à m’amuser à faire tomber ces sales bêtes.

Plus rien ne m’arrête.

Je suis vite rejointe par Léiné. Elle me donne un coup de coude complice, et son visage en sueurs me lance un clin d’œil.

– On reste ensemble !

J’acquiesce, déterminée.

Un mort-vivant se lance vers nous en hurlant, et Léiné l’élimine avec son fusil.

Nous avançons ensemble, alors qu’autour de nous, les pirates se distinguent des soldats : ils ne sont pas organisés et n’agissent pas comme un seul homme : ils massacrent leurs ennemis comme des cannibales en rugissant, aboient des insultes et éclatent de rire à chaque victoire. Leur manière de se battre me rend aussi monstrueuse et déchaînée qu’eux : je tire partout autour de moi comme une démente en hurlant et en lançant des jurons.

Cependant, je vois que Maurianne a abattu la lame de faux avec trop de force : elle a découpé un revenu en deux, mais la lame reste plantée au sol ; elle se démène pour la retirer, mais en vain.

Elle a besoin d'aide !

– Maurianne ! lui crie-je.

Elle s'arrête et tourne vivement la tête vers moi. Mais quand elle a voulu reposer son regard sur son arme bloquée, un revenu a couru vers elle et lui crache au visage.

L’horreur me pétrifie, quand je vois Maurianne se changer peu à peu en une de ces créatures.

Près d’elle se démène Logrim, son amoureux. Quand il voit la peau de celle-ci se décomposer et pourrir, il en devient désemparé.

Ce spectacle m’épouvante autant qu’il me dévaste : celui qui a l’habitude d’être téméraire et intrépide s’apprête à lâcher prise, à abandonner.

– Non… (Il secoue largement la tête en baissant son cracheur de flammes.) Maurianne !

Léiné et moi courons vers lui.

– Logrim ! hurlons-nous.

Il faut l'écarter d'elle, avant que quelque chose ne lui arrive !

Mais Maurianne se jette sur lui et le dévore.

– Non ! crie-je. Non !

Plus que tremblante, Léiné détourne la tête en crispant les yeux, avant d'éliminer notre amie. Le tir de son fusil me fait sursauter.

J'ai comme un chiffon irritant coincé dans ma poitrine. Le chagrin et l'effroi me coupent le souffle, et mes yeux s'embuent de larmes : je ne vois plus que leurs deux cadavres allongés côtes à côtes.

J'entends un revenu bondir vers nous. Je me ressaisis et le vois se jeter sur nous. Je n'ai pu qu'écarquiller les yeux, et Naïd se poste devant nous pour saisir la créature et la déchirer en deux.

La stupeur m'envahit : je réalise que l'homme-requin se bat à mains nues.

Il nous lance un regard bienveillant par-dessus son épaule, alors que nous sommes immobiles et que Baptiste et Mickaël nous rejoignent. Puis arrivent Beldin et Jared.

– Restons groupés, ordonne Naïd. Ensemble, nous serons plus forts.

Sur ces mots, il attrape un revenu et plante ses dents pointues dans son crâne, avant de l'arracher de ses épaules. La gueule grande ouverte, il menace le prochain qui osera l'affronter. Cette vision me choque, mais je dois me ressaisir afin de me concentrer sur mes tirs.

Les sabres des pirates s'abattent sur leurs ennemis avec force et rage, sous les rugissements de leurs possesseurs. Rien ne leur résiste.

– Allez ! hurle Baptiste. Allez, venez me chercher ! Vous ne m'aurez jamais !

Cette détermination ne fait que me renforcer.

Léiné et moi sommes dos à dos, l'une assurant les arrières de l'autre, et nous butons ces chiens.

Nos forces les abattent sans relâche. Mais ils sont beaucoup plus nombreux que nous.

Quand un revenu tombe, trois de nos hommes se font dévorer ou contaminer – j'ai peur de réaliser qu'ils contaminent plus qu'ils ne dévorent.

Robald, le cuistot de la Vittoriosa , a invoqué des flammes plus puissantes et plus efficaces, plus grandioses que celles de notre cracheur ; mais je n'en ai vu que très peu, au loin. Puis il a cessé d'embraser.

En ayant presque réussi un nouveau coup avec ses bombes à crochets, Beldin se retrouve dans les bras d'un revenu qui semble avoir compris son jeu. Mon ami se débat en vain, jusqu'à ce qu'il se fasse exploser avec l'ennemi par sa propre arme.

Mickaël hurle de panique : des revenus le tirent en arrière et lui déchiquètent le visage. D'autres se ruent autour de lui, avant de repartir en brandissant ses membres fraîchement arrachés.

Mon cœur se déchire comme une feuille de papier, et j'explose en sanglots.

– Oh non ! hurle-je.

Baptiste reçoit deux crachats, ce qui accélère les effets : il rugit de douleur et lâche son arme, pendant que les liquides fument sur sa peau. Malgré la peine apparente sur son visage, Naïd attrape le fusil et le vise.

– Pardonne-moi, Baptiste !

Et il l'abat.

– Baptiste ! Non ! pleure-je.

Autour de moi, tout s'empire.

Nous commençons à fatiguer et à manquer de munitions. Nos faiblesses ressortent. Mes coéquipiers et les pirates meurent sous mes yeux horrifiés. Je suis impuissante. Chaque seconde me donne envie de m'écrouler sur mes genoux et pleurer leur mort et mon désespoir. Mais à chaque seconde, un revenu court vers moi, et je l'élimine sur-le-champ ; je n'arrive pas à me concentrer sur la perte de mes camarades.



Par chance, Jared, Léiné et Naïd sont à mes côtés.

Je sanglote et grimace de rage en tirant partout.

– Tenez bon ! s’écrie Naïd.

Ces affreux courent vers nous en rugissant, mais ils tombent, après que nous nous soyons occupés de leur cas.

– Là-haut ! s'écrie Léiné

Comme les autres, je regarde où elle pointe du doigt : il y a une haute tour d'observation. C'est ingénieux ! Ainsi, nous pourrons tirer sans risque qu'on se jette sur nous !

– Allons-y ! ordonne Naïd.

Nous y courrons en éliminant ceux qui se dressent sur notre route, et escaladons en vitesse.

Dans la tour, aucun mot, aucun ordre, aucun commentaire : nous nous sommes répartis au quatre côtés de la tour et tirons sur tout ce qui bouge. Mon visage ne le montre pas, mais je me régale de leur tirer dessus alors qu'ils n'ont plus aucun moyen de nous interrompre, ni de nous attaquer. Chaque revenant qui tente une escalade vers nous se fait descendre.

Plus rien ne nous atteint. Nous allons tous les vaincre, c'est certain. La victoire est assurée.

Cependant, il se passe quelque chose de bizarre : ils commencent à se regrouper au pied de la tour (il n'y a presque plus personne de notre camp) et se mettent à éternuer leur acide. Le bois se fait ronger.

– Qu'ils soient maudits ! jure Jared.

Nous avons beau éliminer des revenus, mais ils s'y mettent tous. Je paniquais jusque là, mais je désespère quand je vois qu'il y a parmi eux Robald, le cuistot contaminé, et qu'il n'éternue pas de liquide, mais une massive flamme !

Le bois craque et se fissure, avant de se briser : la tour chancelle.

– Accrochez-vous ! rugit Naïd.

Nous obtempérons et, sous nos cris, la tour tombe.

J'entends des grognements, des pas qui s'enfuient poursuivis par d'autres, des gémissements de douleur et les coups de feu de la roulette du Diable.

Mon corps souffre, la poussière m'étouffe et me pique les yeux. Aucun de mes os ne s'est cassé, merci au ciel.

Alors, je dois me relever !

Fusil en main, je me remets sur pieds sans montrer la moindre douleur. Je ne m'avouerai pas vaincue à cause d'une mauvaise chute ! Léiné est là, Jared aussi, mais Naïd a disparu (peut-être est-ce lui qui a pris la fuite.)

Tous les trois, nous continuons à tirer de plus belle, unis, résistants et forts. Notre équipe tient le coup, jusqu’à ce que je ne voie l’origine de cette invasion marcher vers moi. Mes mains risquent de lâcher mon arme.

– Snow… souffle-je.

Contrairement aux autres revenus, il n’est pas trop amoché. Cependant, il n’a plus de cheveux, ses vêtements sont abîmés, et des brûlures lui tachent la peau.

Son regard n’exprime rien.

Il n’a aucun contrôle.

Peut-être qu'au final, il est possible de les réveiller ?

J'espère que c'est possible.

Je veux que ce soit possible !

Il faut que j'en aie la certitude !

Je cours alors vers lui en baissant mon arme.

– Non, Cassandra ! me crie Léiné.

Je le rejoins et lâche mon fusil, avant de le secouer par les épaules.

– Snow ? Snow ! C’est moi, Cassandra !

Il ne réagit pas.

Tout ce qu'il fait, c'est me regarder dans les yeux, impassible. Ses yeux ne sont pas tels que je les ai connus : ils ont perdu leurs étoiles, leurs émotions, leur vivacité,... leur âme.

Il n'y a plus rien à faire, en fin de compte. Je l'ai perdu... et à aucun instant je ne l'ai retrouvé.

Il me montre peu à peu ses dents en prenant une profonde inspiration.

Ça y est.

Il va me cracher dessus.

Je finirai comme lui, et nous errons ou mourrons ensemble.

Eh bien, qu’il en soit ainsi.

Je baisse la tête, crispe les yeux et serre les dents : j'appréhende la souffrance qui m'attend, et le départ de mon âme.

Une main m’écarte brusquement. Je tombe en arrière et Snow éternue sur Léiné : je hurle d’épouvante. Ma meilleure amie agonise sous le crachat qui lui décompose le visage.

Le corps de Snow se fait soudainement cribler de balles et s’effondre. Un autre hurlement me déchire la gorge et j’explose en sanglots.

C’est Jared qui a tiré. Il recharge sa roulette du Diable avec orgueil et satisfaction.

– Il était perdu depuis le début, de toute manière. Comment espérais-tu-

Trois revenants se jettent sur lui et le dévorent : il rugit de douleur, et se tait à jamais. Les yeux et la bouche grands ouverts, je demeure pétrifiée et haletante face à ce désastre.

Léiné se tourne lentement vers moi. Elle me dévisage avec rage et ne semble plus me reconnaître. Je me lève et saisis vivement mon fusil. Je tremble atrocement et recule, alors qu’elle s’avance vers moi.

– Oh non, Léiné ! Je t’en prie ! Léiné !

L’idée de pointer mon fusil vers elle me dévaste : je pleure davantage, mais elle reste insensible. Même si j'ai le doigt sur la gâchette, je crois que je n’arriverai jamais à tirer. Mes larmes coulent sans cesse, et un boulet de canon niché entre mes poumons m’empêche de respirer. Je secoue la tête, lui implorant de se réveiller, mais en vain.

– Léiné…

Elle rugit et fonce vers moi. Je crie de sursaut et tire une balle entre ses yeux ; elle tombe en arrière, raide comme une planche. Je lâche mon arme et pars me réfugier là où personne ne me trouvera, pour m’effondrer, hurler et pleurer toutes les larmes de mon corps.

J'ai tué ma meilleure amie !

Mes amis ! Mes camarades !

Ils sont tous morts par ma faute !

– Cass… Cassandra…

Dans ma cachette, je me retourne vers cette voix éraillée et vois Naïd tousser du sang et se redresser faiblement. Il est à genoux, gravement blessé.

Je suis soulagée de le voir encore vivant : je ne suis pas toute seule.

Sans attendre, j’accours vers lui et m’accroupit.

– Naïd !

Les yeux plissés de l'homme-requin me dévisagent, alors que sa bouche s'inonde de sang. Je regarde son ventre et relève subitement la tête vers son visage en me mordant les lèvres pour étouffer un cri : son torse n'est plus que bandes de peau.

– Oh non, Naïd !

– Cassandra… il ne reste que toi… ne… n'abandonne pas.

Je fonds en larmes.

– Non ! Ne me laisse pas seule !

– Je n'ai pas le choix. Allez... (il grimace de douleur.) Sauve ton île.

– Je n'y arriverai pas seule !

– Tu y arriveras si tu n'abandonnes pas.

Il me regarde longuement en respirant péniblement. Sa main humide et glacée empoigne la mienne ; ce geste attise mon sanglot.

– Je suis désolée, Naïd... tout cela est ma faute.

– Non...

– Si, ils sont tous morts à cause de moi ! Sans moi, tout ça ne se serait pas arrivé !

– Ce qui est arrivé... est ce qui devait arriver... si ça n'avait pas été toi... ça aurait été quelqu'un d'autre.

– Je regrette tellement ! Pardonne-moi, je t'en prie.

– Je te pardonne. Tout l'équipage de la Vittoriosa te pardonne... tes amis te pardonnent. Mais ne t'occupes plus des morts... sauve les survivants ! Le temps presse !

– Oui... oui, Naïd, tu as raison. Je n'abandonnerai pas, je te le promets.

L'homme-requin sourit faiblement.

– Je te crois. Sois forte.

À ces mots, il s'allonge en soupirant une dernière fois.

Je ressasse ses paroles encore et encore, tentant de me rendre compte que tous mes amis sont morts.

Me voilà au fond du désespoir.

Je colle mes poings contre mon visage et pleure mon horreur, ma tristesse et ma culpabilité.

Je suis seule.

Je ne sais pas quoi faire.

Il faudrait un raz-de-marée, ou une tornade pour mettre un terme à cette invasion.

Je l'ai !

Mais oui, c'est évident : l'élément qui terminera ce cauchemar sera celui qui l'a déclenché !

Je sors soudainement de ma cachette et me mets à courir. En trouvant le cracheur de flammes, mes mains l'attrapent et je sors de la cité, semant peu à peu ces monstres.

Pendant ma course, je me remémore mes bons moments avec mes amis, mon odyssée avec les pirates et mon histoire d'amour avec Snow. Cette invasion a commencé à cause de ma folie : tout cela me donne envie de laisser ces ordures m'enlever la vie. Mais il me reste encore ma famille, et le salut des survivants ne dépend plus que de moi. Alors j'accélère vers mon dernier espoir. Si, là encore, ça ne fonctionne pas, je m'autoriserai à mourir.

Je m'enfonce dans les bois, là où ma descente aux Enfers a commencé. Je continue tout droit, encore et encore, jusqu'à ce que j'entende ces lourds ronflements qui font trembler les arbres et vibrer le sol. Je marche alors lentement, l'arme bien en main. Je sens mes jambes trembler, mon cœur toquer et mon souffle s'interrompre.

Le monstre dort encore.

Alors une fois assez proche de lui, je me mets à rugir : il ouvre brusquement les yeux et soulève sa tête. Il me regarde et montre ses dents, avant de rugir à son tour. Je recule, impressionnée par cette bête qui se lève et étend ses gigantesques ailes. S'il se redressait vraiment, ce dragon dépasserait deux fois la taille des conifères.

Il rugit encore et souffle des flammes près de moi.

Mon corps se crispe entièrement, mais je n'ai senti que chaleur. Peut-être tente-t-il de m'effrayer et de me faire fuir ? Préfère-t-il traquer des proies qui tentent de s'échapper ?

Je l'ignore.

Pour l'instant, je reste là et je garde mon regard planté dans le sien. Je tremble, j'ai peur, mais je le défie. Si je ne peux surmonter l'obstacle qu'est ma peur, alors je ne pourrai jamais sauver Vœla.

Il recommence : il rugit, lève la tête et crache des flammes.

Alors, je l'imite : je me mets sur le côté et cache mon arme. Je positionne le canon vers le haut et renverse la tête vers le ciel. Puis, je rugis et lançant du feu, donnant l'impression que, comme lui, je peux cracher des flammes. Je continue jusqu'à ne plus avoir de souffle.

Quand j'ai terminé, je me tourne vers lui. Nous nous dévisageons longuement. Le dragon s'est calmé. Il semble intrigué et confus, jusqu'à ce que son regard ne s'adoucisse.

Je me mets à haleter, la mâchoire pendante : il pose sa tête au sol devant moi et s'allonge, les ailes étendues entre les arbres. On dirait qu'il m'invite à le chevaucher.

Je ne sais comment définir ceci autrement que comme un pur miracle. C'est trop beau pour être vrai. Mais je dois laisser mon euphorie et mon soulagement de côté, si je veux saisir cette occasion avant qu'elle ne m'échappe.

Les revenus doivent se penser victorieux. Ils ont conquis la cité, voire l'île toute entière.

Qu'ils profitent de ce sentiment.

Car je vais bientôt revenir.

Le dragon surgit du sommet de la forêt.

Des papillons batifolent dans mon ventre, et je me sens légère, durant cet envol.

Je n'ai jamais ressenti une telle sensation !

La pression de mes mains sur la nuque du dragon semble le guider ; alors, je le fais descendre en piqué vers la cité et voler au raz des maisons.

Je m'accroche tant bien que mal et crie, alors que le dragon m'entraîne avec lui dans ce tube de grands frissons. Nous sommes plus rapides que toute autre chose, et je suis enfin devenue un oiseau.

Je vois les revenus tituber dans les rues. Je pince alors la crête du dragon, et espère qu'il lise dans mes pensées. Il baisse soudainement la tête et crache du feu.

Un rugissement de victoire me déploie la gorge, et je lève les poings vers le ciel.

Le dragon tourne tout autour de la ville en incendiant ressuscités et maisons. Les meubles broyés dans les rues aident le feu à se répandre. J'écoute ces démons mourir dans d'atroces souffrances, et je m'en délecte.

Tout Vœla est devenu un véritable brasier.

De toute ma vie, jamais je n'aurais pensé qu'un jour, je réduirais une île – mon île – à feu et à sang. Tout part en fumée derrière mon passage.

Ce n'est que quand je n'entends plus aucun grognement d'agonie que je fais atterrir le dragon. Le battement de ses ailes est tellement fort qu'il éteint les flammes autour de lui instantanément. Je descends de son dos et me tourne vers lui. Le dragon se redresse à nouveau, les ailes déployées, démontrant sa puissance et sa légendaire allure. La tête renversée vers le ciel, je lui témoigne ma reconnaissance rien qu'avec mes yeux mauve.

Merci pour ce voyage.



Merci pour ce sauvetage.

Merci pour ce sentiment de liberté.

Il s’envole vivement et retourne dans la Cachette. Je demeure là, seule, entourée de flammes et de cendre, et plus que chamboulée.

Je suis la dernière survivante.

Mes pas me ramènent vers le palais ; mes efforts pour le garder intacte ont marché.

Sans que je ne dise ou ne prouve quoi que ce soit, le pont levis s’abaisse, et les portes s’ouvrent.

Je retrouve le hall du palais.

Les derniers Vœliens viennent lentement à moi, comme s’ils n’osaient pas me toucher.

Seule ma famille court vers moi, les yeux embués de larmes.

– Cassandra ! crient-ils.

Mère me serre dans ses bras. Puis, père nous rejoint avec Émilie.

– Où sont les autres ? demande une voix provenant de la foule qui m’entoure.

Mes proches s’écartent de moi et me questionnent du regard. Je me tourne vers mon peuple et allais répondre, mais le souvenir de mes camarades me fait exploser en sanglots.

Je laisse mon chagrin contenu s’échapper. Mes jambes ne me tiennent plus : je m’écroule sur mes genoux.

Entre deux pleurs, je tente de m’exprimer :

– Je suis la… je suis la dernière !

– Non ! s’écrie une femme.

Tous les gens se mettent à hurler leur rage, leur chagrin, leur désespoir et leur épouvante. Ils pleurent, refusent cette réalité et appellent ceux qu’ils ont perdu. Avec eux, je crie en pleurant.

Nos âmes tourmentées s’unissent dans ce chœur de dévastés.

Le silence est revenu. Ici, il se retrouve seul, en compagnie de nos corps et de nos discrets souffles. Le sommeil m’évite, il file entre mes doigts, alors que ma famille dort à poings fermés, soulagée de m’avoir retrouvée.

Mais je ne suis pas la seule à ne pas pouvoir dormir : j'entends les familles des récents défunts prier, pleurer, ou parler avec eux.

Les âmes de mes amis me hantent.

Leurs plaisanteries.

Leurs voix.

Leurs rires.

Tout cela ne résonne plus que dans mes souvenirs.

Ce qui me console, c'est le savoir qu’un jour, nous serons à nouveau réunis. Mes amis, les pirates, Snow, ma famille et moi.

Je nous vois voguer sur les nuages, à bord d'un trois-mâts beaucoup plus grand que ceux du monde des vivants ; nous serons souriants, heureux, unis, et enivrés par notre éternelle liberté.

Et nous ne nous séparerons plus jamais.

À l’aurore suivant mon insomnie, les portes s’ouvrent encore une fois.

D’un pas hésitant, le peuple découvre ce qui reste de sa cité. J'entends tous ceux qui sortent fondre en larmes : certains parce qu'ils n’ont plus de maison, d'autres parce qu'ils n’ont plus de famille. Tous nos souvenirs ne sont plus que cendre et poussière. La ville est ironiquement aussi noire que nos vêtements.



Ma famille et moi entrons tristement dans ce qui était, autrefois, notre maison. Nos meubles, nos vêtements, la vielle de mon père, nos objets de valeur et nos richesses sont réduits à néant.

Je sers les poings en voyant que la seule chose qui ait résisté à tout cela est ce vulgaire bocal de verre contenant mon satané papillon noir. Et cette sale bestiole est encore vivante.

Pendant que mère s'agenouille en pleurant, père la serre dans ses bras et Émilie m'observe curieusement. Je ramasse le bocal et toise ce moustique.

– Débarrasse-t-en, m'ordonne sombrement père.

Sans répondre, je sors de la maison, le bocal entre les mains.

En marchant, je regarde ce papillon se cogner contre les parois de verre en battant follement des ailes. J'aimerais qu'il meure entre mes mains.

Mais pourquoi doit-il mourir, si c'est moi qui n'ai pas pu faire bon usage de ses capacités ?

J'escalade le palais en coinçant le bocal sous mon bras. Dès que j'ai atteint la plus haute tour, je m'y allonge.

Ce papillon me fait pitié. Il rêve de s'envoler librement, loin d'ici. Je vais alors exaucer son souhait, même si son frère n'a pas réussi à réaliser le mien.

Je lève le couvercle, et il s'envole.

Un sourire nostalgique s'étire sur mon visage : Snow m'aurait certainement félicitée.

Le papillon disparaît en fumée, et s'évapore vers le ciel ; ce petit nuage noir fonce vers les nuages, et c'est tant mieux. Il fait ce qu'il veut, maintenant qu'il est libre, ça m'est bien égal. Je suis du regard cette pincée de fumée qui s'envole, et qui disparaît de ma vue.

Le ciel est magnifique. Les nuages le couvrent, comme toujours, mais entre eux se faufilent les rayons d'un soleil doré qui tombent comme de fins rideaux.

Ce moment se présente à moi comme l'occasion de me reposer, voire de rattraper mon manque de sommeil. Le vent frais aère et détend mon corps étreint par les remords et la tristesse.

Je me sens bien… enfin, cette atrocité est terminée.

Cependant, un élément étrange vient interrompre ma paix : pour la première fois, les nuages couvrant Vœla s'écartent, laissant un fin cercle de lumière descendre sur l'île. Je me redresse, éberluée.

C'est si beau.

Cette vue me réconforte ; je ne la quitte pas des yeux, ainsi je pourrai garder cette image dans ma tête pendant de longues années. Cette seule faille entre les nuages, cet épais rayon de soleil m'évoque l'espoir. C'est comme si mes amis me montraient qu'ils me pardonnent, et qu'ils sont toujours là.

C'est magnifique...

Mais quelque chose tombe de ce cercle. Un minuscule point noir. On dirait un cadeau du ciel.

Plus ça s'approche, plus ça prend une forme étrange. Je plisse les yeux, tentant d'entrapercevoir la silhouette de cette ombre. Cette chose semble se réveiller soudainement et remuer durant sa chute, avant d'étendre ses ailes.

Je soupire : ce n'est qu'un oiseau.

Un oiseau étrangement grand…

Ça ne ressemble pas à un dragon non plus.

Je fronce les sourcils : je déteste les questions sans réponse. J'ignore ce qu'est cette chose qui descend du ciel, et la seule chose que je veux, là, maintenant, c'est de savoir ce que c'est.

L'ombre bat des ailes et s'envole. Cet oiseau noir et blanc tourne en rond autour de la cité comme un vautour, et baisse peu à peu son altitude.

Je plisse davantage les yeux.



Je rêve, ou le volatile me regarde ?

Il descend encore un peu, et tout se glace en moi ; j'écarquille les yeux et cache ma mâchoire pendante.

C'est impossible…

L'oiseau descend en piqué vers ma tour, et se pose soigneusement devant moi.

Ce n'est pas un oiseau.

C'est un homme au pantalon et aux ailes noirs, au torse nu et aux longs cheveux blonds tirant vers le blanc. Il a un visage que je reconnais tout de suite.

Ma gorge se serre et mon visage se déforme : je me mets à pleurer. J'écarte mes bras tremblants, car je veux l'enlacer, mais je ne parviens plus à marcher, ni à parler. Mes yeux fondent en larmes, ma bouche est grande ouverte mais n'émet aucun son.

Devant moi se dresse mon ange.

Il me sourit, avant de s'avancer vers moi en ouvrant ses bras. À chacun de ses pas, la crainte que tout cela ne soit qu'une illusion gonfle en mon ventre. J'ai peur qu'il ne me traverse comme un fantôme.

Mais ses bras chauds m'enlacent, et je le serre de toutes mes forces contre moi. Son corps embrasant me réchauffe et chasse mon récent cauchemar.

Je fonds en larmes et sanglote, tant je suis heureuse de le retrouver.

Il est là.

Enfin !

– Snow ! Mon amour ! pleure-je.

– Cassandra, me chuchote-t-il.

Mon corps tremble comme une feuille morte et sursaute sous mes sanglots. Je caresse son dos et ses soyeuses ailes, m'assurant qu'il soit bien réel.

Quand il m'écarte, je retrouve ces yeux noirs qui sont capables de me réduire en poussière, et ce sourire qui me fait perdre la raison.

– Je t'aime ! Je t'aime !

Mes mains tâtent son visage, et je me hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser comme jamais je ne l'ai embrassé auparavant.

Ce baiser calme mes tremblements et mon souffle saccadé. Mon corps se détend, me voilà apaisée, sereine et heureuse.

Je me blottis contre lui, et je sens ses ailes nous entourer.

Enfin, enfin, enfin !

J'ai retrouvé mon capitaine…

CHAPITRE XX

Mère s’est mise à pleurer et père s’est laissé tomber contre un mur, quand ils ont revu Snow. Émilie, elle, a été subjuguée par la beauté de ses ailes, et les adore : elle a sans cesse joué avec. De plus, elle a grandement été ravie de le revoir, et ça a été réciproque. Snow a enlacé ma mère et amusé ma petite sœur. Je tomberai toujours davantage amoureuse de son sourire bienveillant et serein.

Cette journée a commencé tristement, mais a fini par se poursuivre dans les larmes de joie et les étreintes.

Cependant, plus tard, j'ai dû l'amener à son navire ; nous entrons dans les appartements qu'il observe comme si c'était la première fois. Je vois sur son visage que ce silence l'interloque.

– Les gars ?

– Snow.

Il me dévisage bizarrement, et je désigne la table au milieu de la pièce, celle sur laquelle est étalée la carte du continent. D'abord, il hésite ; puis, il obtempère. Je m'assois à côté de lui et pose mes mains sur les siennes.

Je ne sais pas par quoi commencer. J'espère que je vais avoir le courage de tout lui dire.

– Snow... je suis désolée...

Les larmes commencent déjà à me monter aux yeux.

– Quoi ? Que se passe-t-il ?

– Ils... (je grimace en ravalant mes larmes.) Ils sont morts.

– Non ! rugit-il.

Il se lève violemment et serre les poings ; son corps tout entier tremble. Pendant un instant, j'ai cru qu'il voulait me frapper, mais il colle ses poings contre le mur.

– NON !

Je n'en peux plus : je fonds en larmes.

– Je suis tellement désolée ! Ils se sont battus avec moi... je ne voulais pas... je n'ai jamais voulu... pardonne-moi !

J'explose en sanglots en me cachant le visage.

Je l'entends haleter et grogner, je l'entends enragé, dévasté et désemparé. Sa chaise craque : il s'y laisse tomber. Et son coude se cogne contre la table.

– Non... non !

Il ne me le pardonnera jamais. Il s'en ira loin de moi. Mais cette fois, il ne reviendra pas.

J'ai détruit sa vie.

– Raconte-moi.

Je lève la tête et le vois, la tête appuyée contre son poing, les yeux fermés, la mâchoire serrée, les ailes tombantes et le coude posé sur la table.

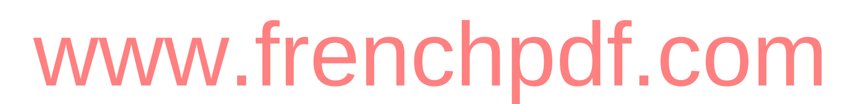
– Raconte-moi ce qui s'est passé, je t'en prie.

Comment ne pas obtempérer...

J'ai dû prendre plusieurs bouffées d'air, afin de tout lui dire calmement, la voix dénuée de sanglot. Il n'a pas bougé d'un pouce, ni ouvert les yeux. Il ne m'a jamais interrompue. Jusqu'à ce que j'aie terminé.

Mon corps s'est brisé quand je l'ai vu pouffer de rire en secouant la tête.

– Tout ça pour moi...! (Il lève la tête et me dévisage.) Tu es folle à lier.



Mes mains se tordent nerveusement, et je culpabilise tant que je n'ose affronter son regard.

– Je n'arrivais pas à vivre sans toi. Et c'est encore le cas aujourd'hui, tout comme cela le sera éternellement. Mais... tu peux partir.

– Partir ?

Je lève les yeux vers lui.

– Je comprends que tu m'en veuilles. Je n'ose imaginer à quel point. Alors si tu veux, tu peux me laisser.

– Non ! Non non non non non, Cassandra. Ça a été leur choix. Les matelots ne se sacrifient pour leur capitaine que s'ils le respectent. Je ne peux qu'être fier d'eux : ce sont des héros.

– Je ne voulais pas qu'ils m'accompagnent ! J'aurais pu les en empêcher-

– Mais ils ne t'auraient pas écoutée. Et vous n'auriez peut-être pas réussi sans eux.

– Je n'aurais pas dû.

Il garde le silence, le regard planté dans le mien.

– Si c'était toi que le dragon avait tué... j'aurais fait la même chose. (Il pose ses mains sur les miennes.) Moi non plus je n'arriverais pas à vivre sans toi. J'aurais donné mon âme pour te demander pardon pour mes histoires d'enfant aventurier, sourit-il. (Son sourire est bref.) Et là aussi, ils m'auraient accompagné, tout comme tes amis.

– Mais sans moi, rien de tout cela ne se serait passé ! (Je pleure davantage.) Je les ai tués, Snow ! Je suis la cause de leur mort !

– Et comment sont-ils morts ?

– En combattant les revenus.

– Alors ils sont morts en héros. (Je lève des yeux abasourdis vers lui et il resserre son étreinte sur mes mains.) Le monde se souviendra d'eux comme les sauveurs de Vœla. Pas comme de maudits pirates. Ils connaissaient les risques. Si cette bataille ne valait pas la peine pour eux et s'ils craignaient la mort, ils n'auraient rien fait.

Il s'approche de moi et sèche des larmes qui perlaient au bord de mes yeux.

– Toi aussi tu as accepté de mourir pour ton île. Et pour moi. Mais la chance t'a souri. (Snow prend mon visage en coupe et m'embrasse tendrement.) Je t'aime, Cassandra. Je ne partirai nulle part sans toi.

Mon corps fond sous le soulagement, et je me blottis entre ses bras chauds. Mais le chagrin me tord le cœur, tout comme je sais qu'il tord celui de Snow : ils vont terriblement nous manquer.

Ces amis admirables ont mérité nos hommages : Snow a allumé une bougie, l'a déposée sur un bougeoir et l'a laissée voguer depuis le port, vers le large. La petite flamme dansait sous les voiles du vent, avant de disparaître de notre vue.

Jared, Maurianne, Logrim, Beldin, Léiné et l'équipage de la Vittoriosa ont donné leur vie au prix de celle de Snow. D'un côté, je me sens tellement odieuse d'avoir fait mourir toutes ces personnes pour n'en retrouver qu'une seule. Mais de l'autre, je ne peux que leur en être reconnaissante : ils ont sauvé Vœla. Ils vivront à jamais dans mon cœur, et je ne les oublierai jamais.

Peut-être qu'un jour, ils me pardonneront.

La nuit tombée, mon ange a enfilé un autre de ses larges et lourds manteaux noirs qui écrasent ses ailes autant qu'il les cache. Snow et moi avons longé la plage, avant de grimper la colline.

Nous allons rendre visite à ma vieille amie.

Mon capitaine s'est envolé et s'est posé sur le vieux balcon qui a grincé sous son poids, avant de remettre son manteau.

Je toque à la porte, et Shéikalé m'ouvre. Elle m'accueille avec son regard éternellement blasé.

– Toi, encore ? Que me veux-tu ? (Elle esquisse un sourire qui me donne envie de l'étrangler.) Mes papillons n'ont pas fonctionné ?



– Oh, si, justement. Je suis venue vous remercier.

Snow lui couvre soudainement la tête avec un sac noir. En la poussant violemment, il la fait tituber vers l'avant, et je m'écarte pour lui faire un croche-pied. Elle tombe et Snow lui ligote les mains avec une large corde.

Elle se débat en hurlant, en vain.

– Lâchez-moi ! Vous allez brûler ! Vous allez tous brûler !

Snow la porte comme un sac à patates, et elle a fini par se résigner.

Une fois arrivés au centre du village, je fais sonner la cloche ordonnant le rassemblement. Accrochée à un poteau de fer, je la secoue, puisque sa corde a brûlé.

Les Vœliens en deuil sont venus à nous en peu de temps. Ils écarquillent les yeux : la sorcière est ligotée au bûcher. Son sombre regard semble impressionner le peuple. Alors je me montre sereine, afin qu'ils m'imitent.

– Je vous présente Shéikalé, la sorcière qui nous a offert ces papillons.

Naturellement, tout le monde est allé en chercher chez elle : tous la reconnaissent et murmurent des malédictions.

– Nous avons tous été aveuglés par ses fausses promesses, ce qui fait de nous les coupables des récentes pertes. Cependant, cette sorcière, avec ses papillons, a fait de nos espoirs des tourmentes et des regrets qui nous hanteront à jamais.

Je me tourne vers elle et lui lance un regard accusateur, tandis qu'elle me dévisage avec supériorité, guère impressionnée.

– J'ai perdu mes amis. Des familles sont maintenant brisées. Tout cela par ta faute.

– Te rends-tu compte de ce que tu viens de dire ?! Tu m'accuses, alors que tu as été assez inconsciente pour mettre en péril l'île toute entière, juste pour ressusciter un seul jeune homme ! Tes amis sont morts à cause de ta folie !

– Je ne les ai jamais obligés de me venir en aide et personne n'a été obligé de me croire. Pourquoi nous as-tu offert ces malédictions déguisées en miracles ?

Elle regarde la foule, et le dégoût déforme son visage.

– Parce que vous n'êtes que poussière ! Je vis ici depuis bien plus longtemps que vous ! Il n'y avait que des sorciers comme moi, sur cette île, d'où son ancien surnom : l'Île des Sorciers !! Et maintenant comment l'appelle-t-on, hein ?! L'Île Noire ! Vous vous l'êtes appropriée ! C'est mon île ! rugit-elle.

– Ce n'est pas devant nous que tu dois te justifier. (Snow allume une torche, avant de me la tendre.) Mais devant ceux qui se sont fait tuer par ton abomination.

Je me retourne vers le peuple en brandissant ma torche.

– Ai-je tort de la brûler ?

Personne ne répond.

Par leur silence comblé par leur regard haineux, je comprends leur réponse.

Je fais alors volte-face devant la sorcière.

– Emporte tes fardeaux avec toi.

Shéikalé lève le menton.

– Je n'ai pas peur de la mort.

– Alors puisse-t-elle avoir le plaisir de t'accueillir dans son abysse.

Et j'allume les branches.

Le feu dévore le tapis de bois, avant d'escalader le bûcher, puis les pieds de la sorcière. Shéikalé se met à hurler à l'agonie, et à se débattre. Les flammes rampent sur sa robe et ronge sa peau.

Ses hurlements s'attisent : ses cheveux blancs se lèvent et s'embrasent, son visage fond, tandis qu'elle rugit en

secouant la tête, tentant en vain de se débarrasser du démon qui l'enveloppe.

Ses cris cessent soudainement. Sa tête se renverse en avant, et son corps se laisse aller, en poids mort.

Shéikalé n'est plus. Avec elle s'enfument mes erreurs et ma naïveté.

Le peuple rentre peu à peu chez lui, mais je demeure là, à toiser le cadavre noirci de ma fausse fée. J'essaie de me persuader que j'ai vengé mes amis, ainsi que tous ceux qui sont morts sous les mains des revenus. Mais Shéikalé avait raison : en réalité, c'est moi qui ai tué tous ces gens, dans le seul but de retrouver Snow. Je les ai tous abandonnés. Et je suis sûre qu'au fond, mon capitaine m'en veut quand même : par ma faute, ses camarades, ses amis, ses frères sont morts.

Je lui ai enlevé sa famille.

Son bras entoure doucement mes épaules.

Je le dévisage, et son sourire attristé me fait fondre en larmes ; Snow me serre dans ses bras, et j'enfouis mon visage au creux de son cou.

– Ils sont tous morts à cause de moi !

– Ils se sont battus pour sauver ces terres. Ce sont des héros. (Il s'écarte et me tient par les épaules en me regardant dans les yeux.) Tu ne savais pas ce qui allait arriver. Tu as voulu me revoir et tu as cru donner à tes prochains l'occasion de ramener un être cher à la vie. Tu as voulu offrir une nouvelle chance à tout le monde. Nous serions alors dans le tort de ne pas te rendre cette clémence.

Ces mots sont si beaux que je pleure davantage, avant de le serrer dans mes bras. Par-dessus son épaule – et son aile –, je vois ma famille nous observer, le sourire triste. Je m'approche d'eux en tenant Snow par la main.

– Nous n'avons plus de maison, soupire mère.

– Nous n'avons plus rien, ici, rétorque père. Nous avons tout perdu. Une gigantesque page se termine.

– On devrait en écrire une autre, suggère Snow.

– Quel humour ! s'indigne tristement père. Arrives-tu à différencier l'encre et la cendre ?

– Mon navire est encore entier. Nous pourrions partir, et tout recommencer.

Mère se retourne et redécouvre la ville en ruines, avec Émilie dans ses bras.

– Partir de Vœla…? Partir pour vivre comme des pirates ?

– Non.

Mère fait volte-face et dévisage Snow ; je vois dans ses yeux le chagrin de quitter son île natale.

– Jamais je ne connaîtrai un équipage comme le mien. Je n'arriverai pas à me prendre d'affection pour d'autres gredins. Alors je suggère que nous recommencions tout depuis le début, ailleurs.

Ma famille, Snow et moi nous regardons, hésitants. Plus rien ne nous retient, ici, mais nous aimons cette île : j'y ai vécu les meilleurs moments de ma vie, comme les pires. Cette île connaît toute mon histoire.

Elle est ma maison.

Cependant, à chaque fois que j'ai lu un livre, j'ai bien dû le fermer et le reposer, même si je l'ai chéri. Et par la suite, j'en entamais un autre.

– Je suis d'accord, dis-je.

Tous les yeux se tournent vers moi en même temps.

– Une nouvelle vie nous attend, au-delà de l'horizon.

Père me dévisage, incertain.

– Tu veux vraiment t'en aller ?

Je souris, réalisant que mes parents nous suivraient partout, Émilie et moi, si notre destination reflétait notre



bonheur.

– Nous ne serons que malheureux, si nous demeurons ici, au milieu des fantômes de nos tourmentes.

Père réfléchit et doute un instant. Il semble confus et hésitant, jusqu'à ce qu'il croise les bras.

– Tu n'as pas tort, Cassandre. Nous allons tout recommencer. Qu'en dis-tu, Viviane ?

Mère sourit, les yeux étoilés, en nous regardant à tour de rôle.

– Je vous suivrais jusqu'au bout du monde…

L'euphorie explose en moi : nous écrire un nouvel avenir.

Notre avenir.

Je me tourne vers le port, où la Vittoriosa nous attend, encore amarrée, les voiles rangées. De lents pas s'avancent jusqu'à moi : Snow pose ses mains sur mes hanches et me murmure à l'oreille :

– Où veux-tu renaître, mon amour ?

Je souris davantage, heureuse à l'idée de retrouver une cité qui m'a conquise en une seule journée :

– À Landis.

– Va pour Landis ! lance-t-il en se dirigeant vers le port. L'embarquement commence ! Et le soleil ne se couchera pas tant qu'on n'aura pas jeté l'ancre à la Cité Bleue !

Mère me rejoint – en portant toujours Émilie – au pas de course, pendant que je marche sur les pas de Snow, le sourire ému.

– Landis ? Quelle est cette île ?

– La plus belle île du monde, murmure-je.

Mère esquisse un rictus, déconcertée, quand père passe son bras autour de ses épaules et lui chuchote :

– Fais-nous confiance.

À ces mots, le doute s'évapore des yeux de mère, laissant place à l'excitation.

Nous voilà à bord de la Vittoriosa .

Snow a abandonné son manteau pour voler autour du navire en déferlant les voiles et en larguant les amarres, alors que père et moi levons l'ancre.

Père tressaille : Snow pose sur ses larges épaules son manteau.

– La piraterie n'est plus qu'une histoire du passé, pour vous. Mais jusqu'à ce soir, Monsieur Crows… accepteriez-vous d'être le capitaine de la Vittoriosa ?

Père le dévisage, et esquisse un sourire honoré.

– Mais… (Il se racle la gorge.) Mais avec joie !

– Prenez donc la barre, capitaine Crows !

Je souris, attendrie face à la joie enfantine de mon père. En boitant un peu, libre de sa canne, il enfile le manteau de Snow et empoigne le gouvernail, le regard fier, le menton levé et le torse bombé.

Il est aussitôt rejoint par ma mère qui le serre dans ses bras, émue de découvrir de nouveaux horizons avec lui.

Émilie se défoule sur le pont : elle court, elle rit, elle joue avec son imagination. Après deux mois d'enfermement, elle a enfin retrouvé sa liberté.

À la proue du navire, j'admire la sublime mer glisser sous le majestueux navire, tout en laissant le vent me caresser et soulever mes cheveux.

Snow me rejoint, et m'entoure de ses ailes et de ses bras.

– Les voyages en mer m’ont autant manqué que Landis… je suis heureuse de commencer une nouvelle vie avec toi.

Il me sourit tendrement, avant de m’embrasser. Puis, nous regardons l’océan et la lointaine frontière entre les nuages de Vœla et le ciel bleu de notre renouveau.

D’une voix suave, Snow prononce le premier vers de cette chanson que j’affectionne tant :

– Nous sommes prêts, l’horizon et le soleil nous appellent.

Et nous chantons :

Partons, camarades, partons camarades

Levez l’ancre, déferlez les voiles vers des mers nouvelles

Partons, camarades, partons camarades

Le Diable ne nous retiendra pas

Mais j’appelle les plus coriaces pour venir avec moi

Prend tes sabres et tout ton courage

Et tu seras digne de mon orgueilleux équipage.